



HUGO & ARNAUD :
la puissance de l'amour

V.D PRIN

HUGO & ARNAUD

La Puissance de l'amour.

Tous droits réservés

Reproduction interdite / do not copy

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

©2015 V.D PRIN

Un grand merci à Katia, Lynda, Emmanuelle, Yvette
et Aurore.

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

[Chapitre XII](#)

[Chapitre XIII](#)

[Chapitre XIV](#)

[Épilogue](#)

Chapitre I

Ce fut en entendant le miaulement aigu du chat et le hurlement de sa mère qu'Hugo se réveilla en sursaut. Il s'assit dans son lit et regarda avec des yeux emplis de sommeil ce qu'il se passait.

Sa mère avait attrapé le chat dans ses bras et s'excusait.

— Pardon, Chantilly, je ne t'avais pas vue, disait-elle en lui faisant des caresses. Tu sais que tu ne dois pas dormir dans la chambre de *ton frère*. Hugo, combien de fois faudra-t-il que je te dise que Chantilly n'a pas le droit de dormir avec toi ?

— Mais maman, elle est entrée sans que je la voie.

Sa mère secoua la tête.

— Prends-moi pour une dinde !

Elle relâcha le chat qui s'enfuit en courant.

— Lève-toi, Hugo ! Franck est au téléphone et il veut te parler.

— Il est quelle heure ? demanda le jeune homme.

— Dix heures !

— Mais, c'est beaucoup trop tôt. Nous sommes samedi, non ?

— Oui, Hugo. Nous sommes samedi et Franck veut te parler en urgence. Ton portable est débranché ?

Hugo se pencha au-dessus de son lit pour attraper son appareil qui traînait sur la moquette.

— Ah oui ! Je n'ai plus de batterie.

— Voilà pourquoi il a appelé sur le fixe. Dépêche-toi, il attend !

Hugo soupira et se leva. Sa mère sourit en voyant son air. Elle savait que s'il n'avait pas au moins ses douze heures de sommeil, surtout lorsqu'il était de repos, il serait insupportable toute la journée, jusqu'à ce qu'il parte jouer avec ses copains au basket Ball.

Elle sortit de la chambre et redescendit au rez-de-chaussée.

— Il arrive ! dit-elle à Franck.

— Je suis sûr qu'il râle ? se moqua l'homme à l'autre bout de la ligne.

— Comment le sais-tu ? rit doucement sa mère.

— C'est vous qui l'avez porté, mais c'est moi qui le supporte dans la journée. Et vous, Chantal, ça va ?

— Très bien, mon petit Franck. Quand passes-tu me voir ? J'ai l'impression que ça fait des mois que je n'ai pas eu ta visite.

Franck soupira.

— Je sais, je suis un peu débordé.

— Par le travail ou par la jeune femme que tu fréquentes ?

— Ah... Hugo vous l'a dit ?

— Hugo ne me cache pas grand-chose, tu devrais le savoir.

— Il est vrai que je passe beaucoup de temps avec Madeleine. Vous voulez faire sa connaissance ?

— Mais j'en serais ravie, Franck. Quand tu veux !

— Je passerai avec elle demain, si vous êtes là.

— Je serais chez moi. Venez pour le dessert. Je préparerais celui que tu préfères.

— Génial ! Des œufs à la neige. Comptez sur nous.

— Lui a droit à son dessert préféré, et pas moi, entendit sa mère derrière elle.

Hugo faisait la moue. Elle ne put s'empêcher de rire.

Il était vraiment beau, avec ses cheveux blonds bouclés, ses yeux bleus de la même couleur que les siens, sa petite barbe de trois jours sur son visage fin.

— Je te passe monsieur grognon, Franck. À demain.

— À demain.

— Sois aimable, dit-elle à son fils en lui passant le combiné.

Il ronchonna, mais suivit les recommandations de sa mère et marmonna plutôt gentiment.

— Salut, Franck !

— Hugo, bon sang ! Ça fait une heure que j'essaie de te joindre.

— Eh, c'est samedi aujourd'hui ! Je dors, moi, le samedi. Et en plus, mon portable est déchargé.

— Ton portable est toujours déchargé, mon vieux. Achète-toi en un autre.

— Non ! Je n'ai pas l'argent pour. Qu'est-ce que tu veux ?

— Ce que je veux, c'est que tu ramènes ton joli derrière au bureau. Nous avons la visite impromptue de notre cher directeur. Il est arrivé il y a une heure, et il veut voir tout le monde.

— Il nous emmerde, celui-là ! Pourquoi un samedi ? Il ne sait pas que les bureaux sont fermés !

— Si, il le sait. Mais comme il est de passage dans la région, il en a profité.

— Je t'en donnerais moi, du « profitage ». Et je suis obligé de venir ? Il ne me verra même pas, de toute manière.

— Oui, Hugo, tu es obligé d'assister à cette réunion. Et bien sûr qu'il te verra. Ça m'étonnerait que tu restes sagement dans ton coin.

— Tu me connais bien, ricana le jeune homme. Tu sais ce qu'il se passe ?

— Je n'en sais rien, mais ça m'a l'air assez important pour qu'il convoque tout le monde.

— Casse les pieds, ces directeurs. Je vais lui dire ma façon de penser et...

— Oui, et bien, en attendant, va t'habiller et ramène-toi. Tout le monde est déjà là et il vient lui-même d'arriver avec tout son staff. Et d'après les rumeurs, il n'aime pas les gens en retard.

— En plus, il est exigeant !

— Oui, mais je suis sûr qu'avec ton beau sourire, tu vas lui faire admettre que ton retard est normal, justifié et parfaitement logique.

— Ce qui est un peu vrai, tu avoueras. On ne dérange pas les gens un samedi. Bon, à tout à l'heure, beau gosse.

Hugo raccrocha tout de même en râlant.

— Maman, tu me prépares un café, s'il te plaît. Je dois y aller ! cria-t-il avant de remonter dans sa chambre pour s'habiller.

Il enfila rapidement un jean, une chemise qu'il récupéra dans la corbeille de linge à repasser, une paire de chaussettes blanches, propres et ses baskets qui ne l'étaient pas.

Sa mère avait posé sa tasse sur la table de la cuisine.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Le grand patron est dans le coin, il veut voir tout le monde.

— Monsieur Olfenback ?

— Lui-même. Je te jure, il n'a que ça à faire, celui-là. Il ferait mieux d'aller voir à Paris si nous y sommes !

— Sois gentil, Hugo. Il est normal qu'il passe de temps en temps.

— De temps en temps ? C'est la première fois qu'il vient. Je ne l'ai jamais vu depuis trois ans que je travaille pour sa société.

— Allez, dépêche-toi. Tu t'es coiffé ? demanda-t-elle quand il reposa sa tasse.

Il prit ses clés de voiture posées dans un pot sur le plan de travail et ses papiers qui traînaient là également.

— Non ! Je n'ai pas le temps.

Il passa les mains dans ses cheveux bouclés et ce fut en lançant un « bisnes, à toute ! », qu'il partit en maugréant sur les gens qui ne respectaient pas les autres.

Il ne mit que dix minutes à rejoindre le centre-ville d'Épernay. Il gara son véhicule sur une place qu'il eut du mal à trouver, et fonça vers l'entrée de l'immeuble.

Personne n'était dans le hall et ce fut d'une démarche moins rapide qu'il prit l'ascenseur qui l'emmena au troisième étage.

Avec ma chance, pensa-t-il, il va tomber en panne.

Mais tout se passa bien. Il se dirigea ensuite vers la salle de réunion en se demandant comment tout le monde pouvait tenir.

La société pour laquelle il travaillait employait environ cent personnes sur la région. Elle était spécialisée dans l'import-export de vins de champagne et de cognac dans le monde entier. Les plus gros vignobles s'adressaient à elle pour expédier leur précieux nectar.

Il avait réussi à s'y faire embaucher, un an après avoir fini les études qu'il avait effectuées à Reims, ville distante d'une quarantaine de kilomètres de son village. Il n'avait pas eu besoin d'être pensionnaire et avait pu rentrer chez lui tous les soirs. Il n'aimait pas laisser sa mère seule et les coûts du transport avaient été réglés par le travail qu'il avait trouvé comme serveur le soir après ses cours. Ils ne roulaient pas sur l'or, mais depuis qu'il travaillait, ils étaient plus à l'aise. Il avait même payé un voyage à sa mère en Tunisie. Pour elle, qui n'avait jamais quitté son village, cela avait été toute une expédition, se remémora-t-il en souriant.

Ils avaient dû monter jusqu'à Paris pour rejoindre l'agence de voyages qu'il avait sélectionnée. C'était la première fois qu'ils y allaient et heureusement que Franck était venu avec eux, sinon ils

seraient toujours en train de tourner sur le périphérique.

Elle était revenue ravie de ses vacances et pour la première fois de sa vie, avait été très fière de montrer ses photos à ses collègues.

Hugo n'était jamais parti en vacances durant son enfance. Sa mère n'avait pas les moyens et, en fait, cela ne lui avait jamais manqué. Bien sûr, il avait été parfois gêné de ne pas pouvoir, comme les autres, raconter ses souvenirs. Mais il n'était pas seul dans ce cas et avec Franck, qui ne partait jamais non plus, ils passaient leur temps ensemble. Ils allaient dans les bois construire des cabanes, ou pêcher dans des étangs. Étant continuellement dehors, ils étaient aussi bronzés que ceux qui partaient au soleil.

La porte de la salle de réunion était ouverte, et il réussit à entrer sans se faire remarquer. Il se retrouva derrière tout le monde, et parce qu'il n'avait pas envie de les pousser pour passer devant, décida qu'il était très bien là. Il salua ceux qui se retournèrent pour le regarder et s'assit sur le sol, le dos appuyé contre le mur. Quelques personnes suivirent son exemple et vinrent s'installer à côté de lui.

— Donc, afin que les dix prochaines années soient un cap plus facile à passer pour notre société, nous avons décidé de ne pas embaucher et de geler les salaires.

Un brouhaha se fit entendre.

— Mesdames, messieurs, s'il vous plaît. Cet état ne devrait pas durer très longtemps. Deux ans maximum et...

— Et les dividendes des actionnaires et les salaires des directeurs, ils vont être gelés aussi ? ne put s'empêcher de demander Hugo, d'une voix forte.

— Je ne vois pas la personne qui a posé la question, mais vous comprenez que les actionnaires ne peuvent être touchés par...

Hugo ne voyait pas non plus celui qui lui répondait, mais ce genre de détails ne l'avait jamais arrêté quand il devait monter au créneau.

— Je ne suis pas d'accord, l'interrompit le jeune homme. Si tout le monde doit se serrer la ceinture, eux aussi. Et les syndicats, qu'est-ce qu'ils font ?

— Nous avons conclu un accord national avec eux et ils sont...

— Et comment se fait-il que nous n'en ayons pas entendu parler ? C'est quand même nous les premiers concernés et...

— Vos syndicats sont vos représentants et...

— Et... rien du tout. Je refuse que mon salaire soit gelé alors que moi je n'ai rien signé.

— Monsieur que je ne vois pas, vous n'avez pas le choix.

— Vous m'auriez dit le contraire, j'aurais été surpris. Soit nous nous inclinons soit nous sommes renvoyés. C'est facile comme ça.

— Je n'ai jamais parlé de renvoi... monsieur ?

— Que peut vous faire mon nom ? Dans une minute, vous l'aurez oublié. Nous ne sommes que des numéros pour vous.

— Non, absolument pas ! Si vraiment vous n'étiez que des numéros, comme vous dites, je me moquerais de savoir si nous devons débaucher du personnel. Je propose une solution intermédiaire qui vous permet de garder votre emploi.

— Oui, mais c'est nous qui devons subir les restrictions. Pas vous !

— C'est énervant de parler à quelqu'un que je ne vois pas. Vraiment ! grogna l'homme.

— Oh moi, ça ne me dérange pas ! avoua Hugo en faisant un clin d'œil à ceux assis à côté de lui. En tout cas, si c'est pour nous dire ça que vous nous avez fait tous venir ce matin, vous auriez mieux fait de nous passer un communiqué lundi. À l'heure qu'il est, je serais toujours dans mon lit et je dormirais.

— Mais, il est plus de onze heures ! s'exclama la voix.

Hugo fit une grimace qui fit rire les gens autour de lui.

— Quoi ? J'ai besoin de beaucoup dormir. Mais n'essayez pas de noyer le poisson...

— Je n'essaie rien du tout. C'est vous qui venez de dire...

— Je trouve qu'Hugo a raison, entendit-on raisonner.

Franck venait enfin de prendre la parole.

— Ça y est, tu te réveilles, Franck ? demanda Hugo.

— Je suis réveillé depuis plus longtemps que toi, mon pote. Monsieur Olfenback, Hugo dit juste. Comment se fait-il que nous n'ayons entendu parler de rien ? Ce n'est pas normal, tout de même.

Hugo se doutait bien que la personne avec qui il discutait était le grand patron, mais il n'en fut pas moins surpris. Il avait une voix jeune qu'il aurait qualifiée de séduisante. Quand on pensait qu'il devait avoir au moins une bonne soixantaine d'années.

— Mon interlocuteur anonyme a donc un prénom, se moqua gentiment Olfenback. Mais vous avez absolument raison, il n'est pas normal que vous n'ayez même pas eu une réunion avec vos syndicats. Je leur demanderai de se présenter à moi après cette session. Mais malheureusement, cela ne changera pas grand-chose. Si cela peut vous consoler, j'ai réduit mon salaire de quinze pour cent pour les deux années à venir et je l'ai fait geler.

— C'est bien, mais ça ne vous empêchera pas de toucher des royalties en tant qu'actionnaire, ne voulait pas en démordre Hugo.

— Et non, monsieur Hugo, je ne toucherais rien. Mes frères, ma sœur, mes parents, ainsi que moi-même avons décidé de remettre dans la société tout ce que nous aurions dû percevoir.

Malheureusement, les autres actionnaires n'ont pas voulu nous suivre, ce qui est compréhensible. Mais nous représentons déjà plus de la moitié de l'entreprise. Je vous promets que cette situation ne devrait pas durer plus de deux ans. C'est une certitude, confirmée par nos comptables. Vous n'êtes pas sans savoir que pour rester compétitifs, nous avons dû investir énormément dans du matériel neuf et plus adapté à la demande. Ce qui bien sûr est bon pour la société, moins pour son budget. Avez-vous tout compris, Hugo ?

— Oui, admit ce dernier. Je comprends. Je ne suis pas complètement stupide.

— C'est aussi mon impression, effectivement !

— L'impression de quoi ? demanda Hugo qui avait quelque peu décroché.

— Que vous n’étiez pas stupide ! Vous ne voulez pas vous rapprocher afin que nous fassions connaissance et que je puisse mettre un visage sur votre voix ?

— C’est une obsession chez vous, rit doucement Hugo. Pas besoin de se voir pour se comprendre.

— Hugo, viens me rejoindre, je suis juste devant et je t’avais gardé une chaise.

— Oui, ben moi, je suis tout derrière et je n’ai pas envie de me battre pour faire de la place. Et s’il vous plaît, tout le monde, ne bougez pas. Je suis très bien ici. Vous pouvez continuer.

— Hugo, râla Franck, viens là !

Le jeune homme sut qu’il était temps de se montrer. Son ami avait horreur de ça quand il se cachait derrière les autres, surtout quand ils étaient enfants. Il lui répétait sans cesse qu’il devait être fier de lui et de ce qu’il était. Il avait raison. Il s’aimait beaucoup plus maintenant qu’il y a quelques années. Sa vie lui semblait belle et il avait mieux réussi que beaucoup d’autres enfants de son village. Et même si quelquefois, des regards encore moqueurs le poursuivaient, il s’en fichait.

Il avança et comme Moïse face à la mer rouge, tout le monde s’écarta pour le laisser passer. Il salua ses collègues au passage. Tous ou presque le connaissaient, car ils avaient plus ou moins eu à faire avec lui pour réparer leur PC.

Il était un peu la vedette ici. Non seulement il était bon dans son boulot, mais en plus il était sympathique. Peu résistaient à son humour parfois mordant et à son franc-parler qu’il essayait pourtant de mettre sous clé.

Il repéra Franck tout de suite et la place qu’il lui avait réservée. Il jeta un œil aux personnes qui se trouvaient en face d’eux, assis à la table directoriale. Ils étaient cinq. Trois hommes plutôt jeunes, un autre plus vieux qui devait être monsieur Olfenback et une femme. Leur propre directeur était installé juste devant. Il les salua de la tête sans vraiment les regarder, en sachant très bien ce qu’ils devaient penser. Il s’approcha de Franck et sauta sur sa chaise.

— T’es chiant, dit-il doucement entre ses dents en guise de salut, j’étais bien derrière.

— Oui, et si tu n’avais pas ouvert ta grande bouche, tu y serais encore. Tu t’es coiffé ?

Hugo leva les yeux au ciel et ne répondit pas.

Il reporta son attention sur les gens de Paris.

Il prit la peine de les dévisager ; monsieur Olfenback n’était pas comme il se l’était représenté. Alors qu’il le voyait petit et rondouillard, il fut surpris de voir un homme plutôt grand, sans embonpoint, dans la petite soixantaine. Ses cheveux sombres étaient parsemés de mèches grises qui adoucissaient son visage un peu sévère. Par contre, jamais il n’aurait pensé que la voix qu’il avait entendue venait de lui. Les deux hommes qui se tenaient à sa droite et un à sa gauche devaient avoir dans la trentaine. Ils se ressemblaient, ce qui lui fit dire qu’ils étaient frères. Les deux, côte à côte, étaient plutôt beaux, mais pas autant que celui qui était à droite.

Celui-là, c’était un sacré morceau. Il était assis, mais il l’imaginait très grand. Il avait les cheveux châtain clair, les yeux marron et des lèvres... il préféra ne pas songer à ce qu’il pourrait faire avec des lèvres pareilles. C’était mieux qu’il ne se l’imagine pas, parce que la femme à côté de lui était tout aussi superbe et visiblement, malgré sa position assise, très enceinte. Elle avait reculé sa chaise afin que son ventre proéminent ne frotte pas contre la table. Il y avait posé la main et le caressait doucement.

Évidemment, ils le regardaient tous. Il faillit leur tirer la langue, mais cela n'aurait pas fait très sérieux.

— Voilà donc mon interlocuteur secret, se moqua l'homme particulièrement beau.

Hugo reconnut la voix et fut vraiment surpris qu'il s'agisse de celle de son patron.

Alors, le gars était magnifique, hétéro, bientôt papa et... celui qui payait son salaire à la fin de chaque mois.

Il n'avait définitivement pas le droit de fantasmer sur ses magnifiques lèvres qui esquissaient un sourire ironique.

— Messieurs, madame, les salua Hugo.

Les autres hochèrent la tête.

— Vous êtes l'informaticien ? demanda l'un des deux autres hommes, le plus jeune.

— Exact. Hugo Leroux.

— Ah, j'ai entendu parler de vous ! continua l'homme. Notre petit génie, c'est vous.

— Oui, grimaça Hugo. Pas besoin de faire remarquer que je suis petit, tout le monde le sait.

Les autres personnes de la table s'étaient mises à sourire et dans la salle on entendit quelques gloussements.

Son patron prit un air gêné, mais répliqua

— C'était une façon de parler, monsieur Leroux. Mon frère ne se permettrait pas de faire des remarques désobligeantes sur le fait que vous êtes...

— Un nain ! finit pour lui Hugo.

— Oui ! approuva l'homme magnifique. Une personne de petite taille, c'est l'expression, je crois.

— Quand les gens ont un minimum d'éducation, oui, c'est l'expression consacrée.

Olfenback lui sourit tout en retirant la main de sur le ventre de sa femme.

Il regarda ensuite les autres, ne prêtant plus attention à Hugo. Il se leva afin d'être entendu de tous.

— Dans une semaine, vous allez tous recevoir un récapitulatif de ce qui s'est dit pendant la réunion avec les syndicats, ainsi que...

— On s'en fout de son récapitulatif, murmura Hugo en se penchant sur Franck. Nos salaires vont être bloqués. J'avais bien espéré une petite augmentation pour pouvoir m'acheter une nouvelle voiture. J'en ai vu une avec commande automatique au volant. La mienne commence à se faire vieille.

— Si tu as besoin, je suis là, répondit son ami, tout aussi doucement.

— Non ! J'attendrai. Tant que j'arrive à la réparer, je vais continuer comme ça. Il est beau ! soupira-t-il.

Franck, surpris par sa remarque, regarda la personne dont il parlait. Ses yeux étaient fixés sur leur patron qui tout en continuant son petit speech tournait la tête souvent vers eux.

— Oui, il est pas mal et...

— Je sais, sa femme aussi. De toute manière, toutes les fois que je craque pour un mec, c'est soit un hétéro ou alors il ne me voit pas.

— Arrête, tu es beaucoup de succès et tu le sais.

— Tu parles ! J'ai du succès parce qu'ils veulent faire l'expérience de coucher avec un nain.

— Pas tous. Tu sais que tu es de mauvaise foi. Jeremy t'aimait, mais tu...

— Jeremy était un vrai pot de colle. Toujours sur mon dos.

— Et Benoit, que lui reprochais-tu ?

— Il était un peu trop doux, du genre, je fais attention, j'ai peur de te casser. Il baisait tellement doucement que la plupart du temps, je m'endormais avant la fin. Et je n'avais même pas joui, en plus.

— Bon sang, Hugo, épargne-moi les détails ! grommela Franck. Et Paul, qu'est-ce qu'il avait ?

— Paul avait honte de moi.

— N'importe quoi !

— Si, il ne voulait jamais sortir en boîte, aller au restaurant...

— Il en avait surtout marre que tu dragues tout ce qui bouge, mon vieux. Tu ne peux pas regarder un beau mec sans essayer de le mettre dans ton lit. Tu ne lui étais même pas fidèle.

— Si, je l'étais à ma façon. Avec les autres, je mettais un préservatif.

Hugo se mit à rire et, bien sûr, Olfenback avait les yeux braqués sur lui. Il essaya de reprendre contenance, tout en lui lançant son plus séduisant sourire. Son patron détourna les yeux.

— Ce n'est pas vrai ! soupira Franck. Arrête ! Tu ne l'auras pas. Et je t'ai déjà dit que même en mettant un préservatif, si tu es en couple et que tu as des rapports avec quelqu'un d'autre, tu le trompes.

— Je sais, Franck, je te fais marcher. Enfin, tu avoueras quand même que Paul n'était pas une lumière.

— Peut-être, mais il t'aimait. Et Louis...

— Ne me parle pas de Louis, s'il te plaît.

— OK, je ne dis plus rien, mais tu devrais essayer de te calmer. Tu as vingt-sept ans et tu agis toujours comme un ado.

— J'ai de la chance : tu n'as pas dit un ado pré pubère. Je...

— Ce que je dis n'a pas l'air d'intéresser monsieur Hugo et monsieur Franck, les interrompit leur patron en leur jetant un regard froid.

Bien sûr, tout le monde tourna la tête vers eux.

— Pas du tout, répliqua Hugo, en le regardant dans les yeux. Vous venez de nous informer que dans un mois, vous allez signer un gros contrat avec une société américaine et que notre entreprise allait avoir un surcoût de travail. Que si tout se passe bien, vous alliez sûrement aussi signer un autre contrat avec le Koweït, un pays en plein développement économique, qui crée des infrastructures pour les touristes. Et comme les touristes ne seront pas musulmans, ils boiront de l'alcool et cela nous amènera là encore plus de travail.

Pour le coup, son patron le regarda avec des yeux ronds. Sa femme se mit à rire et les autres hommes en firent autant.

— Comment arrives-tu à faire ça ? s'étonna Franck. Je n'avais rien entendu.

— Parce que le Bon Dieu, dans sa grande mansuétude, a décidé quand même d'être sympa et m'a

également donné le gène féminin, qui permet de faire deux choses en même temps.

L'expression complètement éberluée de son ami le fit éclater de rire.

Hugo avait un rire très communicatif. La femme du patron se remettait à peine du sien, qu'en l'entendant, elle éclata de rire à son tour, sous les yeux de son mari qui visiblement ne comprenait plus rien. Puis, ce fut au tour de l'homme plus âgé et ensuite de ses frères. La personne placée à côté d'Hugo éclata également à son tour, et ce fut ensuite un enchaînement. Les gens ne comprenaient pas pourquoi ils riaient, mais ce fut la fin de la réunion. Sans attendre que le grand patron leur permette de partir, ils quittèrent la salle les uns après les autres.

Ce dernier s'était assis et attendait, visiblement excédé, que toute cette agitation cesse. Franck ne riait pas non plus, et tapait dans le dos d'Hugo pour essayer de le faire arrêter.

À la fin, il ne restait que les personnes à la table, Hugo, qui dès qu'il regardait la jeune femme enceinte repartait dans un fou rire qu'elle suivait bien volontiers.

— Bon, tu as fini ? demanda Franck en se plaçant entre les deux protagonistes rieurs.

— Oui, hoqueta Hugo, c'est bon. Bon sang, ça fait du bien !

Il descendit de sa chaise en sautant et se dirigea vers la table. Il se posta devant la femme. Elle s'était aussi calmée et s'essuyait les yeux avec un mouchoir que son mari lui avait tendu.

— Vous n'allez pas accoucher ? demanda-t-il très sérieusement.

— Non, répondit-elle, en souriant.

— Tant mieux. Pour combien de temps en avez-vous encore ?

— À peine un mois.

Elle le vit regarder son gros ventre avec envie.

— Vous voulez toucher ?

Hugo la regarda, les yeux ronds.

— Vous n'avez pas peur ?

— De quoi ? demanda-t-elle, étonnée.

— Bah, vous savez ce qui se dit des nains et des futurs bébés !

— Non, je ne sais pas.

— Il ne faut pas qu'ils touchent le ventre de la future mère sinon l'enfant sera un nain également.

— C'est nul, dit-elle spontanément.

— Oui, je sais. Ma mère n'a jamais rencontré de personne de petite taille quand elle était enceinte et ça n'a pas empêché que je naisse ainsi.

— Ne vous inquiétez pas, je ne crois pas à ce genre de superstitions. Vous...

Hugo ne se fit pas prier. Il fit le tour de la table et se posta près d'elle. Il posa sa main délicatement sur le ventre rebondi et attendit. Il sentit alors un mouvement et la regarda, les yeux émerveillés.

— Il a bougé ! s'écria-t-il. Franck, le bébé a bougé ! Ouah, c'est génial. Je veux aussi un enfant ! s'écria-t-il.

— Hugo, tu vas avoir du mal, fit remarquer son ami.

Il ne répondit pas à cette affirmation qu'il ne pouvait pas remettre en cause et retira sa main.

— Merci beaucoup, madame Olfenback. Je ne regrette plus de m'être levé de bonne heure.

Franck et son patron se regardèrent et se comprirent. De bonne heure pour eux, c'était aux aurores.

Les deux frères du patron avaient fait le tour de la table pour serrer la main de Franck, ainsi que le plus vieux. Olfenback était resté près de sa femme et regardait ce petit homme, intrigué.

— Hugo, nous devrions laisser ces messieurs qui doivent avoir du travail, le rappela à l'ordre Franck.

— Oui, bien sûr, approuva ce dernier. Merci, madame Olfenback.

— Je ne suis pas...

Elle ne termina pas, Hugo était retourné auprès de son ami.

— Félicitations, monsieur Olfenback. Nous vous laissons. Franck, tu y es ?

— Je n'attends que toi. Bonne journée, messieurs, madame.

— Au revoir, messieurs, madame, bébé.

Avant qu'ils n'aient pu répondre, Hugo entraîna son ami.

— Pourquoi as-tu dit que je ne pouvais pas avoir d'enfant ?

Ce fut les dernières paroles qu'ils entendirent avant que la porte de la salle de réunion ne se referme.

— Eh bien, soupira le plus vieux, quel personnage !

— Je l'adore, soupira la femme. Il est sympa ! Tu ne trouves pas, Arnaud ? finit-elle en se tournant vers son frère.

— Bon sang ! Qui a dit que la réunion était terminée ! s'exclama ce dernier.

Ses frères, Bastien et Vincent éclatèrent à nouveau de rire, suivis par celui de son oncle Léon et de sa sœur Florine. Arnaud n'en revenait pas. La réunion se passait à peu près bien, jusqu'à l'arrivée de cet Hugo.

Sa voix l'avait un peu déstabilisé. Elle était belle, rauque et il s'était imaginé un bel homme, grand, imposant, viril.

Hugo était bien bâti, assurément. Musclé d'après ce qu'il avait pu voir, viril aussi, avec cette petite barbe de trois jours qui lui ourlait le visage. Un beau visage, avec ses cheveux blond cendré et ses yeux d'un bleu incroyable. Mais il était si petit qu'il en était resté étonné pendant au moins deux minutes. Il devait faire un mètre trente maximum. Il n'avait jamais côtoyé de nain... de personne de petite taille. Il en avait rencontré dans la rue, comme tout le monde. Il les plaignait, mais ne s'était pas arrêté dessus. Il imaginait l'enfer que cela devait être d'être dévisagé parce que vous n'étiez pas dans la norme.

Il avait été également désillusionné. La voix lui avait fait entrapercevoir des séances de sexe torride. Mais assurément, Hugo ne lui apporterait pas ça. Comment le pourrait-il d'ailleurs ? Il était si... petit ! Son sexe, qui s'était redressé au son harmonieux, avait complètement flétri en le voyant. Bien qu'il se soit redressé de nouveau quand il avait vu les petites mains d'Hugo caresser doucement le ventre de sa sœur. Et un beau redressement même quand il s'était imaginé qu'il le caressait de la même façon, faisant courir ses doigts le long de sa hampe. Il avait failli lâcher un gémissement qu'il avait heureusement retenu à temps. Et quand il était parti, il n'avait pas pu s'empêcher de suivre des

yeux son cul qui se tortillait.

Se pourrait-il qu'il soit gay ? Il ne saurait le dire. Il avait l'air de former un sacré duo avec son ami, mais il était persuadé qu'ils ne partageaient que ça, l'amitié.

— Que faisons-nous maintenant que tout le monde est parti ? demanda Bastien.

— J'espère que les membres des syndicats ont l'ingénieuse idée de nous attendre derrière la porte afin qu'ils nous expliquent pourquoi personne n'a été prévenu des gels des salaires. Et puis, nous repartirons pour Paris. Tu avais l'air de connaître cet Hugo, Bastien, tu peux m'en dire plus ?

— Oui. J'ai entendu parler de lui lorsque nos ordis ont planté à Toulouse. Un gars d'ici était là-bas et il a parlé de cet Hugo Leroux. Il disait que chez eux – enfin ici –, ils n'avaient jamais de soucis parce que le mec a une sorte de don pour résoudre les problèmes.

— Mhnn ! C'est vrai qu'il a l'air intelligent. Il parlait à son ami et il m'écoutait en même temps.

— Il est mignon en plus, intervint Florine.

— Mhnn ! Je n'ai pas fait attention ! mentit Arnaud.

Sa sœur le regarda avec scepticisme, mais n'ajouta rien.

— Bon, moi, je retourne à l'hôtel. Je vais appeler mon petit mari pour savoir comment il se débrouille avec Méline.

— Tu aurais dû rester chez toi, tu sais, gronda gentiment Bastien. Tu n'étais pas obligée de venir avec nous.

— Je sais. Mais je voulais qu'ils voient que nous étions soudés pendant cette phase un peu plus difficile.

Arnaud s'approcha de sa sœur et l'enlaça.

— Merci, ma douce. Mais j'y pense, il t'a pris pour ma femme.

— Qui ? demanda Léon.

— Hugo ! Il a pris Florine pour ma femme.

— Ah ! Oui, ce n'est pas très grave.

— Non, acquiesça Arnaud. Pas grave du tout. Qui va voir s'ils nous attendent ?

Chapitre II

Hugo était rentré chez lui et envoyait des messages pour savoir lesquels de ses amis étaient libres pour faire une partie de basket-ball. Quand il reçut la confirmation que tous seraient là, son humeur qui avait été morose en revenant de la réunion s'effaça. Rien de tel qu'un bon match pour se remonter le moral.

Il avait dû se lever de bonne heure, pour finalement recevoir une mauvaise nouvelle et tomber en pâmoison devant un homme qui lui avait fait une impression incroyable. C'était vrai qu'il était magnifique. Il s'imagina un instant se promenant ensemble. Son patron, superbe, lui donnant la main. Le contraste était saisissant, terrifiant et risible.

Il chassa l'image de sa tête et l'enfouit bien profondément dans le fin fond de ses souvenirs. Voilà ! Aucun risque qu'il fantasme sur un mec qu'il ne pourra jamais avoir.

Sa mère l'avait senti troublé quand il était revenu, mais n'avait rien demandé. Elle savait qu'avec son fils le mieux était d'attendre qu'il vienne lui parler. Elle le regarda monter dans sa voiture, un pli soucieux au front. Elle n'aimait pas le voir comme ça. Elle avait toujours peur qu'il ne fasse une bêtise. Moins maintenant que lorsqu'il était adolescent. Une période si difficile qu'il lui était pénible de se la remémorer.

Petit, il avait subi sans vraiment y porter d'attention les moqueries de ses camarades de classe. Que ce soit en ville où ici, dans ce village, les enfants n'étaient jamais tendres entre eux. En plus, quand vous étiez différent, la situation était encore pire. Combien de fois avait-elle été obligée d'aller voir les parents des gosses qui se moquaient du sien pour leur demander de leur parler ? Quelques-uns avaient fait l'effort de discuter avec leurs enfants, mais pas tous, malheureusement. Mais bon an mal an, ses années de primaires avaient été plutôt simples à gérer. Ce fut son entrée en sixième qui avait été douloureuse. Hélas, elle n'avait pas les moyens de le mettre dans le privé où il aurait été sûrement plus protégé, bien qu'elle en doute.

Et si son père ne les avait pas quittés, son fils se serait senti plus en sécurité. Mais comment faire comprendre à un enfant de dix ans que ce n'était pas de sa faute si son père n'avait pas assumé ?

Quand elle repensait à son ex-mari, elle avait des envies de meurtre.

Comment un homme pouvait-il se désintéresser ainsi de son enfant sous prétexte qu'il n'était pas comme tout le monde ?

Quand elle était tombée enceinte, cela avait été un tel bonheur pour lui comme pour elle. La découverte de son achondroplasie avait tout changé. À la naissance, son bébé avait une grosse tête, typique de cette maladie et complètement disproportionnée par rapport à ses membres.

Les médecins leur avaient expliqué qu'il pourrait avoir des problèmes respiratoires, d'élocution. Il serait aussi intelligent qu'un enfant dit « normal », mais des précautions seraient à prendre pour qu'il ait une petite enfance épanouissante. Ils leur donnèrent les coordonnées d'une association sur Paris qui pourrait répondre à toutes leurs questions. Ils avaient tout en main pour que leur fils vive le plus normalement possible. Malheureusement, quand le diagnostic avait été posé, son conjoint l'avait rejeté. Leur couple en avait pâti et, un matin, il était parti en emportant ses affaires. Ils ne l'avaient jamais revu. Et bien sûr, il n'avait jamais proposé de lui payer une pension. Il n'avait même pas reconnu Hugo à sa naissance. Les démarches administratives pour l'obliger à lui verser quelque chose étaient trop lourdes et trop chères pour leur budget. Elle avait préféré faire sans, même si

souvent, elle pleurait dans sa chambre parce qu'elle ne pouvait pas payer à son fils tout ce que les autres enfants avaient. Surtout ici dans ce village, où l'argent n'était pas un problème, car la majorité des habitants vivaient de la revente de leur champagne.

Elle était restée seule avec Hugo à qui elle devait accorder une attention particulière dans les premiers temps. Dans leur malheur, heureusement pour eux, il ne développa pas de problèmes respiratoires ni d'élocution.

Son patron qui était une personne au grand cœur lui avait loué la maison qu'ils habitaient encore maintenant. Le loyer n'était pas trop cher, et il le prélevait directement sur son salaire. Elle travaillait pour un viticulteur et ne rechignait pas à faire des heures supplémentaires pour pouvoir joindre les deux bouts. Son fils l'avait souvent accompagnée aux vignes où il restait de longues heures à jouer seul. Sa famille le gardait de temps en temps, mais elle n'aimait pas demander toujours de l'aide. Ils habitaient à une dizaine de kilomètres de leur village et elle ne possédait pas de voiture pour l'emmener.

Elle avait une amie, la femme de l'un des ouvriers qui travaillait avec elle. Béatrice avait un garçon de l'âge du sien, Franck. Celui-ci devint le meilleur ami d'Hugo.

Heureusement qu'il avait été là. Sans lui, Hugo n'aurait sûrement pas survécu à ses années de collèges.

Elle le revoyait descendre du car qui le ramenait d'Épernay, là où il était scolarisé, le visage en sang parce qu'il s'était battu. Franck n'était pas mieux. Avec son amie, elles avaient été voir le proviseur qui avait bien entendu admis que le « petit Hugo » était un peu bousculé dans les couloirs. Quand elle lui montra les photos qu'elle avait faites, une journée qui avait été plus violente que les autres, il avait enfin compris que la situation s'aggravait. Il avait convoqué les parents et les enfants responsables des blessures sur Hugo. Ils avaient promis de le laisser tranquille après avoir été menacés de renvoi. Ça avait duré un an, puis à nouveau les brimades. Mais Hugo avait, sinon grandi, au moins pris de l'assurance. Il rendait coup pour coup et, de sa petite taille, il en fit un atout. Ils lui fichèrent la paix, le jour où en se faufilant sous les jambes d'un garçon de quinze ans, il lui pinça si fort les testicules qu'il ne put plus marcher pendant une semaine. Les parents de l'adolescent avaient porté plainte contre Hugo et sa mère, mais elle avait assez de preuves attestant que leur rejeton méritait amplement sa punition et ils abandonnèrent les poursuites.

Ce fut au moment de son entrée en seconde que les choses avaient de nouveau dégénéré. Plus à cause des autres, mais d'Hugo lui-même. Son corps se transformait, ses hormones se réveillaient et il fit une dépression quand il découvrit qu'il aimait plus regarder les garçons que les filles.

Dans sa tête, tout se mélangeait : sa taille, l'abandon de son père, ce désir malvenu pour les personnes du même sexe que lui. Ses notes chutèrent, il ne parlait plus à personne et avait même interdit à Franck de venir le voir.

Elle l'avait trouvé un matin, après les fêtes de fins d'années, la veille de retourner au lycée, une boîte de médicaments ouverte et vide au pied de son lit. Il était tombé dans un profond coma laissant simplement un mot sur sa table de nuit :

« M'en veux pas, maman, mais c'est trop difficile parfois. Je crois que je n'aurais pas dû venir au monde. Je crois que Dieu, il s'est trompé quand il m'a créé. Alors, je vais aller lui demander des explications. M'en veux pas, maman, s'il te plaît »

Il avait heureusement survécu. À la suite de sa tentative de suicide, il avait été suivi par un

psychologue pendant deux ans. Ce fut en entrant à l'université que les choses s'étaient arrangées. Il n'avait pas pu lui cacher qu'il était tombé amoureux et que le jeune homme l'aimait aussi. Ça n'avait pas duré, mais contrairement à ce qu'elle avait redouté, il n'en avait pas eu le cœur brisé. Et lui, il s'était senti enfin libéré. Il s'était fait de nouveaux amis qui l'avaient entraîné avec eux dans leur équipe de basket. Il en riait encore quand il se souvenait de la première fois qu'il avait joué. Avec son mètre trente, il n'avait même pas réussi à toucher le panier. Ses copains, qui l'adoraient, l'avaient obligé à faire de la musculation et du sport. Il avait développé de jolis pectoraux et une forme incroyable. Il était heureux. Et parfois, comme aujourd'hui où il revenait la mine sombre, elle s'inquiétait. Mais elle était sûre d'une chose, c'était que jamais il ne remettrait sa vie en danger. Parce qu'il lui avait promis : plus jamais il ne lui ferait de peine.

Hugo retrouva ses amis sur un terrain de sport à Reims. Franck, qui avait été invité des années auparavant à rejoindre leur groupe même s'il n'avait pas fait ses études avec eux, venait d'arriver également et les deux hommes se présentèrent en même temps, ce qui fit siffler leurs amis. Ils étaient huit et étaient déjà en train de s'entraîner.

Hugo en connaissait trois depuis ses années universitaires et les cinq autres étaient venus s'ajouter à leur groupe petit à petit. Ils jouaient régulièrement tous les week-ends, soit entre eux, soit contre des jeunes du quartier.

Même s'il devait courir plus et avoir plus d'endurance à cause de ses jambes plus courtes que ses coéquipiers, sa taille était un avantage pour voler le ballon et surtout, ses amis savaient que ses tirs étaient d'une précision implacable. S'il avait le ballon en main et une ouverture, le panier était immanquablement marqué.

Ils s'entendaient tous bien, et Hugo n'avait jamais senti de rejet de leur part. Les nouveaux avaient été surpris en le voyant, mais s'étaient vite habitués à lui. De toute manière, ceux qui tiquaient ou se permettaient des réflexions étaient automatiquement éjectés du groupe. Même le fait de savoir qu'il était gay ne comptait pas.

— Alors, les chéris, leur lança Clovis, prêts à prendre une branlée...

Deux mois plus tard...

— Quelqu'un peut-il me dire pourquoi je n'accède pas à ma boîte mail, ce matin ? s'exclama Arnaud en entrant dans la salle de conférence où ses frères et son oncle l'attendaient.

— Calme-toi, Arnaud, personne n'arrive à accéder aux ordinateurs.

— Pourquoi ?

— Nous ne savons pas. Pastor et Blondin sont sur le coup. Ils doivent nous joindre dès qu'ils auront du nouveau.

— Ces histoires commencent franchement à m'énerver ! Voilà une semaine que nous avons des problèmes. Ils n'ont toujours pas trouvé ?

— Visiblement ! se moqua Vincent. Tu attendais un mail important ?

— Oui, celui du Koweït pour confirmer le contrat qu'ils doivent venir signer dans une semaine. Si je ne leur renvoie pas un message...

— Appelle-les, et confirme, proposa Léon.

— Non, tout doit apparaître par écrit. Et comme je ne peux pas choper le contrat sur mon ordi... Ou par fax ! Oui, je vais aller...

— Les fax ne fonctionnent pas non plus !

— Je peux savoir pourquoi ? Ils ne sont pas branchés à internet !

— Non, mais ils semblent que le réseau téléphonique soit également touché. Tu n'as pas fait attention, mais as-tu entendu un seul téléphone sonner depuis que tu es arrivé ?

— Non, c'est vrai ! Bon sang ! Que peut-on faire ?

À ce moment-là, Jacques Pastor entra dans la pièce.

— Alors ? demanda Arnaud.

— Je ne sais pas. Je suis bloqué et Yves ne trouve pas non plus.

— Putain ! Appelez une entreprise privée ! ordonna Arnaud.

— Oui, c'est ce que je voulais faire, mais je voulais avoir votre aval.

— Allez-y, cette situation a assez duré.

L'informaticien ressortit aussi vite qu'il était entré.

— J'ai une meilleure solution, annonça Bastien après son départ. Demandons à Hugo !

— Qui est Hugo ? demanda Arnaud.

Il posait la question alors que l'image du jeune homme se présenta devant lui.

— Je sais qui c'est ! se reprit-il avant que Bastien ne réponde. La personne à Épernay qui s'occupe de l'informatique. Que pourrait-il faire de plus ?

— Il est doué, tu sais. Je l'ai revu et...

— Quand l'as-tu revu ? demanda Arnaud, intrigué.

— Le week-end dernier, je suis allé chez lui et...

— Tu es allé chez lui, mais tu ne le connais pas.

— Bien sûr que si, voyons. Nous nous sommes vus presque tous les week-ends depuis deux mois.

— Pourquoi ?

— J'ai bien aimé la façon dont il t'a répondu et je voulais mieux le connaître. Il est extra. Un caractère de chien de temps en temps, mais super sympa. Nous avons le même âge, nous aimons les mêmes choses. Nous nous sommes tout de suite bien entendus.

— Vous êtes ensemble ? demanda Arnaud, qui sans savoir pourquoi, n'aimait pas cela du tout.

— Non ! Pas que ça me gênerait, malgré sa taille. Mais il m'a dit qu'il était hors de question d'avoir la moindre relation avec moi autre que l'amitié. Parce qu'un jour, nous romprons et qu'il ne veut pas que son travail ait à en pâtir.

Arnaud n'en revenait pas. Depuis son retour de la Champagne, il avait souvent pensé à cet Hugo. Des pensées souvent malvenues, mais qu'il n'avait pu bloquer.

Il se voyait, Hugo le chevauchant comme un cheval sauvage, son visage rouge et ses yeux bleus brillants de désir. Il s'était également imaginé Hugo le prenant brutalement, enfonçant son sexe dans ses entrailles et le labourant comme si sa vie en dépendait. Ses rêves tout éveillés survenaient à n'importe quel moment, et le laissaient avec un sexe douloureux. La dernière fois remontait à la veille, alors qu'il était avec son petit ami du moment. Un bel homme de trente ans et avec qui il sortait depuis six mois. Il avait abrégé leur rendez-vous, laissant Axel sur sa faim et complètement interloqué par son attitude. Il devait le rappeler pour s'excuser, se souvint-il. Mais comment allait-il pouvoir lui expliquer qu'il n'avait pas voulu le baiser parce qu'il en désirait un autre ?

Et quel autre !

Un nain. Il trouvait ce désir irrationnel et un peu pervers. Il aurait l'impression de faire l'amour à un enfant s'il devait se passer quelque chose. Et ça, c'était hors de question !

— Et tu penses que ton meilleur nouvel ami pourra faire quelque chose ?

— Oui, j'en suis sûr. Tu veux que je l'appelle ?

— Oui, contacte-le. De toute manière, il ne pourra pas faire pire que les autres.

Bastien s'empressa de saisir son portable.

— Salut, mon coco, c'est moi, s'exclama-t-il dès qu'Hugo décrocha.

Cette expression fit lever les yeux d'Arnaud au ciel et éclater de rire Vincent et Léon.

— Bastien ? Tu t'ennuies déjà ?

— Non ! Nous avons un problème informatique, ici. Tu ne voudrais pas nous donner un coup de main ?

— Euh... oui, si tu veux. Quel est le souci ?

— Nous n'arrivons plus à accéder aux boîtes mail et il semblerait que le réseau téléphonique soit lui aussi touché.

— Vous avez dû attraper un virus.

— Pourtant, les ordi sont protégés.

— Tu sais, il y a toujours des petits malins pour passer outre. Passe-moi ton informaticien. Je vais voir avec lui.

Bastien quitta la pièce suivi par ses deux frères.

Léon laissa les jeunes régler cette histoire. Il n'y connaissait rien en informatique et n'avait jamais voulu essayer. Il n'avait qu'un rôle de consultant dans la société depuis que les garçons avaient repris les rênes sous la direction d'Arnaud. Avec son frère, le père de ses neveux, ils avaient pendant des années, été les seuls gestionnaires. Puis son frère avait pris sa retraite et il l'avait suivi. Il savait que la société avait besoin d'être modernisée pour être compétitive. Comme lui et son frère s'en étaient doutés, ses neveux étaient d'excellents gestionnaires. Il ne s'était pas trompé. Arnaud menait ses affaires d'une main de maître, et avait réussi en cinq ans à lui faire faire dix pour cent de bénéfices en plus. Ce qui en soi était un exploit vu la crise. Cependant, les derniers mois les obligeaient à faire des concessions pour assurer la pérennité de l'entreprise.

Il retourna à son bureau. Arnaud avait insisté pour qu'il garde le même que du temps où il était l'un des patrons. Chez lui, personne ne l'attendait. Il avait été marié pendant une vingtaine d'années. Ils n'avaient pas eu d'enfants et sa femme l'avait quitté un jour pour les beaux yeux d'un autre. Heureusement qu'il avait fait établir un contrat de mariage protégeant ses arrières, sinon il se serait retrouvé à la rue. Depuis, elle avait essayé de revenir dans sa vie, mais il n'en voulait plus. Il finirait seul, et se trouvait très bien ainsi.

— C'est bon, Hugo. Je te passe Jacques Pastor, notre chef.

Ce qui suivit ensuite fut du charabia pour les frères Olfenback. Ils virent Jacques taper rapidement sur des touches, ouvrir des dossiers, en fermer d'autres.

— Je crois que ça fonctionne, Hugo, l'entendirent-ils s'exclamer au bout d'une demi-heure.

— OK ! Maintenant que le virus s'attaque à un leurre, vous pouvez travailler à nouveau. Mais ça ne vas pas durer, tu imagines bien.

— Oui. Combien de temps avant qu'il ne se rende compte qu'il n'est pas dans le bon programme ?

— Ça vous laisse une journée.

— Que faut-il faire pour s'en débarrasser complètement ?

— Il faudrait que je puisse accéder au programme central pour le désactiver.

— Tu peux venir ? demanda Jacques.

— Je pourrais oui. Passe-moi Bastien.

Le jeune homme prit le téléphone que lui tendait l'informaticien.

— Tu vas venir, alors ?

— Oui. Je ne peux pas vous laisser comme ça. Là, je suis en train de regarder à quelle heure j'ai un train pour Paris. Dans une heure et demie et j'arrive gare de l'Est vers... onze heures trente. Tu peux venir me chercher ? Parce que prendre le métro...

— Oui. Pas de souci. J'y serais. Tu prévois de passer la nuit ici. Je t'emmènerai en boîte. Nous y retrouverons mes amis. Tu vas voir, ils sont aussi sympas que les tiens.

— Tu me loges, aussi ?

— Bien sûr.

— Je dois me dépêcher, alors. Le temps de récupérer des vêtements chez moi. Bisous, ma poulette.

— Bisous, mon coco, répondit Bastien avec un grand sourire.

Sourire qui se flétrit quand il croisa le regard furieux de son frère.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Tu sembles avoir oublié que tu dois aller chercher papa et maman à l'aéroport à dix heures et demie.

— Ah ! Merde ! J'avais zappé. Tu ne veux pas...

— Non, désolé. Et Vincent est occupé aussi. Mais je veux bien aller récupérer ton ami à la gare. Ça ne me prendra pas trop de temps.

— J’aurais préféré y aller moi-même. Bon, je le rappelle pour l’avertir que...

— Laisse, il doit être occupé. Il s’en rendra compte quand il me verra. Allez, file ! Il est déjà neuf heures. Le temps que tu ailles à l’aéroport, tu vas arriver juste à temps.

Ce fut en soupirant que Bastien les laissa.

— Jacques, je vous revois tout à l’heure avec Hugo.

— OK, patron, approuva ce dernier, qui ne lâchait pas son PC des yeux.

Suivi de Vincent, Arnaud rejoignit son bureau.

— Tu es vache quand même d’avoir envoyé Bastien accueillir les parents. J’aurais pu annuler mon rendez-vous et j’y serais allé !

— Ah oui ! Je n’y ai pas pensé, mentit effrontément Arnaud. Cela ne va pas me prendre trop de temps d’aller le chercher.

Et surtout, il ne dit pas à son frère que depuis qu’il savait que Bastien le voyait régulièrement, il avait une boule au ventre et qu’un drôle de sentiment l’animait : la jalousie.

Lui, qui n’avait jamais été jaloux de personne. Et pour qui ? Pour un homme qu’il avait vu une fois. Tous ces sentiments envers cet Hugo le déstabilisaient.

— Tu veux que j’aille à la gare ? demanda tout de même Vincent.

— Non ! s’exclama Arnaud un peu trop vigoureusement. Je vais y aller. Tu n’as rien à faire ?

Vincent le regarda intrigué, puis sortit de son bureau.

Arnaud, après avoir constaté qu’il restait encore plus de deux heures avant d’aller le chercher, se mit au travail profitant du retour de la connexion.

Mais son envie de revoir le jeune homme ne le lâchait pas.

Pourquoi était-il nerveux ?

Pourquoi n’arrivait-il pas à se concentrer sur son travail ?

Pourquoi, bon sang, son sexe s’agitait-il comme s’il n’avait pas fait l’amour depuis des mois et qu’il allait enfin trouver l’apaisement ?

Chapitre III

Hugo sauta sur le quai en rageant sur la hauteur des marches. Celui qui avait conçu ces trains n'avait pas pensé aux enfants, aux vieux et aux personnes comme lui. Son sac sur l'épaule, il se fondit dans la foule sans faire attention aux gens qui soit le regardaient, soit ne le voyaient pas.

Son pas était décidé et sûr. Il espérait juste que Bastien serait là, sinon, il prendrait le prochain train pour Reims. Aucune chance qu'il entre dans le métro et il ne connaissait pas le numéro du bus qui pouvait l'emmener Porte de Versailles.

Il le vit de loin et s'arrêta pour le regarder.

Toujours aussi beau, pensa-t-il en le détaillant.

Il portait un manteau en cachemire noir qui allongeait sa silhouette, le rendant encore plus grand qu'il ne l'était. Ses cheveux étaient bien disciplinés sur sa tête et il regardait son téléphone en souriant. Il savait maintenant que la femme qui l'avait accompagné à Épernay n'était pas la sienne. Il en aurait presque soupiré de soulagement. Bien que cela ne change pas grand-chose. Bastien lui avait très peu parlé de son frère aîné, juste qu'il était hétéro. Il n'avait pas osé poser plus de questions pour ne pas paraître intéressé.

Quand Bastien l'avait contacté, quelques jours après leur première rencontre, il avait été un peu surpris. Pas qu'un peu même. Que lui voulait l'un de ses patrons ?

Il lui avait expliqué qu'il revenait dans la région le week-end qui suivait et voulait savoir s'il pouvait l'inviter à dîner. Hugo avait accepté, par curiosité. Franck avait lui aussi été convié et ils s'étaient retrouvés tous les trois dans une auberge à quelques kilomètres d'Épernay pour souper. Au début, Franck et lui avaient été un peu sur leurs gardes, mais Bastien les avait assez rapidement détendus. De par leur âge, ils s'étaient trouvé de nombreux points communs et ils avaient fini la soirée dans une boîte de nuit jusqu'à cinq heures du matin.

Bastien avait été impressionné par le nombre d'amis des deux jeunes hommes. Quand il vit Hugo faire pencher un homme pour l'embrasser passionnément sur les lèvres, il comprit qu'il était gay. Cela lui ouvrait quelques perspectives qui lui furent claquées aux visages quand son nouvel ami refusa ses avances.

— Mais pourquoi ? demanda-t-il, alors qu'ils ressortaient du club, un peu éméchés.

— Parce que tu es mon patron, Bastien.

— C'est Arnaud, ton patron, Hugo, pas moi !

— Non, mais Franck, tu entends ça ! Tu es mon patron au même titre que ton autre frère... comment s'appelle-t-il celui-là ?

— Vincent !

— Oui, Vincent et l'autre beau mec.

— Tu trouves Arnaud plus beau que moi ! s'indigna Bastien.

— Sans comparaison, mon pote. S'il me proposait, je ne sais pas si je dirais non ! La question ne se pose pas, il est marié.

— Il n'est pas marié ! répondit Bastien.

— Et la femme enceinte, l'autre jour ?

— C'est notre sœur !

— Ah, mais c'est...

— Il n'est pas gay, mentit Bastien sans sourciller.

— Ah ! fit Hugo, déçu. Tant pis. Allez, monte en voiture. Nous n'allons pas discuter sur le trottoir jusqu'au lever du soleil. Je t'emmène chez moi. Tu dormiras sur le canapé. Je n'ai pas le courage de te ramener à ton hôtel.

Ils montèrent tous les trois dans la voiture d'Hugo et ne parlèrent plus jamais d'Arnaud.

Bastien avait tenté de le faire changer d'avis, et Hugo avait dû le menacer de ne plus le revoir s'il continuait. Devant son air déterminé, Bastien avait capitulé. Il revenait presque toutes les fins de semaine, au grand dam de ses propres amis qui ne comprenaient pas pourquoi il les abandonnait.

Arnaud ne sut comment, mais il le sentit arriver. Il releva les yeux de son appareil et plongea dans ceux d'Hugo qui approchait. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce que ce dernier lui tende la main.

— Bonjour, monsieur Olfenback. Bastien n'a pas pu venir ?

— Bonjour, Hugo. Il avait oublié qu'il devait aller chercher nos parents à l'aéroport. Vous voulez que je prenne votre sac ? demanda-t-il alors qu'ils se mettaient en marche.

— Je suis capable de porter mon sac, ironisa Hugo. Je suis petit, mais pas impotent.

— Ce n'est pas...

Arnaud préféra ne rien rajouter.

— Je vous remercie d'avoir accepté de venir à la dernière minute.

Ils marchaient côte à côte et dans l'une des vitrines de la galerie commerciale, Hugo les regarda. Ils étaient vraiment comme le jour et la nuit. Arnaud, grand, beau, qui marchait d'un pas décidé. Lui, petit, pas vilain et qui courrait presque pour rester à sa hauteur.

Le géant et le lilliputien.

Il n'y avait aucune chance que cet homme même s'il était gay s'intéresse un jour à lui. Et même s'il le faisait, Hugo savait très bien comment cela se terminerait.

Arnaud repartirait vers son prochain amant en se demandant ce qu'il avait bien pu lui trouver.

— Oh, maman, regarde, un nain ! entendirent-ils.

Celui qui venait de parler devait avoir dans les huit ans. Il était avec sa mère et montrait Hugo du doigt. Ce dernier n'y faisait plus attention depuis longtemps, mais cela fit enrager Arnaud. Il s'arrêta brutalement et se dirigea vers la femme et son fils.

— Vous pourriez apprendre à votre enfant le respect des autres ! Et toi, on ne parle pas ainsi et on ne montre pas du doigt ! grogna-t-il.

— Mais enfin, monsieur, mon fils...

— Votre fils est à un âge où il peut se retenir de lancer ce genre de remarque.

— Je...

Il ne la laissa pas poursuivre et continua son chemin. Hugo le suivit, non sans avoir fait un clin d'œil à l'enfant.

— Ce n'était pas très grave, vous savez. J'ai déjà entendu pire.

— Et alors ! Ce n'est pas une raison pour laisser un enfant faire ce genre de réflexions.

— Il n'a rien dit de mal. Cela devait être la première fois qu'il voyait une petite personne.

Hugo s'arrêta. Il n'en pouvait plus de courir auprès d'Arnaud. Ce dernier continuait à marcher quand il se rendit compte qu'il parlait tout seul. Il se retourna et vit le jeune homme, assis sur une marche et qui attendait. Il fit demi-tour et s'assit à côté de lui.

— Vous êtes fatigué ?

— Non, mais je n'aime pas courir à côté de quelqu'un. Ça fait... ridicule.

— Désolé, je ne me rendais pas compte. La voiture est à cinq minutes. Je vais marcher moins vite.

Hugo se releva tout en maugréant sur les gens qui avaient de grandes jambes. Arnaud baissa la tête et sourit. Il avait envie de lui prendre la main et de marcher doucement jusqu'à la voiture pour voir son visage afficher une expression incrédule.

Une heure plus tard, ils étaient à Porte de Versailles, sur la commune d'Issy-les-Moulineaux. L'immeuble de la société était tout en verre, et sur cinq étages. Il se gara sur le parking à une place réservée à son nom.

Dans le hall, tous les regards se tournèrent vers eux. Arnaud aurait aimé leur dire de retourner à leurs occupations, mais il savait que son intervention ne plairait pas à son compagnon.

Il le conduisit directement à la salle d'informatique et après avoir salué les personnes présentes, Hugo se mit tout de suite au travail.

Arnaud ne le quitta pas pendant les cinq heures qu'il resta à taper sur des touches, à râler parce que cela n'allait pas assez vite, à jurer parce qu'il avait l'impression de ne pas y arriver et enfin à crier de joie parce qu'il avait résolu les problèmes.

Bastien passa rapidement, mais devant le manque de réaction de son ami, qui lui fit juste un signe de la main, il s'éclipșa rapidement après avoir reçu un regard noir de la part de son frère.

Il n'entendit donc pas le cri de victoire d'Hugo. Ce dernier sauta de son fauteuil et se mit à danser, remuant son corps comme un danseur professionnel, s'agitant dans tous les sens, faisant éclater de rire les employés, et sourire son patron. Un Arnaud qui se trouva un peu empoté quand l'informaticien prit ses mains pour le faire danser. Et puis sa gêne se transforma en désir quand Hugo se serra contre lui et qu'il sentit sa tête à hauteur de son torse. Il se vit alors, Hugo et lui, nus, avec le jeune homme suçant ses tétons. Ces derniers devinrent durs et il s'obligea à se reculer pour que son cavalier improvisé ne se rende pas compte de l'effet qu'il lui faisait. Son souffle était court, son corps tendu, son sexe raide. Il préféra sortir rapidement.

Le voir partir ainsi stoppa Hugo. Il se tourna vers les autres, certain qu'ils allaient tous le regarder en se moquant. Mais non, ils étaient en train de rire, de se taper dans les mains. Jacques, le chef du département informatique vint lui prendre les bras pour le faire tourner. Il se laissa faire, mais le cœur n'y était plus.

Quand le calme fut revenu, il mit au point les dernières vérifications et appela Bastien.

Ce dernier arriva quelques instants plus tard.

— Je savais que tu y arriverais. Je l'avais dit à Arnaud.

— Merci de ta confiance, Bastien. Que fait-on maintenant ?

— Je t'emmène chez nous.

— Chez nous ?

— Oui, je vis toujours chez mes parents.

— C'est vrai ? rit doucement Hugo en récupérant son sac et sa veste.

— Bah, oui ! avoua Bastien un peu penaud. Mais Arnaud aussi !

— Ton frère vit chez tes parents ? Mais comment faites-vous quand vous voyez vos copains et copines ?

— Nous avons nos propres appartements. Nous ne nous réunissons que pour les repas.

— Ah, je comprends. Vous êtes indépendants, mais sans l'être, en fait !

— Oui. Et je te ferais remarquer que toi aussi, tu vis chez ta mère.

— Oui, mais moi, je n'ai pas les mêmes moyens que vous et je veux qu'elle se sente plus libre financièrement après avoir galéré pendant des années.

— C'est vrai, excuse-moi.

— Excuse acceptée. Ton autre frère aussi ?

— Non ! Il a déménagé depuis un moment. Mes parents ont hâte de te connaître. Je leur ai beaucoup parlé de toi.

Après avoir salué tout le monde, il suivit Bastien. Il pensait revoir Arnaud avant de partir, mais il déchantait quand son ami l'emmena directement à sa voiture.

La maison, ou l'hôtel particulier de la famille Olfenback se trouvait en plein cœur de Paris, dans une ruelle calme. Un grand portail s'ouvrit et ils entrèrent dans une cour fermée.

Sur trois étages, la maison était superbe, avec ses fenêtres colorées, sa grande porte en bois et les rosiers qui montaient le long du mur. Hugo ne put s'empêcher de siffler et de se demander ce qu'il faisait là. Mais Bastien ne lui laissa pas le temps de se poser beaucoup de questions et l'entraîna à l'intérieur.

Dans le hall, il déposa ses clés dans une grande coupelle en argent qui, à elle seule, devait valoir plus que la maison de sa mère. Un homme vint à leur rencontre.

— Bonjour, monsieur Bastien.

— Bonjour Alphonse. Je vous présente mon ami, Hugo Leroux.

L'homme se tourna vers Hugo et s'inclina légèrement.

— Enchanté, monsieur, dit-il, très cérémonieux.

— Moi de même, monsieur Alphonse, répondit Hugo.

— Alphonse s'occupe de la maison depuis... combien de temps, Alphonse ?

— Quelques années, répondit ce dernier. Je dépose le sac de monsieur Hugo dans vos appartements ?

— Laissez, monsieur Alphonse ! réagit aussitôt Hugo. Je l'emmènerai moi-même.

Une femme sortit d'une pièce et Hugo sut tout de suite qu'elle était la mère de famille. Un peu

surprise en l'apercevant, même si Bastien l'avait prévenue, elle se reprit très vite et vint lui serrer la main. Pas très grande, vingt centimètres de plus que lui, elle avait gardé une jolie silhouette, un beau visage et surtout les mêmes yeux que ses fils : francs, directs.

— Maman, je te présente Hugo. Hugo, ma mère, Fiona.

— Enchanté, madame.

— Moi de même, Hugo. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Alors, vous avez réussi à résoudre les problèmes informatiques ? demanda-t-elle les entraînant dans la pièce qu'elle venait de quitter.

Ils entrèrent dans le salon, et Hugo s'empêcha de siffler, cette fois. Tout dans ce salon donnait envie de s'y prélasser et de ne pas en bouger.

Un immense canapé en cuir rouge avec ses trois fauteuils assortis entouraient une table en marbre avec en son sein un grand miroir. Les meubles autour étaient tous de belles factures d'après ce qu'il pouvait en juger, n'y connaissant en fait pas grand-chose, mais il ne fallait pas être grand clerc pour s'en rendre compte.

— Oui, tout est réparé, affirma-t-il en s'asseyant sur le bord du canapé afin que ses pieds restent posés sur le sol.

— Tant mieux. Vous désirez boire quelque chose ou manger ?

— Je dois avouer que j'ai un peu faim. Je n'ai pas déjeuné ce midi, et le petit déjeuner me paraît bien loin.

— Oh, bon sang ! Arnaud ne t'a rien donné ?

— Ne t'énerve pas après ton frère, Bastien. Je crois me souvenir qu'il m'a tendu des sandwiches que j'ai refusés. Quand je suis pris par mon travail, je dois avouer que je ne vois pas grand-chose.

Sa mère se mit à rire

— Je comprends tout à fait. Moi-même, quand je suis avec mes amis pour jouer au bridge, je suis tellement prise par ma partie qu'il faut que l'on m'arrache les cartes des mains pour revenir au présent. Restez là, je vous apporte un petit en-cas.

— Une partie de bridge, se moqua gentiment Hugo en se penchant vers Bastien assis à côté de lui.

— Et encore, elle ne t'a pas parlé de ses soirées lectures. Avec ses amies, elles refont toute la littérature française et étrangère.

Quand elle revint dans le salon, les deux garçons riaient aux éclats.

Son mari arriva quelques instants après elle. Il était le portrait craché de Bastien et d'Arnaud. Il était très grand et bel homme avec ses cheveux poivre sel et ses yeux gris cachés par une paire de lunettes.

S'il fut surpris par l'apparence d'Hugo, il n'en laissa rien paraître à part cette petite hésitation sur le pas de la porte. Hugo était trop habitué pour ne pas l'avoir remarquée, mais il sut gré aux parents de Bastien de s'être vite remis.

Il se souvenait de sa rencontre avec les parents de son premier petit ami dont il pensait être amoureux. Heureusement, il s'était avéré qu'il aimait surtout faire l'amour et il l'avait oublié deux jours après

leur rupture. Ce dernier voulait absolument lui présenter sa famille. Il n'était pas contre, mais aurait préféré attendre quelque temps encore.

La mère et la sœur de Francis étaient dans la cuisine. La sœur avait été sympa, mais la mère n'avait cessé de le regarder pendant un quart d'heure, le mettant très mal à l'aise. Mais il était resté stoïque, attendant qu'elle reporte son attention ailleurs.

Son petit ami était quand même intervenu.

— Maman, Hugo est petit, mais ce n'est pas une raison pour le dévisager comme ça.

Il aurait mieux fait de se taire, pensa Hugo après coup. Parce que là, elle s'était déchaînée.

— Mais, il ressemble à... tu sais, celui qui joue dans « fort Bayard »... le p'tit nain, qui est toujours en train de courir partout, comment il s'appelle déjà ? Oh ! C'est bête ! Je l'ai sur le bout des lèvres. Il est de votre famille ? Oh, il faut absolument que vous me le fassiez rencontrer. Attendez, je vais chercher mon mari. Il n'a jamais vu de nain en vrai. Il est trop drôle ton ami, Francis.

Elle était sortie de la cuisine en criant le prénom de son mari. Son petit ami le regardait avec angoisse pendant que sa sœur se cachait le visage dans les bras posés sur la table. Il n'eut pas le temps de dire qu'il voulait partir qu'un homme jeune entra à son tour.

— Putain, Francis, ne dis pas que c'est ton nouveau petit ami.

— Marc, ne va pas...

— Mon frère, tu tombes vraiment bas. T'avais pas autre chose à te mettre sous la dent. Putain, mais ça doit être impossible de le baiser. Papa, cria-t-il, viens voir !

Le père, un homme costaud et rougeaud entra à son tour.

— Merde ! Maman avait raison. Vous êtes vraiment un nain ?

Hugo refusa de répondre à cette question.

Francis était son premier petit ami. Il avait remarqué qu'il était un peu rustre parfois, mais il ne pensait pas que sa famille serait pire. Seule la sœur apporta un peu de baume à son cœur qui se fissurait à chaque fois qu'ils ouvraient la bouche.

— Mais vous êtes nuls, vous n'avez pas le droit de parler comme ça. Hugo est une personne, vous lui faites du mal à dire ce genre de choses. Francis, tu pourrais défendre ton petit ami, quand même !

— Mais...

— Laisse tomber ! grogna Hugo en se levant. Je vais y aller.

Il se tourna vers les parents de Francis.

— Non, je ne suis pas de la famille de « passe-partout », oui, je suis vraiment un nain, et oui avec ton frère nous avons baisé comme tu dis. Mais, ce n'est pas lui qui m'a baisé, c'est moi. Et si vous alliez voir un peu sur internet, vous sauriez qu'une personne de petite taille est faite comme tout un chacun. Sur ce, bon après-midi.

Francis avait essayé de le retenir, ses parents voulaient s'excuser, mais trop, c'était trop. Il avait rompu le soir même, lapidairement. Il l'avait revu à la fac, mais comme il était toujours entouré de ses amis, Francis n'avait pas osé venir lui parler.

Il avait assez souffert de la bêtise durant toute son enfance pour ne plus l'accepter une fois adulte, surtout de la part de gens qu'il était amené à côtoyer intimement.

— Alors, c'est chez vous que se rend Bastien depuis deux mois ? demanda Albert Olfenback, après les présentations, en s'asseyant en face d'eux.

— Oui. C'est chez moi qu'il squatte, répondit-il en souriant. Et ma mère est en train de se demander si elle n'a pas eu un deuxième garçon sans s'en apercevoir.

— Un troisième, tu oublies Franck.

— C'est vrai. Franck est mon meilleur ami, depuis l'enfance, expliqua-t-il devant leurs visages surpris.

— Il ne l'ennuie pas, j'espère, s'inquiéta sa mère. Et amène-t-il ce qu'il faut ? Parce qu'il mange comme deux !

— Oui, rit doucement Hugo, il fait tout dans les règles de l'art. Vous avez très bien éduqué votre fils.

— Allez, mangez, vous devez avoir très faim. Tu te rends compte qu'il n'a pas déjeuné ce midi, dit-elle à son mari.

— Il est jeune, il peut tenir sans nourriture pendant un après-midi, ma chérie. Alors tout est réglé là-bas ?

— Oui, monsieur. C'est reparti.

La conversation s'engagea, agréable, ponctuée de rire.

Ce fut ainsi que les découvrit Arnaud quand il rentra une heure plus tard. Il avait essayé de travailler, mais son esprit divaguait trop pour qu'il se concentre.

Il pensait à Hugo et à ce qu'il avait ressenti auprès de lui. Il avait d'ailleurs appelé Axel pour qu'il passe chez lui le soir même. Parce qu'il devait baiser, qu'il était là, disponible, et que le voir, enlèverait sûrement ce désir latent et puissant qu'il avait pour Hugo.

Il ne voulait pas ressentir cette attraction pour l'informaticien. Il ne voulait pas se lancer dans une histoire qui serait trop compliquée à gérer. Il n'avait jamais caché à quiconque qu'il était gay et n'avait jamais eu honte d'aucune de ses aventures. Il ne pourrait jamais se montrer avec un homme comme Hugo. Il savait que son raisonnement était détestable, qu'il devait se moquer de ce que les gens pensaient. Mais il n'avait pas envie de sentir des yeux braqués sur eux à chaque fois qu'ils se montreraient. Il n'avait pas envie d'entendre des chuchotements dans son dos ni des ricanements.

Il voulait une vie facile, plus facile en tout cas que ce qu'il supporterait en ayant une relation avec lui. Être gay n'était déjà pas évident, vouloir vivre sa vie comme tout un chacun apportait plus de blessures qu'autre chose, mais il ne voulait pas vivre caché. Jamais, depuis qu'il avait découvert son orientation sexuelle.

Tous les beaux discours qu'il se faisait dans sa tête n'eurent plus cours quand il le vit, assis sur le sol, en face de la table basse, le dos appuyé sur les jambes de Bastien et ce dernier qui passait tendrement les mains dans ses cheveux.

Un pur sentiment de jalousie envahit son esprit qui se troubla pendant quelques secondes. Il avait envie de le décrocher de là, de frapper son frère jusqu'au sang, d'emmener Hugo dans son

appartement, et de l'enfermer à tout jamais pour que plus personne ne pose ni les yeux ni les mains sur lui.

Il prit une profonde inspiration avant d'entrer dans le salon. Sa mère l'avait vu arriver non sans remarquer ses yeux se troubler de colère quand ils s'étaient fixés sur les deux jeunes hommes.

Elle n'était pas stupide, bien que quelquefois elle aimait donner cette impression. Elle avait remarqué que son fils aîné était beaucoup moins serein depuis son voyage express en Champagne. Elle n'avait eu qu'à écouter un peu ce qu'il disait pour savoir d'où venait le malaise. Personne n'y avait prêté attention, mais les premiers jours de son retour, il n'arrêtait pas de grommeler sur un certain Hugo. Elle l'avait vu regarder son téléphone des milliers de fois et commencer à composer un numéro avant de raccrocher aussi vite. Elle avait senti, quand il était venu dîner avec Axel que leur couple était sur la pente descendante. Elle en avait été un peu attristée. Même si elle n'aimait pas trop son petit ami, elle avait vraiment espéré qu'Axel serait celui qui le stabiliserait. Parce qu'à trente-trois ans, elle voulait qu'il soit heureux. Il n'était pas malheureux, loin de là, mais elle aurait voulu qu'il connaisse le bonheur de retrouver la personne qu'il aimait en rentrant le soir après une journée bien chargée.

Elle sourit intérieurement. Elle savait maintenant ce qu'il avait. Et elle se doutait que tout ne serait pas simple à gérer surtout pour Arnaud qui avait trop tendance à s'occuper de ce que les autres pensaient de lui.

— Arnaud, entre enfin, ne reste pas sur le pas de la porte.

En entendant son prénom, Hugo leva la tête et le regarda.

Bon Dieu qu'il est beau ! pensa-t-il comme à chaque fois qu'il le voyait.

Leurs yeux s'accrochèrent et ce fut Hugo qui baissa les siens le premier. Il ne voulait pas montrer à cet homme à quel point il avait envie de lui.

Chapitre IV

Il entra, embrassa sa mère et son père et se mit sur le canapé à côté de son frère. Hugo avait attrapé son verre de Coca-Cola et le buvait pour se donner une contenance.

— Tout va bien, Hugo ? Vous deviez avoir faim, j’imagine ?

— Très, répondit ce dernier sans le regarder.

Bastien sentait la tension entre les deux hommes et se demandait ce qu’il se passait. Il retira les mains des cheveux de son ami devant le regard insistant que leur jetait son frère. Une idée un peu stupide traversa son esprit.

Se pourrait-il que...

Non, pas Arnaud ! Pas son grand frère qui ne sortait qu’avec des hommes aussi grands que lui.

— Axel va passer ! annonça Arnaud, le sortant de ses pensées.

— Ah ! Très bien, acquiesça sa mère. Vous dînez avec nous ?

— Oui.

— Axel est le petit ami d’Arnaud, informa-t-elle Hugo qui faillit en recracher sa boisson.

Il sentit son corps se tendre en imaginant tout le potentiel de cette information. Puis, il jeta un regard assassin à Bastien. Ce dernier le lui rendit prenant un air penaud. Hugo secoua la tête, mais ne put s’empêcher de sourire.

— Ah ! d’accord, répondit Hugo.

Il pria très fort pour que le petit ami ait un empêchement. Rien de très grave : une crevaison, une subite indigestion alimentaire, un bus qui lui passerait sur le ventre...

— Tu le connais, Hugo, insinua Bastien.

— Moi ? Je ne crois pas.

— Mais si ! C’est l’homme que l’on voit en ce moment dans tous les magazines et qui fait la publicité pour le nouveau parfum Dior.

Hugo voyait très bien et il sentit s’abattre sur ses épaules le poids de la déception.

Aucune chance qu’Arnaud veuille même un tout petit peu de lui quand il avait cet homme à disposition. Un peu plus, et il en aurait hurlé de dépit. Il retint le soupir qui voulait s’échapper et se tourna vers son patron. Ce dernier le regardait.

— Vous avez bon goût ! s’exclama-t-il, ne sachant quoi dire d’autre.

— Merci, opina Arnaud qui regrettait maintenant d’avoir invité son petit ami.

Un silence tendu se fit, que chacun ressentit.

— Je sors Hugo après le repas.

— Où irez-vous, mon chéri ? demanda sa mère.

— Je ne sais pas encore. Il faut que je voie avec mes copains. Sûrement dans une discothèque, ou au « GALACTE ». Tu n’as pas besoin de nous demain matin, frangin, parce que nous risquons de ne pas être frais.

— Non, vous avez votre journée. Quand repartez-vous, Hugo ?

— Mon train est à seize heures, répondit le jeune homme.

— Je ne vous reverrai pas alors...

— Non.

Il allait rajouter quelque chose quand l'homme des affiches entra. Arnaud se leva aussitôt pour l'accueillir et le baiser qu'il lui donna ne laissa aucun doute sur leur intimité. Hugo sentit la main de Bastien sur son épaule et inconsciemment posa sa joue dessus, pour une douce caresse. Arnaud se retourna à ce moment-là.

L'arrivée d'Axel aurait dû être une bonne chose, pensa-t-il. Il n'aurait dû voir que lui et sa plastique parfaite.

Mais rien ne se passait comme il le voulait. Son baiser n'avait rien éveillé en lui et voir la joue d'Hugo se frotter contre la main de Bastien faillit le rendre fou.

Sa mère, sentant venir l'orage, attrapa son fils aîné par la main.

— Viens, je dois aller chercher un verre pour toi et Axel. Bonsoir, Axel.

— Bonsoir, madame Olfenback. Votre voyage s'est-il bien passé ?

— Très bien, merci. Bastien, tu fais les présentations, s'il te plaît ! Toi, suis-moi ! ordonna-t-elle à Arnaud.

Hugo se leva pour aller serrer la main du petit ami « berk » de son patron. Et bien sûr, Axel n'avait pas la distinction de la famille Olfenback ni son éducation. Il le regarda de bas en haut, un sourire moqueur aux lèvres. Il la prit du bout des doigts comme si sa taille allait lui sauter au corps et le transformer.

Le père de Bastien fit une grimace de dégoût en voyant l'expression d'Axel.

Depuis qu'il était enfant, il avait une drôle de manie. Il avait créé des cercles imaginaires autour de lui. Il se trouvait dans le premier, celui du centre, et à l'intérieur, il y mettait sa famille, sa femme, ses enfants, quelques amis intimes et Alphonse, son majordome. Dans le second, on y trouvait ses autres amis, des membres de sa famille éloignée et quelques personnes en qui il savait avoir confiance. Le troisième était réservé aux relations d'affaires, aux individus qu'il croisait de temps en temps. Et le dernier, ceux qui ne restaient en général pas très longtemps dans sa vie ou qui comme Axel fréquentaient l'un de ses enfants, mais qu'il n'aimait pas du tout. Et manque de chance pour Axel, son attitude de ce soir envers Hugo venait carrément de l'expulser de ce quatrième cercle. Et une fois dehors, aucune chance pour qu'il le réintègre un jour.

Axel ne se rendit pas compte qu'il venait de commettre une grossière erreur en affichant ainsi son dégoût. Il s'assit dans le canapé où il s'affala comme un pacha. Hugo resta debout. Bastien à côté de lui, un bras passé sur ses épaules.

— C'est ton nouveau petit ami, Bast ? demanda-t-il, moqueur.

— Et alors ? Et je t'ai déjà demandé de ne pas m'appeler Bast. C'est réservé aux gens que j'aime.

— Oh, tu es bien arrogant ! Je posais juste une question. Tes petits amis ne ressemblent pas à... monsieur. Ils sont plus...

Son ton sournois mit les nerfs d'Hugo et de Bastien à rude épreuve. Ce dernier avait envie de lui

foncer dans le lard pour lui faire passer son sourire moqueur.

— Comme toi ? l’interrompit Bastien. Imbus et fiers de l’être.

— Monsieur Olfenback, votre fils est un peu sur la défensive, il me semble !

— Mon fils est très bien. Il défend ceux qu’il aime ! répondit Albert. Hugo, voulez-vous encore un sandwich ?

— Non, merci, monsieur Olfenback, je...

— Appelez-moi donc Albert, Hugo. Je crois que vous allez devenir un inconditionnel de notre famille.

Axel eut un hoquet de surprise. Jamais il n’avait été autorisé à appeler le père de son petit ami par son prénom. Et pour qui déployait-on le tapis rouge ? Pour un homme pas plus grand qu’un gosse de dix ans, pour un nabot qui à part ses yeux bleus magnifiques, n’avait rien pour lui ! Sa tête était trop grosse par rapport à sa taille ainsi que son torse. Il se demandait d’ailleurs si son sexe était en proportion de sa taille. Parce que sinon, il devait en avoir une toute petite. Et Bastien n’allait pas tarder à aller chercher ailleurs pour trouver ce qu’il ne pourrait pas lui donner. Il rit tout seul de ses suppositions.

Hugo l’avait vu le détailler, regarder sa fermeture éclair et il savait très bien à quoi il pensait. Il secoua la tête. Franchement, si Arnaud aimait baiser ce genre de mec, il n’était pas si intéressant qu’il l’imaginait.

Pendant ce temps, Fiona essayait de tirer les vers du nez de son fils.

— Il est vraiment sympathique, Hugo. Je l’aime beaucoup. Et je crois que ton frère est amoureux. Tu as vu comment il le touche, comme il est doux avec lui ?

— Mhnn ! grommela Arnaud.

— Et puis, il va lui rendre visite tous les week-ends. Je suis certaine que nous allons le revoir souvent. Je suis si heureuse que Bastien ait enfin trouvé quelqu’un pour lui, comme toi avec Axel.

— Mhnn !

— Et puis cette différence de taille, quelle importance ! Nous sommes juifs et notre famille a souffert pendant la guerre à cause de l’imbécillité des hommes, de leur racisme. Nous pouvons faire face à tout. Même au regard des autres. Les autres, d’ailleurs on s’en moque. Et franchement, Bastien a l’air de s’en moquer. Je ne vous ai pas éduqués dans la lâcheté. Il assumera et proclamera son amour pour Hugo à la face du monde, sans se préoccuper de rien d’autre que de ce jeune homme. Il a dû souffrir énormément. Bastien m’a même parlé d’une tentative de suicide qu’il a faite quand il avait seize ans. Il s’en est sorti à temps. Quelle souffrance devait être la sienne pour en arriver à de telles extrémités ?

— Il a voulu mourir ?

— Oui. Bastien avait besoin d’en parler. Il m’a demandé de garder le secret, mais je sais que tu ne diras rien. Au moment où il a découvert qu’il était gay. Entre son handicap, la méchanceté des autres, l’abandon de son père quand il avait trois ans, il a pensé qu’il ne tiendrait pas et...

— Putain ! jura-t-il.

— Oui, c’est dur, n’est-ce pas ! Enfin, il a l’air heureux, aujourd’hui. Et oui, si Bastien et lui devaient former un couple, je serais... très heureuse, finit-elle seule, car Arnaud était parti rapidement sans prendre les verres.

Quand il arriva dans le salon, Axel était installé dans le canapé et Bastien avait passé son bras sur l'épaule d'Hugo. Son petit ami avait l'air comme un chat qui venait de se régaler de lait et l'air furibond de son père ne lui disait rien de bon.

Et Bastien avait son putain de bras posé sur ses épaules !

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il se rapprochant de Bastien et d'Hugo.

— Ton cher et tendre trouve qu'Hugo...

— Laisse tomber, Bastien. Ça n'en vaut pas la peine, l'interrompit Hugo. Tout va bien ! dit-il à Arnaud. Nous discutons tranquillement avec... comment déjà ?

— Vous ne me connaissez pas ? s'indigna l'autre homme.

— Non ! Pourquoi, je devrais ? Vous êtes connu ? Qu'avez-vous fait ? Vous êtes passé à la télévision pour quelque chose qui n'était pas honnête. Vous devez être avocat !

L'explosion de rires d'Albert suivie par celle de Bastien envahit la pièce. Axel regardait Hugo les yeux méchants, mais celui-ci les soutint, sans les baisser. Arnaud était un peu perdu, mais décida de laisser tomber pour le moment. Il aurait une petite explication ensuite avec son amant. Qui n'allait pas le rester très longtemps. Il était temps qu'il se débarrasse de lui et vite.

Fiona les invita à passer à table à ce moment-là.

Le repas ne fut pas facile pour Hugo. Entre Arnaud qui ne le lâchait pas des yeux, et Axel qui avait décidé de le prendre comme tête de Turc.

— Hugo, ça ne doit pas toujours être facile pour vous, sortit Axel au moment du plat principal.

— Qu'est-ce qui ne doit pas être facile ? se tendit le jeune homme en posant la question.

— Votre infirmité ! Dans la vie de tous les jours.

Le « oh ! » indigné de Fiona et le regard furieux de Bastien et de son père n'avaient pas l'air de le déranger et il continua.

— Et puis, avec vos petits amis. J'ai bien compris que Bastien ne l'était pas. Je m'excuse Bastien, je te connais un peu et je sais où vont tes goûts, mais... vous trouvez d'autres personnes comme vous, enfin des hommes nains, c'est comme cela que l'on dit, pour... vous voyez !

Son sourire gentil et hypocrite donna envie de lui jeter à la figure son verre de vin rouge que venait de lui servir Albert.

Il posa la main sur celle de Bastien quand il sentit ce dernier bouger les jambes sous la table démontrant ainsi son énervement. Arnaud n'intervint pas, encore une fois, et pour Hugo, cela voulait dire qu'il était d'accord avec son stupide petit ami. Ils allaient bien ensemble finalement.

— Nous sommes des gens de petite taille, si vous voulez la définition précise et respectueuse. Vous savez ce que l'on faisait des nains, dans le temps. On les mettait dans des cirques pour faire rire les gens. Et comme vous avez l'air de vous inquiéter de ma vie sexuelle, sachez que je n'ai aucun mal à rencontrer des partenaires. Et ils sont aussi grands que vous. Et pour être franc, je trouve que vous manquez d'éducation pour en parler ainsi devant monsieur et madame Olfenback. Vous ne devez pas être avocat. Ils sont plus diplomates. Non, votre métier doit avoir un rapport avec ce à quoi vous ressemblez. Je sais, vous devez être plombier spécialisé dans le débouchage des toilettes. Vous devez aimer ça, avoir les mains dans la... les excréments, pardon, madame Olfenback, s'excusa-t-il à Fiona.

Une Fiona qui n'avait jamais autant ri depuis des années.

— Ce n'est pas grave, Hugo, et appelez-moi, Fiona.

— Ce n'est pas rien, Fiona, s'indigna Axel, il m'a traité de... de... d'excrément.

— Madame Olfenback pour vous, Axel. Il ne vous a pas traité d'excrément, il a juste essayé de deviner votre métier.

— Mais tout le monde le connaît mon métier, je suis...

— Balayeur pour une SPA ? Parce que là aussi, il y a beaucoup d'excréments. Ou, non, vous devez être portier dans un restaurant et vous ouvrez la porte des toilettes aux clients, ou mieux, je vous vois très bien dans un zoo, vous occuper des éléphants. D'ailleurs, je crois que celui de Vincennes recrute. Ils ont...

— Ça suffit, espèce de... minus ! s'écria Axel en se levant. Je suis Axel Longford, je suis le mannequin vedette de la maison Dior. Je vais bientôt tourner dans le prochain film d'Alonso Brolini. Vous n'êtes qu'un nain, un moins que rien, un petit...

— Ça suffit comme ça ! Tu sors de chez moi, immédiatement, Axel ! cria Arnaud d'un ton sans équivoque, en se levant et en l'attrapant par le bras.

— Quoi ? demanda-t-il en se tournant vers celui qui était dorénavant son ex-petit ami.

— Tu sors ! Immédiatement ! Et je ne veux plus jamais te revoir !

— Mais enfin, Arnaud, ce n'est pas possible.

— Oh, mais si, c'est possible ! Dehors !

Il le traîna hors de la salle à manger devant les yeux stupéfaits de ses parents et d'Hugo.

— Je crois qu'il ne deviendra pas votre gendre ! commenta le jeune homme.

— Non ? Eh bien, tant mieux, approuva Albert. Ce garçon me sortait par les trous de nez. C'est une impression ou l'air est plus respirable. Je trouve que ça sent moins la... les excréments.

Ils partirent tous dans un fou rire et ce fut ainsi que les trouva Arnaud. Ils se turent quand il se rassit sur sa chaise et Hugo se ratatina sur la sienne, certain que son patron allait lui reprocher ce qui venait de se passer.

— Hugo, je m'excuse pour les remarques désobligeantes d'Axel.

— C'est moi qui m'excuse. J'espère que vous allez arranger ça avec lui. Vous aviez l'air très attaché à lui quand il est arrivé.

Arnaud fit une grimace. Il était vrai que le baiser qu'il avait donné à Axel devait donner cette impression. S'il disait tout haut qu'il ne l'avait invité et embrassé que pour essayer d'oublier ce qu'il ressentait pour Hugo, ils ne le croiraient sûrement pas.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. J'irais bien avec vous, Bastien, tout à l'heure.

— Euh... oui, si tu veux. Tu vas te remettre en chasse. Arnaud n'aime pas rester célibataire, expliqua-t-il à Hugo.

Hugo, et seulement parce qu'il se trouvait chez les parents de son patron, se retint de lui dire de ne pas aller chercher ce qu'il pouvait trouver en face de lui.

— Arrête de dire des choses comme ça, Bastien. Tu vas donner à Hugo l'impression que je suis

volage, grogna Arnaud.

— Ce qui est totalement faux, le défendit sa mère. Arnaud, depuis qu’il est venu nous voir un matin aux aurores, dans notre chambre, pour nous expliquer qu’il aimait les garçons, n’a jamais été un coureur. Quand il est en couple avec quelqu’un, il est fidèle. Et le jour où il trouvera la personne idéale pour lui, il ne regarda même plus les autres.

— Maman, voyons, Hugo s’en moque de tout ça ! s’exclama Arnaud, gêné par les paroles de sa mère.

— J’en suis sûr, Fiona, répondit Hugo, qui ne comprenait pas pourquoi elle voulait justifier le comportement de son fils. Euh... Bastien, tu me montres où je vais coucher ? J’aimerais prendre une douche et me changer !

— Oui, approuva le jeune homme en se levant. Arnaud, tu pars avec nous ou tu nous rejoins ?

— Je vous rejoins. J’ai un truc à voir avant.

— OK, allez, Hugo. Tu as apporté ton petit maillot...

Les garçons sortirent avant qu’Arnaud ait pu entendre la fin de la question.

— Avec Axel, c’est vraiment fini ? demanda son père.

— Oui ! Je voulais rompre depuis un moment et je...

— Tu voulais rompre ? s’étonna-t-il. Et c’était quoi alors ce baiser que tu lui as donné tout à l’heure ?

Hugo a raison, tu avais l’air très heureux de le voir !

— Mon mari, sourit sa femme, tu ne comprends vraiment rien, n’est-ce pas ?

— Qu’est-ce que je ne comprends pas ?

— Depuis combien de temps penses-tu à rompre avec Axel, Arnaud ?

Il regarda sa mère avec une sorte d’admiration. Il avait l’impression que la plupart du temps, elle ne faisait pas attention à ce qui se passait autour d’elle, mais visiblement, il ne la connaissait pas aussi bien qu’il voulait le croire.

— Deux mois, maman !

— Je m’en doutais ! jubila-t-elle. Depuis que tu es revenu de Champagne !

— Et qui y a-t-il là-bas, pour qu’Arnaud pense à... Hugo ? s’étonna son père. Mais...

— Oui, mon chéri, Hugo. Tu avais l’intention de le revoir un jour, Arnaud ?

— Je ne sais pas, maman. Je suis un peu perturbé... il n’est pas vraiment comme les autres !

Il se leva et alla se poster en face du meuble où des photos de famille trônaient. Elle le suivit et se mit à côté de lui.

— C’est parce qu’il est petit.

— Oui, rit tristement Arnaud. Tu nous imagines tous les deux. Je fais un peu moins d’un mètre quatre-vingt, il fait un mètre trente. Cinquante centimètres d’écart. Je ne sais même pas si je peux envisager quelque chose avec lui... tu sais au point de vue...

— Non, mais qu’est-ce que je n’entends pas comme connerie ! râla son père. On ne dirait pas que nous t’avons élevé dans le respect des autres et de leurs différences. Tu penses que parce qu’il est né petit, il n’a pas le droit au bonheur ou à l’amour comme tout le monde ?

— Non, papa, ce n’est pas ce que j’ai voulu dire, s’indigna Arnaud. Mais tu imagines, lui et moi...

— Je n’imagine rien du tout. Il vient de préciser qu’il sortait avec des hommes grands, donc ce n’est pas ici que se situe le problème. Je voudrais te poser une question, Arnaud. Si tu étais défiguré ou dans un fauteuil, tu penserais ne pas avoir le droit au bonheur, comme tout un chacun ?

Arnaud soupira. Son père ne le comprenait pas.

— Arnaud a peur du regard des autres, Albert, s’il devait y avoir quoi que ce soit entre lui et Hugo.

— J’ai bien compris, merci ! Je ne suis pas encore complètement sénile. Mais que mon fils, celui que j’ai élevé s’inquiète de ça, je ne comprends pas. Quand tu nous as dit que tu étais gay, avons-nous seulement une seule fois fait sentir que nous te rejetions ou que nous étions déçus ?

— Non, papa, mais...

— Mais quoi, Arnaud ? Demain, tu pourrais venir avec un homme de mon âge que nous ne dirions rien si c’est ce que tu veux et si tu es heureux. Qui est plus important, les autres ou nous, ta propre famille ? En qui as-tu le plus confiance, en nous ou dans les personnes que tu côtoies pour affaires ou par amitié ? Qui sera toujours là pour toi, quoi qu’il se passe ? Mais je dois te dire une chose encore, Arnaud ! Ne le fais pas souffrir. J’ai vu comment il t’a regardé toute la soirée, bien qu’il fasse attention. Alors, si tu veux un conseil, si vraiment tu n’es pas sûr de toi, laisse tomber. Il trouvera quelqu’un d’autre.

— Avec Bastien ?

— Non ! Ils sont seulement amis. Tu ne l’as pas vu ? répondit sa mère.

— Bastien a l’air très proche de lui et il m’a avoué qu’il avait essayé, mais Hugo lui a dit non.

— Bien sûr qu’il a dit non. Il ne va pas sortir avec un homme alors que c’est à son frère qu’il pense. Il est trop droit, trop honnête pour ça. Fais la même chose si tu n’es pas sûr de toi.

Arnaud ne rajouta rien. Il ne savait pas quoi faire. Bien sûr que lui aussi avait vu les regards d’Hugo, et Axel aussi, sûrement. C’était pour cela qu’il avait été aussi dur avec lui. Mais malheureusement pour lui, il était tombé sur une personne qui avait déjà tellement entendu ce genre de réflexion qu’il répondait du tac au tac. Il passa la main dans ses cheveux. Il allait les rejoindre en boîte et il verrait bien ce qu’il se passerait.

— Je vais aller prendre une douche également. Je vous reverrai demain. Et ne vous inquiétez pas, je ne ferai rien qui pourrait le blesser.

— J’espère, Arnaud, soupira son père. J’espère vraiment !

— Pourquoi m’as-tu fait croire que ton frère était hétéro, Bastien ? demanda Hugo alors qu’ils étaient en voiture et se rendaient au point de rendez-vous prévu entre Bastien et ses amis.

— Je ne voulais pas que tu te mettes à imaginer des choses entre toi et lui.

— Je me les suis déjà imaginées, mon coco.

— Oui, mais je ne veux pas que tu te projettes avec lui dans une relation. Il n’est pas pour toi, Hugo.

— Pourquoi ? Parce que je suis petit ?

— Oui ! répondit sincèrement Bastien. Ma mère a raison quand elle disait qu’Arnaud s’assumait. Il n’a jamais caché aucune de ses relations et il est fidèle. Mais ce qu’elle n’a pas dit, c’est qu’il est toujours sorti avec des hommes comme cet Axel. Beau, bien fait, et...

— Con ?

Bastien se mit à rire.

— Aussi ! Arnaud n’est jamais sorti avec un homme moins beau que lui. Tu es beau ! Ne va pas me faire dire ce que je n’ai même pas pensé. Mais tu n’as pas le physique. S’il devait se passer quelque chose entre vous, il te ferait souffrir.

— Parce qu’il n’assumerait pas ?

— Exactement.

— Et si je te disais que je m’en moque. Je le veux, depuis la première fois que je l’ai vu.

— Je sais, Hugo. Je vois bien comment tu le regardes. Si tu avais pu me regarder ainsi. Et lui, il fait...

Il s’interrompit et reçut une claque sur ses cuisses.

— Dis-moi ! ordonna Hugo.

— Toi et moi, tu es certain que ça ne se fera pas ?

— Certain, Bastien. Je t’aime, mais comme un ami. Et je ne couche pas avec mes amis. Alors !

Bastien soupira, se gara, et se tourna vers son ami.

— Quand il te regarde, il a les yeux qui brillent, ses lèvres s’entrouvrent comme s’il avait du mal à respirer ou qu’il voulait te dévorer. Il est très attiré par toi. Je ne lui avais jamais vu cette expression sur le visage, même avec les superbes mecs avec qui il est sorti

— C’est vrai ? demanda Hugo, tout à coup excité.

— Oui, complètement. Mais je veux te mettre en garde, Hugo. Il n’assumera pas !

— Pas grave, j’ai l’habitude. Tu veux que je te raconte mon histoire avec un dénommé Louis ?

— Vas-y, nous avons le temps, nous sommes en avance.

— Je venais juste de finir mes études, et je ne songeais qu’à trouver du travail rapidement afin d’être plus indépendant financièrement et pouvoir aider ma mère. J’en ai trouvé un dans une entreprise à Reims. J’avais de la route, mais la paie n’était pas mauvaise et franchement, en tant que jeune

diplômé, je n'allais pas me plaindre.

« Je travaillais dans le service informatique et avec moi, il y avait trois autres types dont le fameux Louis.

« Louis, tout un roman !

« Dès que je l'ai vu, j'ai su que nous aurions une liaison. Il était plutôt mignon, un blond à lunettes qui lui donnait trop l'air intello. J'adorais ! Il n'avait aucun doute non plus sur ce qui allait se passer entre nous. Nous arrivions à nous retrouver souvent seuls dans le bureau et une parole, un geste puis un autre nous ont amenés à avoir des relations plus intimes. Ce n'était pas le meilleur amant que j'ai eu. Il avait toujours peur que nous nous fassions choper.

— Vous faisiez ça au bureau ? l'interrompit Bastien.

— Oui, au début. Nous n'allions pas trop loin, des caresses, une ou deux fellations. J'en voulais plus, alors j'ai voulu aller chez lui. Mais il vivait encore avec ses parents, nous nous sommes donc retrouvés à l'hôtel. Nous y allions deux, trois fois par semaine ça nous coûtait une fortune. Et puis, j'en avais marre de passer mes week-ends seul. Alors, il est venu à la maison. Ma mère ne l'aimait pas tellement, mais elle ne disait rien. Et tu as vu où est située sa chambre, elle ne nous entendait pas. Ça a duré quatre mois, dirons-nous, ensuite, j'ai commencé à parler de sortir, tu sais, en boîte, ou au restau avec des potes. Il trouvait toujours une bonne excuse pour refuser. Au travail, il m'avait bien spécifié que personne ne devait être au courant pour nous deux. Ça ne me gênait pas vraiment étant donné que je ne tenais pas non plus à me faire remarquer.

« Et puis, un jour, je ne sais plus à quelle occasion, il y a eu une soirée organisée par la boîte. Cela faisait un peu plus de six mois que nous étions ensemble et dans ma tête, il était évident qu'il irait avec moi. Tout le monde savait que lui et moi étions gays, donc personne n'aurait été surpris de nous voir arriver ensemble.

« Il a refusé. Je lui ai demandé pourquoi, il m'a expliqué qu'il ne pouvait pas s'afficher avec moi. Nous deux, c'était génial, mais pas devant les autres.

— Tu l'as largué ?

— Oui, trois mois plus tard quand j'ai trouvé quelqu'un d'autre. Je n'allais pas rester avec un type qui avait honte de moi.

— Tu as eu du chagrin ?

— Un peu, je l'aimais bien, mais du jour où il m'a dit qu'il avait honte de moi, j'ai blindé mon cœur et finalement c'est lui qui a eu du mal. Il a voulu me relancer ensuite, en disant qu'il allait changer, mais j'ai dit « non, merci ». Pour moi, quand une histoire est finie, je ne reviens pas dessus. Et je ne pardonne pas non plus devant ce genre d'attitude. Alors, avec ton frère, j'espère qu'il se passera quelque chose, mais je n'attendrais rien de lui. Des moments de plaisirs, sur ce point, je sais que je serais comblé, mais pas autre chose.

— Tu es trop bien pour lui, râla Bastien. Tu n'aurais pas pu flasher sur moi ! Franchement, je ne t'aurais pas laissé dans un coin !

— On ne choisit pas. Regarde, des mecs te font des signes.

Les copains de Bastien ne furent pas étonnés par Hugo. Il avait dû les prévenir parce qu'aucun ne le dévisagea comme une bête curieuse.

Le club était sympa, filles et garçons se réunissaient sur la piste de danse et faisait bouger leur corps au son de la musique que le DJ diffusait. Hugo se retrouva bientôt au milieu d'eux. Il aimait danser et ne se retenait jamais. Par sa petite taille, il n'avait jamais dansé de rock endiablé, difficile de faire passer quelqu'un sous son bras, et les slows, il refusait. Il trouvait ridicule de se trouver la tête près de la ceinture du pantalon de l'homme avec qui il dansait surtout s'il était très grand.

Un soir, sur Reims, une réunion de gens de petite taille avait été organisée. Il avait passé l'une de meilleures soirées de sa vie. Il avait même espéré trouver un compagnon, mais il était dit que petit et gay n'étaient pas si courants. Cela ne l'avait pas dérangé outre mesure. Il avait pu valser avec une séduisante jeune femme, Mélanie, qui lui aurait presque fait regretter ses tendances. Ils étaient toujours en contact depuis ce jour-là et si tout allait bien, elle serait maman dans quelques mois.

Elle avait rencontré son mari au mariage de l'une de ses sœurs, il était le témoin du marié, et elle avait tout de suite craqué pour lui. Mais il faisait à peu près la même taille qu'Arnaud et elle ne pensait même pas qu'il avait pu la remarquer. Eh bien, elle se trompait, car trois jours après le mariage, elle recevait chez ses parents un magnifique bouquet de roses rouges.

Il l'avait appelée, ils étaient sortis ensemble et ne s'étaient plus jamais quittés.

Et c'était ce que voulait Hugo pour lui. Quelqu'un grand ou petit, il s'en moquait, qui l'aimerait comme Mélanie était aimée de son géant comme elle l'appelait.

Quand la piste fut trop pleine pour lui, il monta sur une table, et continua à se déhancher. Bastien lui apporta un verre de vodka qu'il but d'un trait, sans respirer. Ils dansaient l'un en face de l'autre quand Arnaud arriva.

En sortant de sa douche, il ne savait pas encore s'il irait les rejoindre. Mais son désir avait été plus fort que sa raison qui lui ordonnait de rester chez lui. Il avait eu l'impression de mettre des heures pour arriver. Et encore plus pour pouvoir garer sa voiture.

Et, Hugo était là, dansant sur une table, dans un renforcement du club, son frère en face de lui et ils se donnaient les mains. Il sentit son corps pulser de désir pour cet homme aussi éloigné que possible de ses autres conquêtes. Il avait l'impression que jamais il n'avait désiré quelqu'un comme il avait envie de lui. Il voulait le coucher sur la table, s'allonger sur lui, embrasser ses lèvres sensuelles, frotter son corps contre le sien, sentir sa hampe rigide contre son ventre.

Il ne résista pas. Il s'approcha lentement et Hugo le vit venir. Il lâcha les mains de Bastien et se consacra uniquement à lui, les yeux dans les yeux. Il se mit à danser, balançant ses hanches d'avant en arrière, doucement, sensuellement, imitant l'acte d'amour. Les yeux d'Arnaud lui disaient tout ce qu'il avait besoin de savoir. Quand ce dernier fut près de leur table, il poussa son frère sans ménagement, pour se mettre en face de lui. Hugo s'assit sur le bord, ses jambes se balançant dans le vide. Ils n'entendirent pas Bastien, dire « non ! » à Arnaud.

Il n'existait plus qu'eux deux et cette folie qui les poussait l'un vers l'autre.

Arnaud s'approcha, Hugo écarta les cuisses pour qu'il s'installe entre elles. Le plus vieux posa ses mains sur les épaules du plus jeune et ce simple contact réussit à les électriser. Arnaud approcha son visage de celui d'Hugo et posa ses lèvres sur les siennes. Et plus rien n'exista.

Ni la musique ni les gens autour d'eux ni Bastien et les jurons qui sortaient de sa bouche devant leur attitude.

Ils étaient tombés dans un monde de luxure, de désir que rien ne semblait pouvoir les faire quitter.

Sans même se rendre compte de ce qu'ils faisaient, ils se trouvèrent torse nu, collés l'un à l'autre, leurs lèvres, leurs langues ne se quittant que pour reprendre leur respiration, les jambes d'Hugo autour de la taille d'Arnaud et frottant son sexe érigé contre celui de son partenaire. Arnaud malaxait les tétons d'Hugo comme si c'était la première fois de sa vie qu'il en touchait et quand il descendit enfin ses lèvres le long de son cou, de sa poitrine et qu'il en saisit un dans la bouche, ils poussèrent un gémissement de plaisir.

Derrière eux, Bastien essayait de leur dire d'arrêter surtout quand le patron du club lui intima l'ordre de les séparer. Mais ils étaient sourds à tout ce qui n'était pas eux. Quand Bastien vit les mains d'Arnaud essayer de déboutonner le pantalon d'Hugo, il se dépêcha d'aller chercher une carafe d'eau sur le bar et de revenir en courant. Il arriva juste à temps, avant que son frère ne déshabille complètement son ami. Il leur jeta l'eau froide et il fallut quelques secondes pour que les deux hommes s'arrêtent. Arnaud releva sa tête et regarda autour de lui. Il semblait aussi perdu qu'Hugo dont les yeux bleus étaient devenus presque transparents.

— C'est bon, ou vous voulez que je vous en jette d'autres ?! demanda Bastien, hargneux.

Arnaud se redressa, frotta son sexe douloureux, sans se préoccuper de qui les regardait, sans lâcher des yeux Hugo. Ce dernier s'assit, passa une main dans ses cheveux mouillés et éclata de rire. Un rire qui atteignit Arnaud au plexus. Il allait l'embrasser à nouveau quand Bastien le poussa et se mit entre eux deux.

— Non ! cria-t-il. Stop ! Vous êtes inconscients ou quoi ? Le patron est prêt à appeler les vigiles pour vous foutre dehors. Vous ne vous approchez plus !

Arnaud comprit alors la situation et ses joues se teintèrent de rouge. Il se recula de plusieurs pas, loin de la tentation que représentait Hugo et son regard plein de passion.

— Hugo, réussit-il à dire d'une voix rauque, tu viens avec moi ?

Le jeune homme sauta sur le sol et s'approcha de son futur amant. Parce que ce soir, c'était certain, il allait faire l'amour comme un malade avec cet homme.

— Oui, je viens.

Sans demander à Bastien ce qu'il en pensait, en marchant l'un à côté de l'autre, sans se toucher, après avoir revêtu leurs vêtements, ils sortirent du club sous les applaudissements et les hurlements des clients. Bastien les regarda partir avec l'envie presque irrésistible de les séparer. Il n'était pas jaloux, mais il avait peur. Arnaud n'était pas celui qu'il fallait pour son ami. Il adorait son frère, mais il savait qu'à un moment ou à un autre, Hugo souffrirait. Il se tourna vers la piste de danse et décida que lui aussi avait besoin de se défouler.

Voir ces deux-là se comporter comme des chiens en chaleur l'avait excité.

Les deux hommes, eux, ne se préoccupaient pas des conflits de Bastien. Hugo suivit Arnaud jusqu'à sa voiture en silence. Pendant tout le trajet, aucun d'eux ne parla. Ils n'avaient pas envie d'entrer dans les détails de ce qu'allait donner leur liaison. Ils voulaient préserver cet instant des impondérables de la vie et se donner l'un à l'autre en oubliant le monde.

La porte de l'appartement d'Arnaud fut à peine refermée que ce dernier s'était agenouillé devant Hugo pour reprendre ses lèvres dans un baiser passionné. Leurs langues se touchaient, jouaient ensemble. Leurs dents s'entrechoquaient, leurs lèvres leur faisaient mal tellement elles étaient appuyées l'une sur l'autre.

Arnaud enleva rapidement la veste et le tee-shirt d'Hugo pour pouvoir goûter à nouveau à son corps. Jamais aucun homme ne lui avait donné ce sentiment d'évidence comme il l'avait avec Hugo. Il préféra ne pas s'attarder sur cette pensée parasite et cueillit entre ses dents le doux bourgeon qui s'érigea.

Hugo avait passé la main dans ses cheveux, mais la position d'Arnaud ne lui permettait pas de faire autre chose. Il voulait lui aussi se repaître de la saveur de cet homme. Il réussit à se détacher.

— Allons dans ta chambre, murmura-t-il en gémissant. Arnaud ! cria-t-il presque en tirant ses cheveux. Allons dans ta chambre.

Il eut l'air de comprendre, car il l'entraîna vers le fond de son appartement. Ils se déshabillèrent en cours de route, laissant leurs vêtements traîner sur le sol. Quand ils y furent, après avoir allumé, Arnaud glissa son regard sur le corps d'Hugo.

Les muscles de ses abdominaux étaient bien dessinés, son torse couvert d'un fin duvet blond. Plus bas, son sexe en érection était long et épais et Arnaud ne put s'empêcher de se lécher les lèvres en imaginant tout ce qu'il allait pouvoir faire de ce morceau de roi.

Il prit sa main, le dirigea vers le lit où Hugo se laissa bien complaisamment allonger.

Pendant qu'Arnaud le regardait, il avait eu peur pendant une seconde que celui-ci ne le trouve pas assez bien. Mais en voyant que sa hampe frétillait quand il regardait la sienne, il sut que ses craintes n'avaient pas lieu d'être. Arnaud était vraiment beau et excitant. De longues jambes avec des cuisses puissantes, un torse imberbe et musclé, des tétons durs comme de la pierre et surtout son sexe, long, circoncis, suintant déjà de désir.

Hugo se retrouva couvert par le corps d'Arnaud qui ne se lassait pas d'embrasser ses lèvres douces.

— Je te veux tellement, ânonna-t-il d'une voix que le désir rendait incompréhensible. Je veux te sentir, te lécher, te faire jouir. Je te veux, Hugo !

— Tu m'as, alors arrête de parler !

Arnaud ne put s'empêcher de sourire au ton impérieux d'Hugo. Il descendit sa bouche le long de son corps, s'arrêtant sur les petits tétons qu'il prit l'un après l'autre dans sa bouche, mais ne s'y attarda pas. Il voulait poser ses lèvres sur son sexe, il voulait le prendre dans sa bouche, il voulait passer sa langue de la fente jusqu'aux testicules. Il fit tout ça et beaucoup plus encore.

Il aimait faire les fellations, il aimait quand ses hommes se laissaient complètement aller. Et avec Hugo, il voulait le voir se soumettre à son désir, l'entendre gémir et supplier.

Il le prit dans sa gorge, bougea sa tête pour le faire aller et venir, utilisa sa langue quand il le ressortait complètement avant de le reprendre. Ses doigts caressaient ses testicules avant de descendre sur son entrée secrète. Il releva un peu la tête, et plongea dans ses yeux d'une couleur incroyable. De la sueur coulait le long de son front, ses joues étaient rouges d'excitation, ses lèvres de ses baisers. Quand il infiltra son doigt, Hugo reposa sa tête sur le matelas en gémissant. Après l'avoir étiré, il en faufila un deuxième et ne put s'empêcher de sourire quand il l'entendit crier alors qu'il venait de trouver sa boule de plaisir.

Il se redressa rapidement, attrapa un préservatif dans sa table de nuit et du lubrifiant.

Hugo le regardait faire, en haletant.

— Tu es d'accord avec ça ? demanda-t-il quand même, bien qu'il ne doutait pas de sa réponse.

— Oui, et ne te retiens pas ! intima le jeune homme.

— Je ne risque pas de te faire du mal ? s'inquiéta-t-il.

— Non. Je suis comme tous les autres. Dépêche-toi, parce que te voir ainsi va me faire jouir avant que tu sois en moi.

Arnaud se mit à rire. Il empoigna ses jambes, qu'il passa autour de sa taille releva ses hanches et ce fut à genoux qu'il se positionna devant son antre intime. Il commença doucement à le pénétrer, le laissant s'habituer à sa présence et ne put s'empêcher de gémir quand son sexe après avoir passé l'anneau des muscles de son anus se trouva complètement à l'intérieur. Il avait l'impression que les entrailles du jeune homme l'aspiraient.

Il commença à balancer ses hanches doucement au début, puis devant le regard un peu fou de son amant, de plus en plus vite, de plus en plus violemment. Il ne se souciait plus de lui faire du mal. Tout ce à quoi il pensait, c'était que jamais il n'avait été aussi bien dans personne. Ses autres amants disparurent de sa mémoire et il avait l'impression d'être redevenu ce gosse découvrant le plaisir à deux.

Hugo était lui aussi parti sur une autre planète. Comme s'il redécouvrait le plaisir, la passion. Les coups de reins d'Arnaud étaient absolument divins et il sentait qu'il ne se retenait pas. Il déplaça ses jambes pour les poser sur son torse donnant ainsi à son amant plus de liberté pour accentuer ses coups de boutoir. Il bougeait ses propres hanches pour aller au-devant des siens. Ce qui avait commencé délicatement se transformait en un rodéo, violent, sauvage, excitant.

Pour l'un comme pour l'autre, la délivrance fut presque une souffrance. Et quand Hugo jouit le premier en lançant un cri qui se répercuta contre les murs de la chambre, Arnaud enserré comme il l'était se laissa aller quelques secondes plus tard. Il resta en Hugo jusqu'à ce que ses reins se calment, que sa respiration reprenne un rythme normal, que ses yeux voilés de sueur voient à nouveau.

Ils restèrent allongés l'un à côté de l'autre sans rien dire, puis Arnaud se tourna vers Hugo.

— Ça va ? demanda-t-il en caressant ses cheveux.

— Très bien, sourit le jeune homme. C'était parfait.

Arnaud se mit à rire.

— Heureux que ça t'ait plu, car nous n'avons pas terminé.

Hugo opina.

— Tu as de quoi...

Il montra le sperme qu'il avait sur le ventre.

— Oui, viens !

Ils retournèrent rapidement au lit et cette fois-ci, ce fut Hugo qui prit toutes les initiatives. Il parcourut le corps de son amant de baisers, de caresses. Quand il le prit dans sa bouche, le faisant aller dans sa gorge, Arnaud dut lui ordonner d'arrêter tant ses attouchements allaient le faire venir trop tôt, trop vite.

Hugo prépara Arnaud. Il utilisa ses mains, ses doigts, sa bouche, sa langue. Arnaud avait l'impression que jamais personne n'avait pris autant soin de lui.

Pas vraiment sûr de la position qu'ils allaient prendre, il se laissa faire quand Hugo l'obligea à se

mettre sur le ventre, à relever ses fesses. Il le sentit venir en lui, et la douleur de la pénétration fut vite résorbée après les soins qu'il lui avait prodigués. La tête enfouie dans un oreiller, son cul merveilleusement empli, il se laissa complètement aller. Il aimait être utilisé et empalé ainsi. Quand Hugo frappa l'une de ses fesses, il cria et explosa sur le couvre-lit. Son amant le laissa profiter à fond de son orgasme et reprit ses mouvements qui devinrent erratiques. Arnaud, surpris, s'entendit gémir à nouveau et son sexe se redresser sur son ventre. Ils jouirent quelques minutes plus tard en même temps, avec une intensité qu'aucun des deux n'avait jamais expérimentée.

Leur nuit fut courte, entrecoupée par des moments de repos qui ne durèrent jamais longtemps. Enfin, au petit matin, ils s'endormirent.

Chapitre VI

Hugo retrouva sa voiture sur le parking de la gare avec l'impression que sa nuit de folie avec Arnaud n'avait été qu'un rêve. Se réveiller seul, à dix heures, dans son grand lit avait été un très mauvais moment. Le mot qu'il avait trouvé sur la table de la cuisine n'avait rien fait contre le sentiment d'abandon qu'il ressentait. Le mot était froid, sans aucune comparaison avec la chaleur qui avait été la leur toute la nuit et très tôt ce matin.

« Tu peux aller prendre un café chez mes parents si tu veux.

Arnaud »

Rien d'autre ! Pas de « je t'appelle, je t'embrasse, pense à moi »

En montant dans le train, il avait espéré le voir arriver en courant.

— Il ne viendra pas, Hugo ! Ne rêve pas ! Toi et lui, c'était juste pour la soirée. Je t'avais prévenu, non ?

— Oui. Merci de ton soutien, Bast !

— Hugo, le retint-il alors qu'il montait, ne sois pas triste !

— Non, pourquoi veux-tu que je le sois ? C'était juste une méga bonne partie de jambes en l'air. Je sais que je ne dois rien attendre de lui. Je suis persuadé qu'à cette heure, il a déjà recontacté son mannequin.

— Non, je ne crois pas. Mais il ne va pas rester très longtemps tout seul. Et ce n'est pas toi qu'il va choisir.

— Oui, soupira Hugo. Je sais. À bientôt, Bastien.

Bastien n'avait qu'une envie, aller voir son frère et lui dire ce qu'il pensait. Mais il savait très bien ce qu'il lui répondrait.

« Nous sommes des adultes, Bastien. Je ne me suis pas servi de lui »

Arrivé chez lui, sa mère l'attendait avec impatience. Elle voulait tout savoir de son séjour à Paris. Il lui raconta son intervention sur les ordinateurs de la société, sa soirée chez les parents de Bastien et dans ce club où tout avait dérapé.

Elle sentait qu'il lui cachait quelque chose, mais n'essaya pas de le faire parler.

Les journées suivantes s'écoulèrent sans soucis. Il retourna au bureau, travailla comme d'habitude, revit ses amis sur le terrain de basket. Franck, occupé par sa propre romance, ne fit pas attention à l'air absent que prenait souvent son meilleur ami.

Hugo aurait voulu oublier ce qu'il avait vécu avec Arnaud, mais il y pensait à chaque fois qu'il fermait les yeux, qu'il se couchait, qu'il mangeait. Il sut alors que pour la première fois de sa vie, il était probablement amoureux. Même plus que probablement. Il était sans nul doute amoureux comme un fou.

Il avait envie de l'appeler cent fois par jour, juste pour entendre sa voix. Malheureusement, Arnaud s'était arrangé pour ne pas lui donner son numéro. Il avait envie de le voir, même cinq minutes, même caché. Juste l'apercevoir, contempler sa silhouette et être assez proche pour sentir son parfum.

Une semaine passa, puis une autre. Son obsession ne faiblissait pas. Il en oubliait de manger. Il ne riait plus. Il semblait tout le temps ailleurs. Même ses parties de basket avec ses copains avaient perdu de leur pouvoir d'apaisement. Même ses sorties avec Franck ne lui apportaient rien. Son ami avait essayé de le faire parler, mais pour la deuxième fois depuis qu'ils se connaissaient, il avait été incapable de lui dire ce qui n'allait pas. C'était comme si en gardant son obsession sous silence, il avait encore le moyen d'y échapper.

Sa mère s'inquiétait et ce fut en hésitant qu'elle contacta Bastien. Elle savait qu'il appelait Hugo presque tous les jours, et si quelqu'un devait savoir ce qu'il se passait, c'était bien lui.

Quand elle tomba sur sa messagerie plusieurs fois, elle ne savait plus quoi faire. En se souvenant que Bastien vivait encore chez ses parents, elle pensa à le joindre là-bas. Il avait laissé leur numéro un jour où avait-il expliqué il ne serait pas joignable.

— Maison Olfenback, entendit-elle.

— Bonjour, monsieur. Je suis madame Leroux et je cherche à joindre Bastien.

— Madame Leroux ? Vous êtes la maman d'Hugo ?

— Oui, soupira-t-elle, heureuse que la personne à l'autre bout ne lui raccroche pas au nez. Bastien est là ?

— Non, il est parti en déplacement depuis hier. Je suis Léon, son oncle.

— Ah, oui ! Il m'a beaucoup parlé de vous.

— C'est un bon garçon. Vous vouliez lui parler ? Pourquoi ? Un problème avec Hugo ?

— Non... oui, je ne sais pas ! Je suis inquiète.

— Vraiment ? Expliquez-moi tout ça, demanda-t-il d'une voix douce.

— Depuis son retour de Paris, il est... différent. Il est plus triste et je m'inquiète. Mon fils a l'air fort comme ça, mais il est parfois blessé par des mots ou par des actes. Alors je me demandais si quelqu'un lui avait dit quelque chose qui aurait pu...

— Ah ! Oui, je vois. Écoutez, ce n'est pas facile de parler au téléphone. Je sais que Bastien compte venir ce week-end, puis-je sans m'imposer, m'inviter ?

Chantal resta quelques secondes sans parler. Puis un sourire naquit sur ses lèvres. Elle connaissait cet homme pour en avoir entendu parler par Bastien et presque instinctivement, elle avait confiance en lui.

— Oui, je veux bien que vous veniez. Je vous préparerais une chambre. Ne cherchez pas d'hôtel.

— Je ne veux pas vous donner de travail supplémentaire.

— Non, je vous assure. Ça me fait plaisir. Et pour Hugo ?

— Je vous dirais tout. Mais ne vous inquiétez pas, je suis certain que ça va passer. À samedi.

— A samedi, monsieur Olfenback.

— Léon, appelez-moi Léon !

— D'accord, et moi, c'est Chantal.

— Très joli prénom qui doit vous aller à merveille.

Elle rougit malgré elle et laissa échapper un petit rire.

En raccrochant, elle alla se regarder dans le miroir. Il lui renvoya l'image d'une femme de cinquante-trois ans, avec des cheveux mal coiffés, des cernes sous les yeux, plutôt mince et encore jolie malgré les quelques rides aux coins de ses yeux. Deux heures plus tard, elle avait rendez-vous chez le coiffeur, chez l'esthéticienne. Depuis des années, elle se coupait les cheveux elle-même, ne mettait qu'un peu de crème sur son visage pour essayer de le préserver au maximum des intempéries. Travailler dans les vignes avait un peu tanné son visage et ses mains étaient également abîmées. Elle ne ferait pas de miracle en trois jours, mais elle espérait ne pas passer pour une paysanne quand Léon arriverait. Il avait une belle voix au téléphone, très gentille. Subitement, elle avait l'impression d'avoir à nouveau vingt-quatre ans, quand elle avait rencontré son ex-conjoint.

Hugo ne reconnut pas sa mère, le soir suivant. Trop pris par ses propres sentiments, il n'avait pas fait attention que son regard s'était égaillé, que ses pas semblaient plus légers.

— Maman, tu es magnifique, dit-il en la voyant.

Il redécouvrait sa mère. Avec ses cheveux blonds dansant en vagues légères sur son dos, ses yeux bleus pétillants et légèrement maquillés, son teint de lait, malgré ses heures à travailler à l'extérieur, son allure encore jeune et désirable. Pas un gramme de graisse sur sa taille fine et dans la jolie robe qu'elle portait, il lui aurait donné dix ans de moins.

Il attrapa ses mains et la fit danser.

— Tu es si belle, maman.

Son rougissement le fit éclater de rire. Il l'enlaça, et doucement, elle caressa ses cheveux.

— Merci, mon chéri.

— Pourquoi tout ce déploiement, ma petite maman ? Tu as rendez-vous avec quelqu'un ?

— Non ! Euh, tu sais, j'ai eu Léon Olfenback au téléphone et il vient avec Bastien samedi. Et...

— Pourquoi as-tu parlé avec Léon ?

— Oh, c'est tout à fait par hasard, inventa-t-elle rapidement. Bastien a appelé pour me prévenir de sa venue, son oncle était avec lui et il a voulu me saluer. De fil en aiguille, je l'ai invité. Il dormira dans ta chambre. Il faut que je demande à Franck si cela ne le dérange pas de recevoir Bastien pour la nuit. Toi, tu dormiras dans le canapé.

— Je vois que tu as déjà tout prévu, se moqua Hugo. Pas de souci, je dormirais très bien sur le canapé.

De voir sa mère aussi radieuse fit réaliser à Hugo tout ce qu'elle avait sacrifié pour lui.

Elle avait toujours été là.

Depuis tout petit, depuis le début, elle avait été son soutien, la branche sur laquelle il s'appuyait quand cela n'allait pas. À la pire époque, celle où il avait tenté de se suicider, il pensait vraiment que ce serait une délivrance pour eux. Il ne s'était pas rendu compte de toute la peine qu'il lui avait infligée. Pendant les années qui avaient suivi, elle avait été à l'affût de peur qu'il ne recommence. Elle avait mis sa vie de femme de côté pour lui.

Il souhaitait qu'elle réapprenne à plaire, qu'elle sorte à nouveau, qu'elle rencontre des gens, un homme, pensa-t-il en souriant. Qu'elle ne s'inquiète plus pour lui. Parce que, quoi qu'il se passe, il savait que jamais il ne ferait quelque chose qui pourrait la peiner ou la faire souffrir.

Il décida que rien ne valait son bonheur, alors, le manque qu'il avait d'Arnaud, de son corps, de sa

voix, de son odeur, il le remisa bien au fond de son cerveau, comme le jour où il l'avait vu pour la première fois.

Quand le samedi arriva, il ne put s'empêcher de rire quand il réalisa l'état d'excitation dans lequel était sa mère.

— Calme-toi, maman, tout va bien se passer. Léon est quelqu'un de très gentil et de très simple. Tu vas l'adorer.

— Je sais, mon chéri. Je l'ai bien senti au téléphone. Je suis comment ?

— Tu es très belle ! Ne t'inquiète pas ! Tiens, j'entends une voiture ! Ce sont sûrement eux.

Ils sortirent tous les deux sur le pas de la porte et Hugo se sentit un peu angoissé en voyant son ami descendre. Il l'avait eu au téléphone, et lui avait affirmé que tout allait bien. Mais, comme Franck, il allait se rendre compte qu'il avait maigri. Il le vit d'ailleurs le détailler de bas en haut en fronçant les sourcils. Léon avait pris la main de sa mère et l'enlaçait pour l'embrasser comme s'il la connaissait depuis de nombreuses années. Cela le fit sourire.

— Maman, voici Léon, mais je vois qu'il n'a pas besoin de moi pour se présenter. Comment allez-vous, Léon ?

— Très bien, Hugo. Je suis heureux de vous connaître, Chantal. Votre fils a vos yeux merveilleux. Elle se mit à rougir.

Elle le fit entrer et Hugo attendit Bastien qui descendait avec leurs bagages.

— Ça ne s'arrange pas, toi, dit-il en guise de salut.

— Vraiment ?

— Combien de kilos as-tu perdus depuis quinze jours ?

— Presque rien. Mais chez moi, ça se voit tout de suite. Je n'ai pas arrêté et...

— Tu n'as surtout pas arrêté de penser à mon frère, n'est-ce pas ?

— Un peu, mais pas tant que ça.

Il posa alors la question qui lui brûlait les lèvres depuis une semaine.

— Il est retourné avec Axel ?

Bastien ne répondit pas tout de suite. Il lui donna le sac de son oncle et lui montra la porte d'entrée. Ils montèrent dans la chambre d'Hugo et Bastien les enferma. Hugo s'assit sur son lit et regarda son ami qui s'installait sur la chaise de son bureau.

— Non, il n'est pas retourné avec Axel, répondit-il enfin.

— Il est avec quelqu'un d'autre ?

— Non ! Il n'est pas ressorti une seule fois depuis quinze jours. Il est un peu comme toi, il ne mange plus, dort mal et travaille trop.

— Comment sais-tu qu'il dort mal ?

— Parce qu'il a les mêmes cernes que toi sous les yeux, crétin. Que vas-tu faire ?

— Rien. Il ne m'a pas donné son numéro.

— Je l'ai, moi !

— Oui, mais s'il avait voulu me joindre, tu ne crois pas qu'il l'aurait fait ?

— Je crois qu'il est un peu perdu. Comme toi, d'ailleurs. Tu sais que c'est la première fois que je le vois agir comme il l'a fait au club. Jamais mon si distingué grand frère n'avait failli faire l'amour à qui que ce soit devant une centaine de personnes. Appelle-le !

— Non ! J'estime que c'est à lui de me contacter. Il a mes coordonnées et...

— Tu lui as bien sûr donné ton numéro !

— Euh... non, mais...

— Donc, il est peut-être comme toi à penser que si tu ne le lui as pas donné, c'est que tu ne tiens pas à le revoir. Tu ne crois pas ?

— Pas du tout. S'il veut me joindre, il peut te demander...

Devant le haussement de sourcil de Bastien, Hugo comprit.

— D'accord ! Passe-moi ton portable !

— Pourquoi ?

— Pour l'appeler !

— Tu ne peux pas avec le tien ?

— J'ai plus de batteries.

Bastien soupira et lui donna son téléphone après l'avoir débloqué.

— Tu me laisses seul, s'il te plaît ! ordonna Hugo.

— Non. C'est mon appareil, c'est mon frère et tu es mon ami. Alors, je reste. Je veux savoir !

Hugo ne fit rien pour qu'il change d'avis.

Quand la sonnerie se fit entendre, il croisa les doigts pour qu'Arnaud réponde.

— Que veux-tu, Bastien ? Je te croyais en Champagne avec ton cher ami Hugo ?

Son ton ironique et méprisant le fit raccrocher aussitôt. Il lança son portable à Bastien et sortit de sa chambre en claquant la porte.

Bastien appuya sur le dernier appel enregistré.

— Qu'est-ce que tu as, Bastien ? Ça ne va pas de me raccrocher au nez comme ça ! râla Arnaud.

— Qu'est-ce que tu as dit, juste avant ?

— Juste avant quoi ?

— Quand le téléphone a sonné la première fois, Arnaud. Qu'est-ce que tu as dit ?

— Euh, je ne sais plus... « Que veux-tu ? Et je croyais que tu étais chez ton cher ami Hugo ? »

— Tu n'es vraiment qu'un con ! grogna Bastien. C'était Hugo au téléphone.

— Quoi ?

— C'était Hugo, je te dis. Il n'osait pas t'appeler et c'est moi qui l'ai presque forcé.

— Merde ! Il est encore avec toi ? Passe-le-moi

— Il est sorti. Tu as de quoi noter, je te donne son numéro. Mais tu n'essaies de le joindre que si tu es

sûr de toi, OK ?

— Je sais ce que j'ai à faire, Bastien.

— On ne dirait pas. Pourquoi n'as-tu pas essayé de le joindre avant ?

— Il est parti sans même me laisser un mot, un message... je pensais qu'il ne désirait pas vraiment...

— Vous êtes lourds, tous les deux. Et toi, qu'est-ce que tu lui as laissé comme mot avant de le quitter au matin ? Il n'a pas voulu me le faire lire, mais te connaissant, tu n'as pas dû faire de discours.

— Non, effectivement. J'ai juste écrit que les parents lui offriraient le café.

— Et après, tu t'étonnes qu'il n'ait pas essayé de t'appeler. Je mériterais une auréole pour vous supporter, tous les deux. Bon, tu vas l'appeler ?

— Oui.

Bastien lui donna son numéro avant de se souvenir qu'Hugo avait un appareil défectueux. Il le chercha dans la chambre et le trouva sous le lit. Il prit le chargeur, le téléphone et descendit rejoindre les autres à la cuisine. Chantal et son oncle étaient autour de la table et prenaient un café et Hugo assis sur le plan de travail les écoutait. Il fronça les sourcils quand il vit Bastien brancher son téléphone.

Ils sursautèrent quand il se mit à sonner, dix minutes plus tard.

— Oui, dit Hugo en décrochant.

— Ne raccroche pas, c'est moi. Pourquoi ne m'as-tu pas dit ton nom, tout à l'heure ?

— Parce que je t'ai trouvé très méprisant.

— Je n'étais pas méprisant, Hugo, j'étais jaloux.

— Attends ! ordonna-t-il.

Le jeune homme sauta du plan, débrancha le chargeur et sortit de la pièce non sans voir le clin d'œil que fit Bastien à sa mère et à Léon.

Dans le salon, il s'installa dans le canapé, s'assura qu'il avait assez de batteries et reprit la conversation.

— Tu étais jaloux ?

— Bien sûr que j'étais jaloux. Je n'osais pas t'appeler et...

— Moi non plus, je n'osais pas. Tu ne m'as pas dit si tu voulais que l'on se revoie.

— Après ce que l'on a vécu, tu en doutais ?

— Après ce que l'on a vécu, j'attendais autre chose de mon amant que « mes parents te paieront le café ».

— Oui, je suis désolé pour ça. J'étais encore sur mon petit nuage. C'est la première fois que...

— Oui, pour moi aussi. C'est pour ça que je n'ai pas compris. Je ne suis pas rassasié.

— Moi non plus. J'ai envie de te voir Hugo. J'ai envie de ton sexe en moi, de ton sperme dans ma bouche. J'ai envie de te sucer jusqu'à ce que tu demandes grâce.

— Arrête, souffla Hugo, le sexe tendu dans son pantalon. Tu vas me faire jouir rien qu'en parlant.

— Je viens ! affirma alors Arnaud. Je suis dans le même état. Je prends la route dans un quart d'heure et je serais chez toi vers treize heures. Retrouvons-nous quelque part ! Dans un hôtel.

— D'accord, mais nous ne pourrons pas y passer la journée. Ton oncle est là.

— Léon ? Pourquoi ?

— Il a parlé à ma mère et je crois qu'elle lui plaît. Il n'est pas marié, n'est-ce pas ?

— Non. Divorcé. Nous resterons à l'hôtel deux heures, pour nous permettre de bien faire l'amour ensuite nous irons les retrouver. Ça marche comme ça ?

— Oui. Je t'envoie l'adresse dès que j'ai réservé une chambre.

Quand il retourna dans la cuisine, il avait un grand sourire.

— Alors ? demanda Bastien.

— Il arrive. Nous allons nous retrouver quelque part vers treize heures et nous reviendrons vers dix-sept heures.

— Tu vas me laisser seul, alors que je viens spécialement te voir.

— Oui, sourit Hugo sans aucune honte. Tu n'auras qu'à aller voir Franck. De toute façon, il nous attendait. Maman, ça ne te dérange pas de rester avec Léon. Vous pourriez aller visiter les caves.

— Ne t'inquiète pas pour nous, Hugo. Mais tu es sûr de toi ? demanda sa mère, un peu inquiète.

— Oui, maman.

— Bon, tu es un grand garçon, mais fais attention à toi !

Hugo ne savait pas vraiment ce qu'il faisait, mais ces quinze jours sans nouvelles d'Arnaud avaient été trop pénibles.

Chapitre VII

L'hôtel qu'il choisit se trouvait près du centre d'Épernay. Le réceptionniste le regarda bizarrement quand il demanda une chambre pour l'après-midi, mais il s'en fichait. Il envoya l'adresse et le numéro à Arnaud qui lui répondit qu'il venait juste de quitter l'autoroute et qu'il serait là dans environ vingt minutes.

Ce furent les plus longues minutes de sa vie. Il prit une douche rapide, la deuxième depuis qu'il savait qu'il venait, enfila le peignoir de l'hôtel, se coucha sur le lit et mit la télévision. Son sexe tressautait dès qu'il entendait des pas dans le couloir.

Il visionna un reportage sur un jeune homme qui vivait sans bras et jambes depuis sa naissance et trouva que son propre cas n'était finalement pas si grave.

Il repensa cette période où il avait voulu mourir.

Ses années de primaire s'étaient à peu près bien passées. Sa mère intervenait dès qu'un des enfants du village s'en prenait à lui. Son instituteur, monsieur Thierry faisait également attention, mais il n'était pas toujours avec eux à la récréation. Franck le quittait rarement, tel un chevalier en armure. Il n'avait pas beaucoup de copains, car aucun ne voulait faire l'effort de s'adapter à sa petite taille. Il ne jouait pas à la marelle, ne faisait pas des parties de colin-maillard, car les autres lui reprochaient sa taille et qu'il n'arrivait pas à les attraper. Il ne jouait pas au foot, car ses petites jambes ne pouvaient pas courir aussi vite que celles des enfants normaux, et qu'il manquait de souffle. Il avait été refusé dans l'équipe de basket, ce qui maintenant le faisait rire, lui qui y jouait tous les samedis.

À part ces contrariétés qui le faisaient parfois pleurer, il avait, tout compte fait eu une enfance assez heureuse.

Son entrée au collège avait été bien pire. Dans ce grand groupe scolaire, il n'avait eu aucun repaire. Franck n'avait pas été autorisé à être dans sa classe et pour la première fois, il se retrouvait seul face aux autres. Au début, ils le regardaient tous comme une bête curieuse, puis ils s'étaient habitués. À cette époque, étant d'un tempérament timide, il n'osait pas aller vers eux et se retrouvait au fond de la classe, seul, sous les quolibets de certains. Il essayait de bien travailler pour que sa mère soit fière de lui. D'ailleurs quand elle recevait les bulletins ou qu'elle allait voir les professeurs, elle n'avait que des compliments, sur son sérieux au travail, son calme en cours.

Un des élèves de sa classe l'avait pris en grippe dès son arrivée. L'année de la sixième, il le laissa à peu près tranquille, mais en cinquième, lui et les garçons de sa clique s'en donnèrent à cœur joie. Ils essayaient de le coincer dans des coins, pour voir si le « nabot » comme il l'appelait savait se défendre. Il ne dit rien quand ils déchirèrent ses cahiers ni quand ils volèrent ses affaires de sport. Il expliquait à sa mère qu'il les avait perdues dans le car scolaire qui venait chercher tous les enfants de son village le matin à six heures quarante-cinq pour les ramener vers dix-sept trente après les cours. Il s'en voulait d'être aussi lâche et de ne pas savoir se défendre. Il en avait parlé à Franck. Ce dernier, pendant toutes les vacances scolaires, et après avoir regardé des films de combats, l'avait entraîné pour qu'il ne soit plus une victime.

Quand il entra en quatrième, oh joie ! Franck était enfin dans sa classe. Le garçon qui l'ennuyait

depuis la sixième l'avait suivi, mais se trouva un peu bête quand Franck se mit de son côté.

Leurs petites altercations durèrent jusqu'à ce que sa mère décide d'intervenir auprès du proviseur. Ils se calmèrent tout en lui lançant des menaces virulentes. Il eut définitivement la paix, quand, après une bagarre plus mouvementée que les autres, pris d'une rage comme il n'en avait jamais connu, il réussit à se faufiler sous les jambes de son tourmenteur et à lui arracher presque les testicules. L'entendre hurler de douleur, voir ses amis s'affoler avait été son moment de gloire. Il courut d'ailleurs dans toute la cour en criant de bonheur. Franck l'avait suivi, se congratulant quand ils avaient réintégré leur classe. Par contre, lorsque le proviseur l'avait convoqué, il n'en menait pas large. Il imaginait déjà la tête de sa mère quand elle l'apprendrait. Il était rentré le soir, tout doucement, essayant de retarder l'échéance de son arrivée le plus possible. Quand il avait passé le seuil de leur maison, elle l'attendait devant les escaliers. Elle l'avait regardé et s'était détournée en disant :

— Monte tes affaires dans ta chambre, et rejoins-moi à la cuisine, nous avons à parler.

Il avait incliné la tête. Il était sur la quatrième marche quand elle lui demanda :

— Alors, tu l'as eu ?

Sans se retourner, il hocha plusieurs fois la tête.

Il fut persuadé de l'entendre dire « c'est bien ».

Bien sûr, ensuite, elle avait essayé de lui faire comprendre qu'il ne devait plus recommencer, que s'il avait des problèmes avec l'un des enfants, il devait aller se plaindre à la surveillante. Il avait acquiescé à tout ce qu'elle avait dit. Pour le dessert, elle lui avait préparé celui qu'il préférait : une tarte aux fraises avec de la crème pâtissière. En sachant que c'était le début du printemps, que les fraises étaient rares et assez chères, il avait été persuadé qu'elle n'avait pas été si mécontente que ça qu'il se soit défendu.

L'autre garçon avait compris la leçon et n'avait plus jamais essayé de l'ennuyer.

Son entrée en seconde aurait été parfaite s'il n'était pas tombé amoureux de l'un de ses camarades de classe. Il se doutait vaguement de ses tendances, sans jamais avoir pu les confirmer. Mais quand il le vit, ce fut enfin comme si le jour se faisait dans sa tête.

Le garçon était parfait. Des cheveux noirs comme l'ébène, des yeux marron clair, un visage doux et un corps bien fait. Pendant trois mois, il l'observa de loin, se demandant s'il oserait un jour lui parler. Bertrand, c'était son prénom, avait énormément d'amis. Il venait d'un collège privé, mais d'après ce qu'apprit Hugo, il jouait également dans une équipe de football de la région. Il n'avait jamais donné l'impression de faire plus attention à lui qu'aux autres à qui il n'adressait pas la parole. Ses amis et lui vivaient dans leur petit monde sans s'occuper du reste de l'univers. Et Hugo aurait mieux fait de rester de l'autre côté de la frontière et de ne pas essayer de lui parler.

Il se souvenait encore de l'humiliation qu'il avait ressentie, ce matin-là.

Bertrand, pour une fois, était seul, et attendait le dos appuyé contre un mur dans la cour du lycée. Hugo avait pris son courage à deux mains et s'était approché de lui.

Qu'est-ce qu'il cherchait ? Il ne le savait pas lui-même. Mais ce garçon le faisait fantasmer depuis trois mois et il était plus que temps d'aller voir s'il était aussi intéressant de près qu'il semblait l'être de loin.

— Salut ! dit-il d'une voix un peu timide.

Le garçon releva les yeux de son portable et les baissa sur lui.

— Salut ! répondit-il, un peu étonné.

— Tu as fait le devoir en anglais que la prof a demandé pour aujourd'hui ? demanda Hugo d'une seule traite.

— Oui, bien sûr ! Pourquoi, tu ne l'as pas fait ?

— Oh, si, je l'ai fait.

— Bah, c'est bien. Tu veux quoi ? demanda Bertrand devant l'immobilisme d'Hugo.

— Rien. Je voulais juste parler.

— Écoute... c'est quoi ton prénom ?

— Hugo, je suis dans la même classe que toi.

— Je sais que tu es dans la même classe que moi. Tu es difficile à rater.

— Oui, bien sûr, à cause de ma taille.

— Pas seulement, mon pote. À cause de la façon dont tu me regardes. Il faut que tu arrêtes.

— Je ne te regarde pas ! se défendit Hugo.

— Tu ne fais que ça. C'est même gênant. Je vais te dire quelque chose. Tu ne m'intéresses pas. Un, parce que je ne suis pas pédé, et deux, parce que... tu t'es regardé dans un miroir ? Tu penses vraiment que même en étant homo j'aurais seulement pu être attiré par toi ? Tu es trop petit, mon vieux. Même les filles se marrent quand elles s'imaginent sortir avec toi. Je n'en ai jamais parlé à mes potes parce que je n'aime pas me moquer, mais arrête de te masturber en pensant à moi. Reste dans ton coin, comme tu le fais depuis le début et cesse de me regarder avec tes yeux énamourés. Cela me met mal à l'aise et, un jour, quelqu'un va s'en apercevoir et tu vas te faire incendier. Dégage, maintenant !

Le rouge au front, les larmes aux yeux, il s'éloigna la tête dans les épaules, le pas traînant.

Toute la journée, il repensa aux paroles de Bertrand.

Personne ne voudrait jamais de lui. Il finirait sa vie seul, sans connaître l'amour. Il se voyait vieux, solitaire, errant dans la maison de sa mère, faisant peur aux enfants du voisinage.

Quand ils étaient rentrés en bus, Franck qui avait suivi une filière différente de la sienne et qui était dans un autre lycée lui demanda ce qui n'allait pas. Il ne dit rien. Son ami ne savait rien de ses sentiments intérieurs, de ses doutes. Il n'en avait même jamais parlé à sa mère.

Sa pauvre mère qui en avait assez subi comme ça. Alors en plus, le savoir gay ! Il imaginait déjà sa peine et son dégoût. Comment ne pourrait-elle pas être dégoûtée alors que lui-même le ressentait ainsi ? Il s'était alors posé des questions qui lui semblaient essentielles.

À quoi servait-il ? À rien.

Qu'apportait-il aux autres ? Rien.

Quelle allait être sa vie ? Rien, encore rien, et toujours rien.

Les vacances de Noël n'avait en rien modifié les réponses à ces questions, l'entraînant un peu plus dans sa dépression.

Le soir, avant la reprise des cours, après être resté assis devant son assiette sans rien manger, il était monté dans sa chambre, suivit par le regard inquiet de sa mère.

Il avait fait un arrêt dans la salle de bain. En ouvrant la boîte à pharmacie, il avait trouvé une plaquette de somnifère non entamée. Sa mère s'en servait de temps en temps, quand le manque d'argent et la fatigue nerveuse l'empêchaient de dormir.

Il l'emporta dans sa chambre et attendit qu'elle se couche pour redescendre chercher un verre d'eau. Assis sur son lit, il avait sorti quatre médicaments du sachet, et sans plus réfléchir les avait avalés. Pour être certain de leur effet, il en avait pris un cinquième.

Il s'était allongé sur son lit après avoir écrit un mot, et avait attendu de s'endormir pour, il l'espérait, la dernière fois de sa vie. Le sommeil l'avait saisi par surprise.

Quand il s'était réveillé, il avait un tube dans la bouche, une perfusion au bras et sa main dans celle de sa mère. Il avait légèrement bougé, et elle s'était penchée sur lui.

Mon Dieu ! Ses yeux ! Jamais il n'oublierait la douleur dans ses yeux. Jamais il ne pourrait assez s'excuser pour tout ce qu'il venait de lui faire subir.

Ses propres larmes s'étaient mises à couler alors qu'il essayait de lui demander pardon. Elle l'avait enlacé, lui avait promis que ça allait s'arranger.

Quand il avait fallu lui expliquer son geste, la même honte, la peur de voir ses yeux le regarder avec horreur et dégoût, lui avait fait baisser la tête.

Quand il avait senti sa main relever son visage, quand il avait vu dans ses yeux tout l'amour qu'elle avait pour lui, il s'était mis à pleurer.

S'excusant d'être gay, s'excusant d'être né avec sa maladie, s'excusant de ne pas être le garçon qu'elle aurait voulu avoir, s'excusant d'avoir fait fuir son père.

Il avait eu besoin d'une psychothérapie pendant près de deux ans pour évacuer tous les doutes et les peurs qu'il portait en lui.

Pendant son hospitalisation, Frank était venu le voir et l'avait traité de crétin de n'être pas venu lui parler.

Il s'était excusé, Frank ne les avait pas acceptées.

Il lui avait fait part de sa volonté d'assister à ses séances pour l'aider à se reconstruire.

Pendant ses deux années, même s'il ne venait pas tout le temps, Franck avait été là, présent quoiqu'il se passe, même quand il avait eu de nouveau une crise. Il n'avait plus jamais essayé d'attenter à ses jours. Il n'y pensa même pas.

Tout plutôt que revoir les yeux de sa mère comme il les avait vus.

Il était retourné à son lycée. Personne n'avait su pourquoi il avait été absent pendant presque un mois. Bertrand l'avait regardé d'un air étrange, quand il revint, mais n'avait pas essayé de lui parler. Son béguin était d'ailleurs terminé. Il se demandait même ce qu'il lui avait trouvé. Puis, il était entré à l'université, avait connu son premier amour qui lui avait donné beaucoup plus qu'il ne pensait. À la fin de sa relation, il s'était senti bien, même si cela avait été un peu douloureux. Il ne savait pas si quelqu'un, quelque part, était fait pour lui, mais il acceptait dorénavant sa vie telle qu'elle était. Et il était devenu l'Hugo, heureux de vivre, gouailleur, grande gueule qu'avait rencontré Arnaud.

Un Arnaud qui le sortit de ses pensées en frappant à la porte. Tout excité, il sauta du lit, faillit trébucher dans le peignoir beaucoup trop grand qu'il retira d'ailleurs rapidement, et alla ouvrir. Arnaud n'eut même pas le temps de dire quoi que ce soit qu'Hugo sautait dans ses bras. Un autre qu'Arnaud moins fort serait tombé sous sa poussée. Ce dernier se contenta de s'appuyer sur la porte qu'il referma d'un coup de pied, de mettre ses mains sous ses fesses nues et de l'embrasser avec une passion égale à celle d'Hugo.

Moins de cinq minutes plus tard, ils se retrouvèrent sur le lit, Hugo le dos collé au torse de son amant, celui-ci tenant son ventre d'une main, son autre main sous ses fesses pour l'aider à se soulever et à se rabaisser pour venir à la rencontre de ses coups de reins.

— Tu... es à moi ! haletait Arnaud, sans pouvoir s'empêcher d'embrasser son cou. À moi !

— Oui, mais... arrête de parler. Plus fort, PLUS FORT ! rugit-il.

— Seigneur... Hugo... tu es si bon, bébé...

Arnaud se retira d'Hugo et revint en lui brutalement annonçant le glas de leur joute. Le jeune homme cria et son sperme jaillit comme un geyser en se déposant sur le lit. Arnaud le suivit aussitôt, et la tête dans son cou, se laissant aller. Sa jouissance fut un long tremblement de tout son corps qui ne s'arrêta que lorsqu'il eut rempli le préservatif.

Ils s'allongèrent ensuite, épuisés.

— Nous devons absolument discuter, annonça Arnaud d'une voix ferme. Je ne veux plus que l'on reste des jours et des jours à attendre que l'un contacte l'autre.

— Je suis d'accord. Mais... nous deux, on peut dire que l'on forme un couple.

— On peut dire ça, sourit Arnaud en se penchant sur lui pour l'embrasser. Je suis ton petit ami et tu es le mien. Ah ! Et pas d'infidélités, je ne supporte pas ça. Je n'irai pas voir ailleurs et toi non plus.

Hugo était heureux qu'il le lui propose. Pas qu'il ait l'intention de le tromper, mais de constater que leur relation était aussi importante pour Arnaud que pour lui.

— D'accord. Je n'ai rien contre.

— Autre chose : nous alternerons les déplacements. Une fois, je viendrais, une autre fois ce sera toi qui te rendras à Paris. Par contre, il faut que tu saches que j'aie parfois des rendez-vous à l'extérieur et l'on ne pourra pas se voir pendant peut-être quinze jours. Ça ira pour toi ?

— Oui, bien sûr. Tu me préviendras ?

— Oui, évidemment. Et une dernière chose, je veux faire l'amour avec toi sans préservatif. Alors, dès lundi tu fais des tests. C'est important, Hugo, ce que je te dis. Je te fais confiance.

— J'ai bien compris, affirma le jeune homme en se redressant et en s'asseyant sur son torse. Pour les tests, je suis d'accord.

— Génial ! sourit Arnaud, en tirant son visage vers lui pour l'embrasser. J'ai encore envie de toi, bébé, murmura-t-il en frottant son sexe redressé sur ses fesses.

— Cela tombe bien, j'ai encore envie que tu me remplisses, bien à fond, profondément.

Il fit basculer ses hanches le long de la hampe rigide et Arnaud saisit la sienne, pour la faire aller

dans son poing. Hugo gémit, se dépêcha d'attraper un préservatif, enleva celui qui était resté et le posa en l'embrassant. Il se positionna au-dessus, et lentement, s'empala. Il commença par de petits mouvements de rotation qui les firent hurler de plaisir tous les deux avant de monter et de descendre sans s'arrêter. Leurs cris devaient s'entendre jusque dans la chambre d'à côté, mais ils s'en moquaient. Arnaud n'avait pas lâché le sexe d'Hugo et maintenait la pression jusqu'à l'entendre hurler lorsqu'il se mit à jouir. Il le remplit à son tour avant que le jeune homme ne s'affale sur lui.

Arnaud porta ensuite la main à sa bouche et lécha le sperme qui y était. Hugo le regardait faire les yeux brillants et vint ensuite profiter du festin en l'embrassant goulûment.

— Il va falloir y aller, souffla doucement Hugo quand Arnaud se retira.

— On ne peut pas rester là encore un peu ? se plaignit l'homme d'affaires.

— Non, on ne peut pas. J'ai dit à ton frère que nous irions le retrouver chez Franck.

— Le fameux Franck. Un drôle de spécimen aussi, celui-là. Vous êtes amis depuis longtemps ?

— Notre enfance.

— Et toi et lui ?

— Non, rit doucement Hugo. Il est hétéro, pur et dur.

— Tu as essayé de...

— Jamais. C'est comme un frère. Et toi, tu as su de bonne heure que tu étais gay ? Comment cela s'est-il passé avec tes parents ?

— Comme ma mère te l'a dit, bien. Je suis allé un matin dans leur chambre et ils m'ont laissé parler. Je pense que sur le coup, ils devaient imaginer que ça allait me passer. Nous en avons toujours parlé à cœur ouvert. Quand à quinze ans, j'ai dit à mon père que j'avais un petit ami, il est allé m'acheter des préservatifs et du lubrifiant. Lorsqu'il me les a donnés, j'étais rouge comme un coquelicot. Ils ont eu par contre plus de mal quand Bastien est venu leur parler. Ils devaient se dire qu'un dans la fratrie était un quota acceptable. Mais ils ont fait contre mauvaise fortune bon cœur. Ils sont tout de même allés interroger Vincent pour savoir si lui aussi était comme nous. Mon frère est comme ton ami, un bel hétéro avec beaucoup de conquêtes à son actif.

— Un peu comme toi, non ?

— J'ai plus de trente ans, Hugo, et je suis célibataire. Le jour où je rencontrerais la personne idéale pour moi, je ne regarderais même plus les autres.

Hugo se coucha à côté de son amant en méditant sur ses paroles. Il aurait espéré, quoi au juste ? Qu'Arnaud lui déclame un amour éternel ? Oui ! Mais il savait que malgré leur puissante attirance physique, Arnaud ne le voyait pas ainsi. Et il devait se faire une raison. Il profiterait à fond du temps qu'il leur sera donné sans s'occuper de l'avenir. Avec son physique en comparaison des autres liaisons de son amant, il ne tenait pas la distance. Une chance qu'il puisse au moins l'avoir quelque temps. Il cacherait son amour et son cœur brisé quand il lui annoncerait la fin de leur relation. Et après tout, qui sait si Arnaud n'allait pas se rendre compte qu'il était amoureux ? Comme lui l'était.

— Je t'ai dit quelque chose qui t'a contrarié ? demanda Arnaud en se penchant sur lui.

— Non, sourit Hugo, pas du tout. Je suis heureux que tu sois là.

Arnaud l'embrassa.

— Moi aussi, bébé.

Le temps file à une vitesse folle, pensa Hugo dans le train qui l'emmenait à Paris.

Six mois qu'il était en couple avec Arnaud. Six mois qui ne voyaient pas leur désir s'éteindre. Au contraire, plus ils étaient ensemble, plus ils avaient envie l'un de l'autre. Ceci rehaussé par des rapports sans préservatif ce qui avait donné une tout autre dimension à leur liaison.

Arnaud faisait complètement partie de sa vie et quelquefois, quand il ne venait pas parce qu'il était en déplacement, il se demandait s'il faisait partie de la sienne.

Il lui avait fait rencontrer tous ses amis. Arnaud ne lui avait fait rencontrer aucun des siens. Même sa sœur Florine, il ne l'avait pas revue. En fait, il ne voyait presque jamais ses parents. Quand il venait chez lui, ils restaient la plupart du temps enfermés dans son appartement. Il ne l'emmenait jamais au restaurant, au cinéma. Par contre, quand c'était Arnaud qui se rendait en Champagne, ils allaient partout.

Hugo n'avait pas trouvé ça étrange au début, mais plus il y réfléchissait, plus il trouvait que ce n'était pas naturel. Pas de la part d'un petit ami. C'était officiel, pourtant, ils étaient ensemble. Léon, qui squattait chez eux tous les week-ends, même parfois dans la semaine, et qui avait élu domicile dans la chambre de sa mère, avait confirmé que son frère et sa belle-sœur savaient pour eux deux.

Bastien venait toujours aussi souvent, et ils allaient tous les quatre jouer au basket avec l'équipe. Arnaud avait été surpris la première fois qu'il l'avait vu sur le terrain. Il devait penser que sa taille constituait un obstacle à ce sport. Eh bien, il en avait été pour ses frais ! Non seulement il y excellait, mais en plus il était le capitaine de son équipe. Une équipe qui avait d'ailleurs très bien intégré son amant. Pas un mot, pas un commentaire et pas de regards qui s'attardaient sur eux quand Arnaud se penchait vers lui pour l'embrasser.

Si aujourd'hui, il était dans ce train, c'était pour mettre les choses au point. Arnaud avait annulé leur week-end sous prétexte d'un déjeuner d'affaires, samedi soir. Pourquoi pas ? avait-il pensé. Mais ce qui lui avait mis la puce à l'oreille c'était que Bastien et Léon avaient également annulé. Et quand il avait interrogé sa mère, elle lui avait avoué que les parents d'Arnaud donnaient une réception et que Léon l'avait invitée.

— Arnaud te l'a sûrement dit ! dit-elle en souriant.

— Oui. Pourquoi n'y vas-tu pas ?

— La prochaine fois, quand je me sentirais plus à l'aise. Et toi ?

— Oh, pour la même raison, maman.

Il n'allait pas lui révéler que son « très amoureux petit ami » n'avait même pas songé à l'inviter.

Il avait ensuite rusé pour faire parler Bastien.

— C'est dommage que je ne puisse pas venir, avait-il menti effrontément. J'aurais adoré revoir ta sœur.

— Ah... oui, bien sûr.

Il avait semblé tellement gêné en lui répondant, qu'Hugo était certain qu'il lui cachait quelque chose.

— Je ne savais pas si Arnaud t'en avait parlé. Une réunion de famille. C'est un peu barbant, mais papa et maman aiment bien réunir les leurs une fois par an.

— Bon, et bien, bonne soirée pour samedi, alors.

— Merci, Hugo.

Il n'allait pas là-bas pour faire un scandale. Non ! Il y allait pour voir avec qui Arnaud allait se rendre à cette réception. Car il était persuadé qu'il n'y serait pas seul. Aussi persuadé que le soleil se lèverait demain sur la terre. Bastien était un très mauvais menteur. Il espérait juste avoir la possibilité d'entrer dans la maison. Il avait appris à très bien connaître le majordome qui travaillait chez eux. D'ailleurs, de la maison, c'était le seul qu'il voyait régulièrement.

Il héla un taxi et se retrouva devant la porte d'entrée une demi-heure plus tard. Pour l'occasion, il avait revêtu un pantalon en toile noire, assorti avec des chaussures de la même couleur et sous son pardessus, il portait une chemise en soie verte.

Comme il l'avait supposé, l'homme le laissa entrer. Il garda son pardessus sur son bras, expliquant qu'il était juste là pour un bref passage. Il n'eut qu'à écouter le brouhaha des voix pour se diriger vers la salle de réception. Il se faufila discrètement dans une alcôve pour les observer. Son attitude était bien sûr très puérile. Il aurait mieux fait de demander à voir Arnaud. En fait, il se sentait fautif, là, tout seul. Il était depuis deux minutes dans son coin qu'il savait qu'il devait partir. Il n'avait même pas entraperçu Bastien et Arnaud. Il y avait trop de monde, et à moins de monter sur une table, il n'avait aucune chance de les voir.

Il faisait demi-tour, quand il le vit. Il était très beau, comme d'habitude, mais le smoking qu'il portait lui donnait une allure encore plus folle. Il s'apprêtait à l'appeler quand un homme, habillé comme une gravure de mode vint le prendre par le cou pour l'embrasser rapidement sur les lèvres. Arnaud se tourna vers lui avec un sourire et passa sa main autour de sa taille. L'homme était aussi grand qu'Arnaud, et semblait tout à fait à l'aise dans le rôle de petit ami officiel.

Hugo crut qu'il allait manquer d'air tant son cœur battait avec une rapidité alarmante. Il devait faire un cauchemar, ce n'était pas possible autrement. Mais quand il vit Bastien s'approcher du couple en donnant une gentille claque sur l'épaule de l'ami d'Arnaud, il sut que c'était réel. Sans même essayer de rester discret, il s'enfuit en courant bousculant quelques personnes sur son passage.

Il devait sortir d'ici, respirer l'air frais de la nuit. Il devait rentrer chez lui, oublier ce qu'il venait de voir, continuer comme si rien ne s'était passé. Il devait aller voir sa mère, lui dire de ne pas s'engager avec Léon qu'il allait la faire souffrir comme l'autre le tuait. Il devait...

Il ne sut pas comment il atteignit la gare de l'est. Il supposa qu'il avait pris un taxi. Le dernier train pour Reims partait vingt minutes plus tard. Il changea son billet retour qui à l'origine était prévu pour le lendemain et monta dans le wagon. Il s'assit sur un fauteuil près de la fenêtre, posa sa tête et laissa couler les larmes qu'il retenait.

Arnaud s'installa à la table du petit déjeuner, son téléphone près de lui, un pli soucieux au front. Il avait cherché à joindre Hugo, hier soir, après la réception et était tombé directement sur sa messagerie. Il ne s'était pas vraiment inquiété, connaissant le jeune homme et son insupportable manie de ne jamais recharger son appareil. Bien que depuis une paire de mois, il faisait plus attention après qu'il ait rôlé parce qu'il n'arrivait pas à le joindre. Mais ce matin, il n'avait même pas eu la possibilité de laisser un message. Il sonnait occupé dès qu'il essayait. Il ne s'inquiétait pas vraiment,

mais il n'aimait pas rester autant de temps sans l'entendre.

Il releva la tête quand ses parents et Léon entrèrent, suivi de Bastien, la tête un peu pâlotte.

— Bonjour, Arnaud, dirent-ils presque en chœur. Bien dormi, mon grand ?

— Bonjour ! Oui, j'ai bien dormi. Bast, tu as une petite mine !

— J'ai un peu mal à la tête ce matin.

— Tu as pris quelque chose ? demanda sa mère.

— Oui. Ça va passer.

— Je pars tout de suite après, les prévint Léon. Je m'inquiète, je n'arrive pas à joindre Chantal.

— Et moi, Hugo ! réagit aussitôt Arnaud.

Ils entendirent une toux discrète derrière eux. Alphonse apportait la carafe de café et n'avait pu s'empêcher de les entendre.

— Monsieur Hugo est passé ici rapidement hier soir, monsieur Arnaud.

— Quoi ? À quelle heure ?

— Il devait être vingt et une heures. Vous étiez encore tous dans le grand salon. Il est...

— Il est... quoi, Alphonse ?

— Il est reparti tout aussi rapidement, monsieur. Il avait l'air bouleversé.

Arnaud et Bastien se regardèrent et ils comprirent. Ce dernier posa violemment sa serviette sur sa chaise et se leva.

— Je suis sûr qu'il t'a vu avec Kevin !

— Mais non, ce n'est pas possible. Alphonse, vous êtes sûr que c'était hier soir ? demanda Arnaud, la peur au ventre.

— Certain. Je ne m'attendais pas à le voir étant donné que vous étiez accompagné, mais je n'avais pas pour consigne de l'empêcher d'entrer, répondit-il, d'une voix sous-entendant un profond reproche.

— Seigneur ! s'exclama Fiona. Il a dû te voir avec Kevin. Et comme tu ne lui as jamais dit que...

— Que tu as honte d'être amoureux d'un nain, alors quand tu dois sortir, tu le fais avec ton meilleur ami et vous jouez aux amoureux, finit pour elle Bastien, la colère vibrant par tous les pores de sa peau.

— Arrête, je n'ai pas honte, voulut se défendre Arnaud, je veux juste le protéger...

— Tu veux te protéger toi, surtout, l'interrompit sa mère. C'est toi qui me fais honte, Arnaud.

Combien de fois t'avons-nous dit d'arrêter ça ?

— Ta mère a raison, Arnaud. Soit tu es avec Hugo et tu assumes ton choix, soit tu le laisses afin qu'il puisse trouver quelqu'un qui l'aime vraiment.

— Mais je l'aime... s'avoua-t-il enfin, pendant que ses parents le regardaient, étonnés.

— Alors, pourquoi tout ça, Arnaud ? Je ne comprends pas ! s'étonna sa mère.

— Je... bon sang, j'ai été nul ! J'ai peur du regard des autres. J'entends déjà leurs rires moqueurs, leurs chuchotements. Je n'ai jamais voulu cacher ce que je suis, mais je ne veux pas être la cible de tout ça.

— Alors, tu vas continuer comme ça jusqu'à quand ? demanda Léon qui, pour le moment, n'avait encore rien dit. J'aime Chantal et je compte la demander en mariage et...

— Oh, Léon ! C'est merveilleux. Je suis si contente pour toi ! s'écria Fiona.

— Merci, dit-il avec un grand sourire alors que son frère s'approchait pour le prendre dans ses bras.

— Je ne pensais plus que tu te remarierais un jour, Léon. Je suis très heureux.

— Merci, Albert. Moi non plus, je ne pensais pas me remarier. Pas après la trahison de... enfin bref, j'aime Chantal et c'est une femme merveilleuse en qui j'ai une confiance aveugle. Et si son fils souffre, elle souffrira avec lui. Et je ne m'étonne pas de ne pas pouvoir la joindre, si Hugo est revenu bouleversé chez lui, hier soir. Que fais-tu, Arnaud ?

— Je vais aller lui parler. Je dois lui expliquer et...

— Et c'est mort pour toi, mon vieux, intervint Bastien.

— Que racontes-tu ?

— Je te dis qu'Hugo ne te pardonnera jamais. Même si tu arrives à lui expliquer que Kevin est ton meilleur ami, il ne voudra plus de toi.

— Mais, si, il m'aime ! se glorifia-t-il.

— Tu ne le connais pas vraiment, n'est-ce pas ? Malgré vos six mois ensemble. Il ne te reprendra pas. Il est comme ça. Il voulait tout avec toi. Il t'a fait rencontrer ses amis, vous êtes allés voir sa meilleure amie, Mélanie, quand elle a accouché. Il a tout fait avec toi. Tu ne t'es même pas rendu compte que depuis un petit mois, il est plus froid !

— Mais, non... désolé de te le dire, mais nous ne sommes pas en froids du tout.

— Tu es trop sûr de toi, Arnaud. Il commence à mettre de la distance entre vous, et tu ne t'en aperçois même pas. Tu crois que parce que tu lui fais l'honneur de l'avoir choisi, il ne pense pas par lui-même ? Redescends de ton petit nuage, mon frère. Ce n'est pas toi qui lui as fait honneur de l'avoir choisi, mais plutôt lui. Et hier soir, il t'a vu. Il se posait déjà des questions sur votre liaison et...

— Il t'en a parlé.

— Pas à moi, je suis ton frère. Mais à Franck, qui me l'a répété.

— Mais tu aurais dû me le dire ! cria Arnaud.

— Mais tu aurais dû t'en rendre compte, cria lui aussi Bastien. Et je t'en ai parlé, il y a une semaine. Je t'ai dit que tu devais faire plus attention à lui. Et que m'as-tu répondu « il est très amoureux, Bast » avec ton petit sourire narquois, comme si le fait d'être amoureux l'empêchait de réfléchir. Tu le prends vraiment pour un nigaud ! Oh ! Et puis tu m'énerves à ne rien vouloir comprendre ! Léon, je viens avec toi !

Il sortit de la salle à manger, sous le regard stupéfait d'Arnaud. Ce dernier se leva aussi et suivit son oncle qui sortait également.

— Je viens avec toi aussi, Léon.

— Comme tu veux. Mais j'espère que tu sais ce que tu fais.

Arnaud ne répondit pas. Savoir ce qu'il faisait était une autre histoire. Pour le moment, il voulait parler à Hugo, lui dire qu'il l'aimait et voir comment concilier tout ça avec sa vie.

Ils arrivèrent devant la maison du jeune homme et de sa mère dans un silence pesant. La voiture d'Hugo n'était pas là. Quand ils descendirent, Chantal sortit au même moment de la maison, les yeux rouges, l'air complètement bouleversé.

— Que venez-vous faire ici ? s'écria-t-elle.

— Chantal, ma chérie... commença à dire Léon.

— Je ne suis pas ta chérie. Comment oses-tu venir ici, après ce qu'il a fait, dit-elle en montrant de la tête Arnaud. Tu étais au courant, n'est-ce pas, qu'il était avec quelqu'un d'autre en même temps qu'Hugo ? Comment avez-vous pu lui faire ça ?

— Je ne l'ai pas trompé, Chantal, essaya d'expliquer Arnaud. L'homme avec moi hier soir, c'est juste un ami qui m'accompagne quand je sors.

— Et vous pensez que je vais vous croire ! Vous me prenez pour une idiote ! Ce n'est pas parce que je n'ai pas fait d'étude et que je vis à la campagne que je suis stupide. Il vous a vu l'embrasser et le serrer contre vous. Et toi, son soi-disant meilleur ami, dit-elle en regardant Bastien. Comment as-tu pu lui faire ça, Bastien ? Tu aurais dû lui parler de la conduite indigne de ton frère. Et quand je pense que vous avez eu des rapports non protégés. Je lui avais dit de ne pas le faire. Qu'il ne vous connaissait pas assez bien ! Mais non, il était amoureux. Vous me dégoûtez, partez de chez moi ! Immédiatement !

Léon s'approcha de Chantal et la prit dans ses bras. Elle essaya de se dégager, mais il était fort et la maintint contre lui jusqu'à ce qu'elle se mette à pleurer toutes les larmes de son corps.

— Je n'étais pas d'accord avec Arnaud, expliqua-t-il. Je lui ai dit que ce qu'il faisait n'était pas honnête. Mais si cela peut te rassurer, l'homme qui était hier soir avec lui n'est que son meilleur ami. Ils ne couchent pas ensemble. Il fait juste appel à lui quand il doit sortir. Je sais que son attitude est méprisante et je ne la cautionne absolument pas. J'aime Hugo et je t'aime.

Elle sembla se calmer et hoqueta plusieurs fois avant de relever la tête.

— Hier soir... il est revenu... je ne l'avais jamais vu comme ça, Léon. Il est monté dans sa chambre... il a tout cassé... je l'ai suivi... il disait... mon Dieu... il disait qu'il ne valait rien... qu'il n'était rien... il a déchiré toutes les photos de lui et d'Arnaud... et il pleurait... tellement... ensuite, il m'a regardée et il m'a dit qu'il devait partir... que toute sa vie était une imposture... qu'il aurait mieux fait de mourir il y a onze ans... il a pris ses clés et il s'est sauvé. Je ne sais pas où il est. Il était tellement bouleversé, je suis sûre qu'il va faire une bêtise... Léon, s'il meurt, je ne le supporterai pas. J'ai appelé Franck, il est parti à sa recherche. Il ne l'a pas trouvé. Je n'arrive pas à le joindre sur son portable.

— Calme-toi ! murmura Léon en caressant son dos. Il est bouleversé, mais je suis intimement persuadé qu'il ne fera rien contre lui-même. Il sait à quel point cela te bouleverserait. Rentrons, je vais te faire un café.

Arnaud avait écouté Chantal, complètement affolé. Il se sentait comme le dernier des hommes. Il venait de trahir et de blesser l'homme qu'il aimait par-dessus tout. Pourquoi ? Par fierté, par orgueil ! Qu'est-ce qu'il en avait à faire des autres ? Qu'est-ce qui était le plus important, son bonheur ? Non, même pas. C'était celui d'Hugo le plus important.

— Où peut-il être, Bastien ? demanda-t-il, des larmes coulant sur son visage.

Bastien avait envie de lui envoyer son poing dans la figure. Il se contenta de serrer son frère contre

lui.

— Je vais appeler Franck. S'il veut bien me parler, à nous deux, nous allons peut-être le trouver.

La matinée passa sans qu'ils arrivent à le localiser. Ils appelèrent les hôpitaux de la région et poussèrent un soupir de soulagement quand ils affirmèrent ne pas l'avoir chez eux. La police ne pouvait rien faire pour eux. Hugo était majeur, et il n'était absent que depuis quelques heures seulement.

Lorsqu'il arriva, Franck se déplaça rapidement, alla directement vers Arnaud et lui envoya un grand coup de poing dans la figure. Ce dernier n'essaya même pas de répliquer. Ensuite, il embarqua Bastien avec lui.

— Ça t'a fait du bien ? demanda ce dernier quand ils furent dans la voiture.

— Oui. Je ne sais pas ce qui m'a retenu de ne pas t'en foutre un aussi.

— Il ne l'a jamais trompé, tu sais.

— Tu te fous de moi. Il l'a vu embrasser cet homme.

— Oui, il s'agit de Kevin. C'est son meilleur ami. Il est gay, également. Il n'était pas très chaud pour jouer ce rôle près de lui. Son mari était là hier soir, et il n'aime pas non plus cette supercherie.

Il lui expliqua rapidement les circonstances qui avaient poussé Arnaud à sortir avec son ami.

— Il est vraiment con, ton frère. Hugo est beau, drôle, sympathique. Il claque des doigts et il peut avoir dix mecs à ses pieds, s'il le veut. Si ton frère pense qu'il va pouvoir le récupérer après ça, il se fait des illusions.

— C'est ce que je lui ai dit. Tu penses qu'il pourrait essayer de se faire du mal ?

— Non ! C'est une certitude. Il va revenir et essayer d'oublier en se tapant tout ce qui bougera. Pour le moment, il a juste besoin de s'éloigner un peu. Il sera de retour demain.

— Pourquoi demain ? s'étonna Bastien.

— Parce qu'il a son job et qu'il ne veut pas le perdre. Surtout en ce moment, avec la crise.

— Oui, bien sûr. Où va-t-on ?

— Je n'en sais rien, en fait. Je devais juste m'éloigner de ton frère pour ne pas recommencer.

Bastien se mit à rire.

— Tu ne devais pas passer ta journée avec ta petite amie ?

— Non ! Nous avons rompu. Elle trouvait que je passais trop de temps avec mes copains et surtout Hugo. Il est hors de question qu'une nana me dise quoi faire de mon temps et surtout avec qui le passer. Hugo est mon frère et jamais je ne le ferai passer après une histoire de cul.

— Tu avais l'air accro, pourtant.

— Je l'aimais bien. Et elle était plutôt pas mal, si tu vois ce que je veux dire.

— Je vois. Tu sais, si un jour tu veux faire l'expérience avec un homme, je suis tout disposé à partager mes connaissances.

Franck lâcha la route des yeux quelques instants pour le regarder.

— Même pas en rêve, mec. Il tombera des lingots d'or le jour où je te demanderais ça.

— Bah, sait-on jamais ! Mon offre n'a pas de limite dans le temps.

Franck éclata de rire. Il regarda encore une fois Bastien qui haussa plusieurs fois les sourcils et il secoua la tête.

— On va chez moi faire... une partie de FIFA ? On retournera voir Chantal ensuite.

— OK ! Va pour une partie de foot, à défaut d'autre chose.

Hugo se trouvait en face du numéro 51 de la rue de champagne, dans un village situé à quelque vingt kilomètres du sien. Il regardait la maison, depuis trois bonnes heures, depuis qu'il s'était réveillé dans sa voiture, mort de froid.

Il savait qu'il n'aurait pas dû partir comme ça, en laissant sa mère en larmes. Mais il n'avait pas eu le courage de faire face. Pas encore.

Il allait l'appeler après avoir réussi à le voir. S'il était là, bien sûr. Il savait depuis longtemps où le trouver. Il avait fait des recherches voilà maintenant dix ans. Il avait été surpris de le savoir si près de chez eux.

Quand il vit un volet s'ouvrir, il descendit de voiture et monta les escaliers qui menaient à la porte d'entrée. Elle était vitrée, et il vit une silhouette s'arrêter devant. Il entendit la clé tourner dans la serrure et une femme se présenta. Elle baissa les yeux sur lui, le regarda deux secondes de plus que nécessaire et dit.

— Ne bougez pas, je vais le chercher.

Au moins n'avait-il pas eu à se présenter.

Un homme arriva. Il devait avoir dans la soixantaine d'années, plus proche des soixante-dix d'ailleurs. Il était encore pas mal conservé pour son âge. Dans les un mètre soixante-dix, soixante-quinze. Hugo reconnut en lui son nez et son menton et la forme de ses yeux. Il pensa un instant que s'il avait été normal, il aurait pu être aussi grand que lui.

— Bonjour, Hugo ! l'accueillit son père.

— Bonjour.

Maintenant qu'il était en face de celui qui les avait abandonnés, il ne savait plus quoi dire.

— Tu veux entrer, boire un café ? proposa l'homme.

Il opina et le suivit.

— Assieds-toi.

Il prit une chaise, la tira et monta dessus. La femme le regardait avec un sourire timide sur le visage. Elle posa une tasse devant lui empliesse d'un café qui sentait merveilleusement bon. Il la remercia en souriant à son tour.

— Comment vas-tu ? demanda son père.

— Ça va, répondit Hugo.

Il prit sa tasse, refusa le sucre qu'elle lui offrait et but une gorgée.

— Vous êtes bien ici, dit-il enfin.

— Oui. Nous avons acheté la maison il y a quinze ans, maintenant, répondit la femme. Je suis Emmanuelle.

Il opina à nouveau.

Alors que le silence s'éternisait, un garçon d'une vingtaine d'années fit irruption dans la pièce. Il

regarda Hugo avec stupeur avant d'aller embrasser ses parents. Il était grand, comme son père, et plutôt beau. Il n'avait pas les yeux et les cheveux d'Hugo, mais il y avait une ressemblance qui était incontestable.

— Bonjour, dit-il en lui tendant la main.

— Bonjour, répondit Hugo le plus aimablement possible.

Il savait qu'il avait eu deux autres enfants après lui. Une fille et un garçon. Et voir son demi-frère embrasser avec affection son père lui causa un pincement au cœur. Lui aussi aurait aimé pouvoir le faire, mais il lui en avait enlevé toute possibilité.

Il comprit alors qu'il n'avait rien à faire ici. Il n'était rien pour lui. Juste un homme qui avait déposé sa graine dans sa mère et qui avait fui parce qu'il n'était pas normal.

Il ne finit pas sa tasse de café et se leva.

— Désolé de vous avoir dérangés, marmonna-t-il avant de se diriger vers la sortie.

— Hugo, attends ! voulut le retenir son père.

— Qui est-ce, maman ? entendit-il.

— C'est ton grand frère.

— C'est l'enfant que papa a eu avec l'autre femme ?

— Oui.

— Mais, il est...

— Oui, Quentin, il est...

— Hugo, tu t'en vas déjà, mais nous n'avons même pas parlé ! essaya de le retenir son frère.

— Je ne crois pas que nous ayons grand-chose à nous dire. Je voulais le voir, répondit-il en montrant leur père de la tête.

— Tu ne l'avais jamais vu ? s'étonna Quentin.

— Il est parti de la maison quand j'avais trois ans. Je ne me souvenais pas bien.

— Pourquoi maintenant, Hugo ? demanda son père.

— Pourquoi ? Parce qu'hier un homme m'a trahi. Et peut-être que j'avais besoin de mettre un visage sur celui qui l'a fait le premier. Pour me dire que ce n'est pas de ma faute. Que je ne suis pas un monstre ! J'ai toujours pensé que ton départ était de ma faute. Mais non, finalement. Je me suis senti coupable pendant des années, j'ai même voulu mourir. Je pensais qu'en n'étant plus là, maman aurait pu être heureuse et, pourquoi pas, que tu serais revenu. Mais tout ça, ce sont des conneries ! Ma psy me l'avait dit, mais j'avais du mal à la croire. Je ne suis en rien responsable de ta lâcheté. Parce qu'il t'en a fallu pour nous abandonner comme tu l'as fait. Un père doit aimer ses enfants, quels qu'ils soient. Si demain ton fils a un accident et qu'il se retrouve dans un fauteuil, tu vas l'abandonner comme tu l'as fait avec moi ? Tu en serais capable. On ne change pas ainsi sa nature. En fait, je suis plutôt heureux d'être venu. Je me sens soulagé. Tu as une vie parfaite, une femme parfaite, des enfants parfaits, mais toi, tu ne seras jamais parfait. Tu auras toujours peur du regard des autres. Tu seras toujours à l'affût de ce que l'on peut dire de toi et de ta vie... si parfaite, ironisa-t-il. Je ne suis pas parfait, mais j'ai eu une vie heureuse, quoi qu'il se soit passé. Et je compte bien continuer ainsi. Les obstacles que je rencontrerais, je les franchirais, avec les mains et les pieds en sang, mais je

réussirais. Parce que je me moque de ce que l'on pense de moi. Les gens qui ne m'aiment pas pour ce que je suis n'ont rien à faire dans ma vie. Je suis Hugo Leroux, je suis un nain, et je suis fier de moi !

Il sortit après sa tirade laissant son père et son frère sur le pas de leur porte. Qu'allait-il se passer chez eux dorénavant ? Il s'en fichait. Il ne comptait jamais les revoir.

Il reprit sa voiture, s'arrêta en route pour prendre un café dans un bistrot, et appeler sa mère.

— Maman, c'est moi.

— Mon Dieu, Hugo, où es-tu ?

— Je ne suis pas loin de la maison. J'arrive.

— Où as-tu passé la nuit ?

— Dans ma voiture, rit-il doucement. J'ai eu froid.

— Tu vas bien ?

— Oui, maman. Je vais bien. Je suis en colère, blessé, triste, mais je vais bien. Je suis désolé de t'avoir fait peur, hier soir.

— Oh, mon chéri ! J'ai cru que...

Il entendit des sanglots dans sa voix et regretta la peine qu'il lui causait.

— Écoute-moi, maman. Je t'ai promis de ne jamais recommencer. Je te jure que je n'y ai même pas pensé. En fait, je voulais voir mon père.

— Oh... et alors ?

— Je l'ai vu, j'ai vu sa femme et son fils. Et rien. Je n'ai rien ressenti pour lui ni pour mon demi-frère. Ils ne sont rien pour moi. J'avais toujours pensé qu'en le voyant, je me jetterais sur lui pour lui demander des explications. Mais je n'en ai pas besoin. C'est un lâche que je ne regrette pas de ne pas avoir connu. Et je suis finalement heureux qu'il nous ait quittés. Nous n'aurions jamais été heureux avec lui.

— Il faut que je te dise, Léon et Arnaud sont là.

— Ah ! Dis à Arnaud que je ne veux plus jamais le revoir de ma vie. Je ne veux même pas entendre ses explications. Qu'il se débrouille avec sa conscience, s'il en a une. Jamais je ne lui pardonnerais. Alors, je veux qu'il se soit barré quand j'arriverais, sinon j'appelle la police.

— Hugo, il regrette. Il dit que...

— Je m'en moque, maman. Il peut dire ce qu'il veut. Je serais là dans une petite demi-heure. Si je vois sa voiture, je ne rentre pas !

— Je vais le faire partir. Je t'aime, Hugo

— Moi aussi, man, je t'aime.

Il prit son temps pour boire son café et reprit la route. Quand il arriva chez lui, aucune voiture n'était devant la maison. Il entra et appela sa mère.

— Je suis dans la cuisine, Hugo.

Il la retrouva et Léon était avec elle. Il le regarda méchamment. Il n'oubliait pas qu'il était au courant pour l'amant d'Arnaud.

Elle se jeta dans ses bras.

— Seigneur, tu m’as fait peur !

— Maman, je suis désolé.

— Je sais. Et je comprends ta réaction. Franck a fichu un coup de poing à Arnaud.

— Bien fait. Il est parti ?

— Oui. Il est dans la voiture, pas très loin. Il veut que tu ailles lui parler. Il dit qu’il attendra jusqu’à ce soir.

— Il peut attendre, je n’irais pas.

— Hugo, les interrompit Léon. Je n’étais pas content après mon neveu, mais je ne pouvais rien faire.

— Écoutez, Léon, je ne...

— Laisse-moi finir ! intima-t-il. L’homme qui était avec lui hier soir n’est qu’un ami. Ils se connaissent depuis environ une dizaine d’années, mais ils n’ont jamais été ensemble et...

— Il va falloir remettre vos nouvelles à jour, Léon. Ils avaient l’air proches hier soir. Ils se sont même embrassés. Désolé, mais je suis proche de Bastien et de Franck et je ne les embrasse pas sur la bouche.

— Kevin est vraiment son ami, Hugo. C’est avec lui qu’il sort quand il a des soirées. Je te le répète, il n’y a rien entre eux.

— Je ne comprends pas ! Pourquoi ne m’a-t-il pas demandé... Ah, je vois ! Ce n’est pas très glorieux de sortir avec un nain, c’est ça ?

— Je suis désolé, Hugo.

— Je m’en doutais de toute manière. Jamais il ne m’a présenté à aucun de ses amis, et il s’arrangeait pour que je croise ses parents le moins possible. Putain ! Il a honte de moi !

— Hugo...

— Non, maman, ne lui cherche pas d’excuses.

— Je ne lui en cherchais pas, chéri. Je voulais juste te dire que tu es une personne...

— Oui, bien sûr ! Je suis une personne de valeur. Je suis beau, j’ai de beaux yeux, je suis gentil, intelligent, j’ai de l’humour... mais tout ça ne compte pas. Je suis petit, à peine un mètre trente. Et c’est ça qui compte pour les autres et pour des mecs comme Arnaud. Même ce qui nous rapproche ne compte pas. J’aurais mieux fait de sortir avec Bastien, finalement. Il est où, lui ?

— Avec Franck, il te cherche.

— Tu parles ! Franck me connaît. Ils doivent être chez lui. Je vais les appeler pour qu’ils reviennent.

— Et Arnaud, Hugo ? demanda Léon.

— Tu peux lui dire que jamais je n’irais le retrouver. Tu lui dis que j’ai bien compris qu’il ne m’avait pas trompé, mais qu’il ait voulu me cacher est encore pire. Ah ! Dis-lui que dès demain, je change de portable et de numéro. Et je lui interdis d’essayer de me joindre. Et dis-lui aussi que ce n’est pas la peine qu’il espère quoi que ce soit, je ne lui pardonnerai jamais !

— Hugo... essaya sa mère.

— Non, maman. Je ne reviendrais pas là-dessus. Qu’il se démerde avec sa conscience.

Bastien et Franck arrivèrent une demi-heure plus tard. Léon avait réussi à joindre Arnaud, mais Hugo refusa d'écouter ce qu'il avait à dire. Bastien s'excusa de ne pas avoir parlé de l'arrangement de son frère avec son ami. Hugo eut du mal, mais il lui pardonna.

La vie reprit son cours. Arnaud lui envoyait des dizaines de SMS par jour, il avait volé son numéro sur le portable de son frère, autant de mails, qu'il jetait systématiquement à la poubelle. Bastien essaya de lui parler, mais il lui fit comprendre que s'il disait seulement son prénom, il pouvait partir et ne pas revenir. Il n'y fit plus jamais allusion.

Son demi-frère essaya de le joindre et Hugo lui fit comprendre gentiment qu'il ne voulait avoir aucune relation avec lui ou sa sœur. Il n'était plus intéressé par un homme qui l'avait rejeté et par la progéniture qu'il avait eue. Sa mère, Léon et ses amis étaient les seuls qu'il voulait auprès de lui.

Il essaya d'oublier Arnaud dans des bras anonymes qui ne lui apportèrent qu'un peu de satisfaction physique. Il ne ressentit jamais pour aucun d'eux la force de la passion qu'il avait eue avec lui. Une fois son coup tiré, il partait sans un regard en arrière.

Il chercha un autre travail. Malheureusement, il ne trouva rien. De toute manière, il avait peu de chance de revoir son patron dans leur entreprise.

Six mois après les événements, il commençait seulement à voir le bout du tunnel. Il venait de rencontrer quelqu'un.

Ce soir, il se préparait pour sa sortie avec Denis qui, il l'espérait, lui ferait oublier « l'autre. » Il ne ressentait pas ce désir puissant qui le poussait inexorablement dans les bras d'Arnaud. Il ne se mettait pas à bander dès qu'il le voyait ou qu'il entendait sa voix. Mais il était plutôt sympathique, bel homme, et il avait l'air déjà très amoureux. Il voulait même le présenter à ses parents. C'était trop tôt, mais il n'allait pas boudier son plaisir d'être enfin accepté pour ce qu'il était.

Ils n'avaient pas encore fait l'amour ensemble, mais il comptait bien y remédier après cette soirée.

— Alors, je suis comment ? demanda-t-il à ses deux amis.

Bastien passait de plus en plus de temps avec Franck et, honnêtement, s'il ne savait pas son ami d'enfance hétéro, il aurait pu se poser des questions.

— Tu es parfait ! le rassura Bastien. Une vraie gravure de mode. Je suis certain que si tu te lançais dans le mannequinat, tu aurais un succès fou.

— Mais, oui, c'est ça. Mannequin pour petit.

Il l'entendit pousser un soupir. Comme Franck, il n'aimait pas qu'il se rabaisse.

— Vous allez où, déjà ? demanda Franck.

— À la « Briqueterie ».

Franck siffla.

— Il ne se fout pas de toi, dis donc.

— Bah, ça me change ! laissa échapper Hugo.

Il regretta tout de suite ses paroles. Il ne voulait pas penser à Arnaud ce soir.

Aucun de ses deux amis ne releva.

— Je suis sûr que cela va être génial. Et si tout se passe comme je le souhaite, j'espère même y passer

la nuit.

Ils entendirent klaxonner et Hugo sortit de sa chambre.

Il retrouva sa mère et Léon, tous les deux enlacés sur le canapé.

— J’y vais, maman. Léon, pas de bêtises. Tu sais que je couche quelquefois ici, dit-il, pince sans rire.

— Va, garnement, et passe une bonne soirée.

— Je crois qu’elle va être bonne. Et ne m’attends pas cette nuit, maman.

— D’accord, mon grand.

Denis l’attendait devant sa voiture. Grand Prince, après un baiser, il lui ouvrit la porte côté passager.

La soirée commençait bien, pensa Hugo qui avait senti un prémice de désir dans son ventre.

Denis était particulièrement beau, ce soir-là. Il avait échangé ses lunettes de vues pour des lentilles et dans son pantalon en toile noire, il était particulièrement affriolant.

Hugo ne doutait pas un instant de la conclusion de leur soirée et avait hâte d’y être.

À l’intérieur du restaurant, un maître d’hôtel vint les accueillir pour les emmener à leur table. Celle-ci se situait au milieu de la salle et sachant que Denis avait fait la réservation, Hugo fut flatté qu’il n’ait pas demandé une table dans un endroit discret.

Ils étaient en train de commander leurs entrées quand ils entendirent un léger brouhaha sur leur droite. Un groupe d’environ dix personnes venaient d’arriver. Hugo les regarda rapidement. La majorité était des hommes. Il n’y avait que deux femmes. Il crut reconnaître vaguement l’une d’elles, mais se détourna. Il reporta son attention sur Denis qui lui racontait sa journée.

Avocat au tribunal de Châlons-en-Champagne, il avait beaucoup d’anecdotes et Hugo se surprit à rire en l’écoutant. Il était en train de lui conter sa dernière plaidoirie, quand une voix, qu’il aurait reconnue entre toutes, retint son attention.

— Je voudrais lever mon verre à la personne que j’aime le plus au monde.

Hugo les regarda discrètement. Arnaud était debout, un verre de champagne à la main alors que les autres étaient assis et écoutaient ce qu’il disait.

— Chut ! entendit-il de la part des invités de son ancien amant.

— Je vais vous parler de lui. Aucun de vous ne le connaît, mais j’espère que vous allez aimer ma description, parce qu’un jour, si Dieu le veut, il fera à nouveau partie de ma vie.

« H est une personne incroyable. Il est doux, rêveur, gentil, beau : il a de magnifiques yeux bleus qui deviennent transparents quand l’émotion devient trop forte ou trop brûlante et des cheveux blonds, de la douceur de la soie. Il faut dire que lorsqu’il les lave, il met au moins trois soins différents dessus.

Il attendit que les rires cessent pour continuer.

— Il a besoin de dormir énormément, c’est une calamité. Le samedi, il n’émerge jamais avant onze heures du matin et encore avec du mal. Il peut d’un seul mot vous perforer le cœur ou vous envoyer au paradis. Il est extrêmement têtu et sale gosse parfois. D’un seul regard, il peut faire de moi ce qu’il veut. Quand nous sommes ensemble, c’est comme si le monde était plus beau. Il peut d’un regard me mettre à genoux et d’un autre m’obliger à aller sur la lune pour lui décrocher une étoile. Je sais, c’est très cliché et je ne sais pas qui a écrit ça la première fois, mais c’est exactement mon sentiment.

— Et où est cette merveille, Arnaud ? demanda l’un des hommes.

— Je lui ai fait du mal. Je l'ai trahi. Il ne veut plus me voir.

Sa voix s'était faite si triste qu'Hugo sentit les larmes lui monter aux yeux. Mais il se secoua. Il n'allait pas tomber dans ce piège grossier.

— C'est pour ça que depuis six mois, tu es seul ? À cause de ce type.

— Oui. Parce qu'aucun autre ne me plaît et que je lui ai juré fidélité.

— Mais vous n'êtes plus ensemble ! s'étonna le même homme.

Il devait vouloir Arnaud celui-là, pensa Hugo, en grognant presque de jalousie.

— Non, pas physiquement. Mais je suis trop attaché à lui pour ne serait-ce que penser à aller avec un autre. Lui, par contre, je sais qu'il ne m'a pas été fidèle pendant ces six mois. Mais comment lui en vouloir ? Je l'ai fait souffrir. Il avait besoin de se reconstruire.

— Alors, Arnaud, que peut-on te souhaiter ? demanda l'une des femmes.

— Qu'il me pardonne et qu'il n'oublie pas son amour pour moi. Et s'il écoute, là maintenant, je veux qu'il sache que je l'aime. H, tu entends, je t'aime.

Hugo tourna la tête vers lui. Il le regardait. Il porta son verre de champagne à ses lèvres, sans le lâcher des yeux et en but une gorgée. Hugo suivit ses mouvements, et son corps réagit aussitôt.

Il se détourna. Mais pas assez tôt pour qu'Arnaud ne puisse pas lire en lui comme dans un livre ouvert. Et ce fut avec un sourire satisfait qu'il se rassit.

Pendant ce temps, Denis n'avait pas fait attention que l'esprit de son petit ami n'était pas avec lui.

Hugo le regarda, et le peu de désir qu'il avait ressenti cinq minutes plus tôt, disparut.

Finalement, sa soirée allait se finir dans son lit, avec son sexe dans ses mains en train de se masturber en pensant à Arnaud.

Denis eut l'air complètement perdu quand après le repas, Hugo lui demanda de rentrer. Il voulut protester, mais le jeune homme ne se laissa pas convaincre de monter avec lui dans la chambre qu'il avait réservée dans l'auberge.

Arnaud assista à toute la scène en les suivant jusqu'à la réception. Il ne put s'empêcher d'éclater de rire quand Hugo refusa de prendre la main de l'autre homme. Un Hugo qui l'avait fusillé du regard. Mais il s'en moquait. Il allait à nouveau faire partie de sa vie et son monde tournerait de nouveau sur son axe.

Dans un silence pesant, Denis le déposa devant chez lui, sans un au revoir, le laissant descendre avant de démarrer en trombe.

Hugo était un peu peiné pour lui, mais il ne s'inquiétait pas trop. Et puis, il avait pris sa décision et il valait mieux rompre maintenant, avant que leur relation ne prenne un tour plus intime.

Et il n'avait pas envie de se forcer.

Chapitre X

Le lendemain, il n'eut aucune nouvelle d'Arnaud. Il s'attendait à le voir et resta cloîtré à la maison toute la journée. Le soir, excédé, il se rendit chez Franck.

Ce dernier l'avait appelé vers onze heures, afin qu'il lui raconte sa soirée. Hugo ne lui avait pas parlé de sa rencontre avec son ancien amant. Il avait juste dit qu'il était rentré tôt.

— Tu n'es pas resté avec Denis.

— Non. Je ne le sentais pas.

— Tu te moques de moi. Hier soir, tu étais certain de passer une merveilleuse soirée qui finirait dans un lit.

— Oui, et bien, j'ai changé d'avis. J'ai encore le droit, non !

— Tu me désespères, Hugo. Bon, tu viens avec nous au stade ?

— Nous qui ?

Franck avait poussé un soupir.

— Moi et Bastien. Pour aller faire une partie.

— Non, je vais rester à la maison.

— Tu es malade ?

— Non, pourquoi ? Je suis juste un peu fatigué. Bon, écoute, il faut que je raccroche, j'attends un coup de fil.

— De qui ?

— De personne et...

— Tu vas me dire ce qui se passe ou je descends chez toi pour te faire parler !

— Écoute, Franck. Il ne se passe rien. J'attends un appel. Et je t'en dirais plus ce soir. Ça te va ?

— Mhnn ! Je vais te laisser tranquille pour cette fois. Bastien m'attend en bas. Bises, mon lapin.

— C'est nul ces petits mots que l'on se donne !

— Non ! affirma Franck. Je trouve ça extra, moi. Salut, ma poule.

— Ouais, salut mon coq.

Il avait entendu Franck éclater de rire avant de raccrocher.

Une fois chez son meilleur ami, il s'installa devant sur le canapé.

— Bon, c'est quoi cette tête d'enterrement ? demanda Franck en se mettant près de lui.

Hugo se leva, brancha la télévision et la console de jeux. Il prit une manette, revint s'installer près de Franck et commença une partie de FIFA. Franck se saisit de la deuxième manette et s'invita dans son jeu.

— Alors, tu m'expliques ? insista Franck après qu'Hugo aie perdu la première partie.

— Arnaud était au restaurant hier soir.

— Arnaud ?

— Oui. Et je suis certain que ce n'était pas une coïncidence. Bastien a dû lui parler de mon rendez-vous. Tu le savais ? demanda-t-il, suspicieux.

— Non, je ne savais pas. Et alors ?

— Il a fait une magnifique déclaration sur son amour pour moi, devant un parterre d'une dizaine de personnes. Tu y crois toi ?

— Je suis surpris, mais c'est plutôt à toi qu'il faut demander si tu y crois.

— Je ne sais pas. Je ne suis pas venu aujourd'hui parce que j'attendais son appel.

— Et, il ne t'a pas appelé, j'imagine.

— Gagné. J'ai attendu comme un con ! Que cherche-t-il, à ton avis, à me rendre dingue ?

— Je ne sais pas, Hugo. Tu devrais peut-être l'appeler, non ?

— Sûrement pas. Je ne m'abaisserai pas à essayer de le joindre.

— Attends, alors. Tu auras de ses nouvelles assez vite, je pense. Que vas-tu faire ?

Hugo se leva, éteignit la télévision et déambula dans le salon.

— Je ne sais pas encore. Je suis... j'ai un peu peur.

— Reviens t'asseoir ! ordonna Franck.

Hugo obéit.

— Tu voudrais te remettre avec lui ?

— Oui, je le veux encore, malgré ce qu'il m'a fait. Je suis nul, hein ?

— Non, tu es amoureux. Tu veux un conseil ?

— Oui !

— Ne tombe pas trop tôt dans ses bras. Fais le mariner un peu avant, qu'il ne pense pas que tu lui es acquis.

— Je n'avais pas envie de tomber dans ses bras tout de suite. Mais je ne suis pas certain de résister. Hier soir, si je ne m'étais pas retenu et si Denis n'avait pas été là, j'aurais sauté dans ses bras et nous aurions fini dans l'une des chambres de l'hôtel.

— T'es vraiment grave !

— Oui, je sais. Quand il s'agit de lui, je n'ai aucune volonté.

— Je ne dirais pas ça, voulut le consoler Franck. Tu n'as quand même jamais répondu ni à ses mails ni à ses messages. Il avait arrêté d'ailleurs, non ?

— Oui, au bout de quatre mois. J'en étais fichtrement déçu. Je les attendais avec impatience même si je ne les ouvrais pas. Bon, je vais y aller. Maman doit m'attendre pour dîner.

— Tu veux que l'on parte ensemble, demain ?

— Non, je prends ma voiture. Je n'ai pas envie de t'attendre après le boulot. Tu traînes toujours !

— Je ne traîne pas, je dis au revoir.

— Pendant une heure, oui, je sais.

Le lundi soir, en sortant de son travail, il trouva sur le pare-brise de sa voiture, une rose rouge, et une rose jaune, avec un mot.

« Parce que je veux que tu saches que tout ce que j’ai dit samedi soir, je le pensais. Va voir sur internet la signification des couleurs. Je t’aime, Arnaud. »

Hugo connaissait celle de la rouge et ne lut que celle de la jaune.

C’était la fleur du pardon.

Il eut un sourire, les plaça dans un vase sous le regard pas si intrigué que ça de sa mère et les emmena dans sa chambre. Ce soir-là, il s’endormit en les regardant.

Le lendemain, alors qu’il était au réfectoire avec trois de ses collègues, un homme habillé comme un cuisinier s’approcha de lui.

— Vous êtes monsieur Leroux ? demanda-t-il ?

Hugo le regarda, intrigué, et opina.

L’homme tapa dans ses mains et deux autres personnes arrivèrent, sortant de nulle part. Ils déposèrent devant Hugo un premier plateau avec un couvercle en argent, un verre que l’un d’eux remplit de vin rouge. Le premier souleva le plateau et l’odeur qui s’en échappa le fit saliver. Tous les regards étaient fixés sur lui, mais il s’en moquait. Il prit une fourchette et attrapa un morceau de noix de Saint Jacques qu’il porta à sa bouche. Il ne put s’empêcher de gémir de plaisir quand les arômes se déposèrent sur ses papilles. Il eut ensuite droit à un tournedos de magret de canard au foie gras avec une délicieuse sauce aux poivres accompagné de petits légumes croquants et d’un gratin dauphinois. Le dessert fut aussi savoureux que le reste. Un assortiment de petits gâteaux, de crème.

Quand il eut fini, ils remportèrent le tout en lui laissant une enveloppe.

« Je ne pourrais pas te nourrir tous les jours ainsi, mais j’espère que cela t’a plu. Je me souviens de tout te concernant, ce que tu aimes et ce que tu détestes.

Depuis six mois, je ne vis plus ou seulement pour entendre de tes nouvelles que ne manquent pas de me donner Bastien et Franck.

Quand je suis rentré chez moi, ce fameux jour, le pire de ma vie, je me suis assis sur mon canapé, j’ai pris une bouteille de whisky et je l’ai bue d’un trait. Je suis resté ainsi pendant deux jours, entre ivresse et lucidité. Mais quand j’étais lucide, j’avais tellement mal que je reprenais de l’alcool pour oublier. Vincent, ne me voyant pas venir au travail, est venu me déloger. Il m’a forcé à prendre une douche, m’a nourri et m’a obligé à aller au bureau. Il a bien fait, bien que le premier mois, j’étais complètement ailleurs. J’ai failli faire échouer un gros contrat. Heureusement, Vincent, Bastien et Léon étaient là pour récupérer le coup. Mes interlocuteurs ont dû se demander si j’étais tout à fait normal. Le deuxième mois, j’ai fait développer toutes les photos de nous deux que j’avais sur mon téléphone. Comme je sais que tu as détruit toutes celles que tu avais, je me suis dit que tu serais heureux de les avoir à nouveau. Ce sont les mêmes. Pas tout à fait. J’en ai trois que je ne montre à personne et qui sont dans la table de nuit. Dessus, tu es nu, dans toute ta splendeur. Je me masturbe devant. Oui, je sais que tu dois rire, là. Ne te moque pas de moi, s’il te plaît. Je suis certain que toi, tu n’as pas dû penser beaucoup à moi, après ce que je t’ai fait. Mais ce n’est pas grave. Je saurais me rattraper quand tu seras à nouveau à moi. Car tu vas l’être, dans pas longtemps, et je te dirai, toutes

les heures, de tous les jours de tous les mois, de toutes les années que nous passerons ensemble, que je t'aime. Tu me manques, si tu savais !

Et si tu n'as pas encore compris,

Je t'aime. Arnaud. »

Le troisième jour, ce fut un avion qui passait dans le ciel. Prévenu par un mail de Bastien qui lui demandait d'aller voir dehors, il ne put que le regarder passer, avec l'impression que son cœur allait étouffer de bonheur. L'avion traînait derrière lui une banderole, avec inscrit dessus, « Hugo, je t'aime. Pardonne-moi ! »

Le quatrième jour, un homme débarqua dans son bureau avec une dizaine de ballons multicolores. Sur chaque ballon, un cœur ou un « je t'aime, Hugo » était inscrit. Une seconde lettre lui fut tendue.

« Tu pensais que j'avais oublié que tu étais un vrai gosse. Je suis persuadé que tu vas les laisser s'envoler par la fenêtre de ton bureau. Je vais regarder et je vais bien rire, devant la tête des gens quand ils les verront. Tu te souviens, à la fête de ton village. Tu avais été très désireux que je te gagne un ours en peluche. Et déçu quand je l'ai raté. Je n'ai jamais été doué pour le tir. Tu m'en as voulu, comme un gamin. Obligé d'aller marchander avec le forain pour qu'il me le cède. C'est bien la première fois que je mettais ainsi mes compétences de vendeur pour acheter un ours en peluche.

« Et lorsque nous sommes allés au bowling. À chaque fois que tu faisais un Strike, tu venais te dandiner devant moi pour te moquer, sale gosse. Mais je me suis bien vengé le soir. À peine étions nous rentrés dans ta chambre, que je t'attachais sur ton lit et je te bandais les yeux. Te souviens-tu de ce que j'ai fait ? Je suis allé chercher des glaçons dans le congélateur. Ta mère était à la cuisine. Elle m'a regardé passer, un peu étonnée. Je suis certain qu'elle m'a vu rougir.

J'en ai pris un que j'ai passé doucement dans ton cou. Tu as poussé un cri, mais tu ne m'as pas demandé d'arrêter. Ensuite, je l'ai passé sur tes tétons que je suis venu ensuite lécher. Bon sang, le cri que tu as poussé ! Heureusement que ta mère dort en bas, sinon, je crois qu'elle serait rentrée pour te sauver de mes mauvais traitements. J'en ai pris un autre, que j'ai fait glisser le long de ton sexe qui ne savait plus s'il devait être en l'air ou se rapetisser. Mais tu as adoré quand ensuite j'ai essuyé l'eau que le glaçon laissait en te prenant dans ma bouche. J'adore te sucer, bébé, tu sais ! J'aime t'entendre jurer, car tu trouves que je ne vais jamais assez vite.

« Ensuite, je me suis attaqué à ton petit trou. Il s'est recroquevillé sur lui, pauvre petite chose. Et toi qui me demandais d'arrêter en me disant que c'était une véritable torture. Oh, mais je n'ai pas arrêté ! J'ai enfoncé le glaçon en toi et je suis allé le récupérer avec mes doigts et ma langue. Et Dieu ! Tu étais si beau, comme ça, à ma merci, gémissant de te prendre, criant que tu allais me tuer si je ne faisais rien. C'est alors que je t'ai donné ce que tu voulais. Rien que de m'en souvenir, me fait bander

« Attends, ne bouge pas...

« Désolé, tu ne t'en rends pas compte, mais j'étais dur comme un bâton et prêt à exploser comme de la dynamite. Je me suis soulagé. Et toi, es-tu dur en me lisant ? Tes yeux sont-ils presque transparents en repensant à tout ça ? Vas-tu aller courir dans les toilettes de l'entreprise pour te soulager ? Oh, oui, tu vas le faire ! Parce que tu as autant envie de moi que j'ai envie de toi. Cours, mon amour, et hurle mon prénom quand tu jouiras.

« Je te laisse, tu dois avoir un peu mal.

« *N'oublie pas, je t'aime aujourd'hui, hier, demain et toujours.*

Arnaud »

Comme Arnaud l'avait prévu, il était dur et il était allé s'enfermer dans les toilettes. Et bon sang, il avait eu presque mal tant sa jouissance avait été intense.

Le cinquième jour et dernier jour, vers quinze heures, un homme vint lui déclamer sa flamme en entrant de force dans la salle de réunion dans laquelle il se trouvait. Il eut pour la première fois depuis le début de la semaine, les joues rouges en entendant le poème que l'individu lui clama.

Et tout ça devant une dizaine de personnes, dont le directeur de l'entreprise.

— Monsieur Leroux, vous avez l'intention de faire quelque chose à propos de tout ça ? avait demandé son patron, amusé.

— Euh... oui... je vais m'en occuper. Je suis désolé pour...

— Ce n'est pas très grave, du moment que cela ne dure pas.

— Oui, monsieur ! avait approuvé Hugo.

Après cet incident, oh combien gênant, mais très agréable, il réussit à terminer sa journée de travail en essayant d'oublier son harceleur ! Il rentra chez lui et décida de contacter Arnaud.

Malheureusement, il tomba sur son répondeur. Même Bastien ne répondit pas. Franck était également aux abonnés absents et c'est un peu énervé qu'il se mit à table. Léon était bien sûr à la maison.

— Ça va, Hugo ? demanda ce dernier.

— Oui, merci Léon. Je peux vous poser une question ?

— Bien sûr !

— Arnaud a été un peu insistant cette semaine et je ne sais plus quoi faire.

— De quoi as-tu envie ?

— Je le veux, mais...

— Il regrette, tu sais. Vraiment. Il ne vit plus depuis six mois. Tu devrais lui laisser une chance.

— Mais et s'il recommence ?

Sa mère le regarda avec affection.

— Il ne recommencera pas, Hugo. J'en suis sûre, affirma-t-elle.

— Vous savez ce qu'il a fait toute la semaine ?

Sa mère se mit à rire.

— Oui. Nous sommes au courant. Il nous a avertis qu'il allait te reconquérir.

— Pourquoi, maman ? Tu lui fais donc confiance à ce point ?

— Oui, Hugo. Non seulement je lui fais confiance, mais si en plus, il peut te rendre ton sourire, je suis cent pour cent avec lui. Alors, à toi de décider ce que tu veux.

Une heure plus tard, Franck l'invitait à sortir en boîte sur Épernay. Il accepta. Il avait besoin de se détendre et surtout d'oublier pendant quelques heures celui qui n'avait pas quitté ses pensées depuis plus d'une semaine.

Plus de six mois seraient plus justes, estima-t-il.

Sa soirée fut un véritable enfer pour ses nerfs. Il savait, il sentait qu'Arnaud était dans les parages. Il avait l'impression que des yeux ne le quittaient pas. Il ne réussit pas à le voir, et cela le mettait encore plus en rogne.

Parce qu'il voulait le pousser à bout, le faire sortir de sa tanière, faisant fi des regards réprobateurs de ses amis, il se laissa draguer par un mec à qui en temps ordinaire, il n'aurait accordé aucune attention. Quand ce dernier lui proposa de le ramener, il accepta.

Il remarqua très bien la voiture qui les suivit pendant les douze kilomètres les séparant du village. Il en sourit, et se demanda ce que son tyran allait faire lorsqu'il laisserait le gars l'embrasser. Bien qu'en y réfléchissant, il n'avait pas envie d'être embrassé par lui. Quand son cavalier s'arrêta devant sa maison, c'est là qu'il se dit qu'il aurait peut-être dû réfléchir un peu avant.

Comment faire comprendre à ce type, dont il ignorait même le prénom, qu'il n'était pas intéressé ?

Il allait dire quelque chose quand il vit la voiture qui les suivait s'arrêter quelques mètres plus loin et la porte de la maison s'ouvrir. Sa mère et Léon en sortirent précipitamment pour venir se mettre près de la portière. Il baissa sa vitre, étonné de les voir, mais surtout soulagé.

— Nous avons essayé de te joindre toute la soirée, Hugo. Il est arrivé quelque chose de grave ! annonça sa mère d'un ton si sérieux qu'il eut un doute pendant quelques minutes.

C'est quand il vit le clin d'œil de Léon qu'il se détendit. Il se tourna alors vers son chauffeur.

— Désolé, mec, mais je dois te laisser ! dit-il d'un air triste. Il y a un drame chez moi.

— Merde, jura l'homme. T'es obligé...

— Bah oui ! affirma Hugo.

Son prétendant sans nom souffla de dépit.

— Bon, j'espère que ce n'est pas trop grave. On se rappelle plus tard.

— Oui, pas de souci ! approuva Hugo.

Il descendit rapidement avant que le type ne réalise qu'il n'avait pas son numéro. Il entra dans la maison après son départ. L'autre voiture était toujours là. Il se rendit à la fenêtre de la salle à manger et Arnaud, car cela ne pouvait être que lui, fit des appels de phares et klaxonna joyeusement avant de redémarrer. Hugo ne put s'empêcher de rire.

— Comment saviez-vous que j'avais besoin d'être sauvé ? demanda-t-il à sa mère et à Léon en les rejoignant dans la cuisine.

— Arnaud nous a appelés.

— Il m'énerve ! affirma Hugo.

— Oui, mais il te connaît bien, n'est-ce pas ? se moqua Léon.

Hugo ne répondit pas à cette affirmation.

— Bon, je monte.

En se couchant, il ne put s'empêcher de relire toutes les lettres qu'Arnaud lui avait écrites. Il les posa contre son cœur et s'endormit ainsi, sans les lâcher.

Ce fut son téléphone qui le réveilla. Hugo faisait un rêve merveilleux mêlant fantastique et érotisme. Arnaud l'emmenait se promener sur un cheval ailé, ses bras autour de sa taille, ses lèvres dans son cou.

Il se pencha au-dessus de son lit et attrapa son portable.

— Bon sang, Franck, il n'est que neuf heures ! râla-t-il.

— Je sais, mon pote et nous sommes samedi. Tu as bien dormi ?

— Oui et mieux si tu raccrochais.

— Tu n'es pas avec le mec qui t'a raccompagné, hier soir ?

— Non. Je suis seul.

— Tu n'as donc pas fini ta nuit avec ?

— Non ! Un empêchement.

— Un empêchement ? Quoi ? Tu as eu tes règles ?

Il l'entendit rire à l'autre bout et secoua ses boucles blondes.

— Tu es très drôle, ce matin. Alors, que me veux-tu ?

— Réunion à la boîte !

— Quoi ?

— Tu m'as bien entendu. Elle commence dans une heure. Tu as le temps de te préparer.

— Il sera là !

— Évidemment ! Tu crois qu'il va nous annoncer de mauvaises nouvelles ?

— Dis, ce n'est pas son frère ton petit ami ?

— Il n'est pas mon petit ami, Hugo. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Moi, je ne dis rien ! Je constate juste que vous passez tout votre temps ensemble et que...

— Arrête tes conneries et lève-toi. Et non, Bastien ne m'a rien dit.

— Ne t'énerve pas. À tout à l'heure.

— Tu as intérêt, ou je viens te chercher par la peau du derrière.

Hugo s'étira dans son lit, se leva, rangea les lettres dans un dossier, pas vraiment inquiet par cette fichue réunion. Il resterait au fond comme la première fois. Il pensa au discours d'Arnaud le soir au restaurant, à toute cette semaine qui lui avait donné l'impression d'être la personne la plus importante du monde et se mit à sourire. Il le contacterait après la réunion.

Il ne savait plus où, mais il avait entendu dire qu'il n'y avait que les imbéciles qui ne changeaient pas d'avis. Et il n'était pas un imbécile. Il allait lui donner une seconde chance. Il l'aimait beaucoup trop pour se refuser et lui refuser un peu de bonheur. Six mois à se morfondre, à faire n'importe quoi avec n'importe qui, ce n'était pas la vie qu'il voulait. Il ne lui dirait pas tout de suite qu'il pardonnait son attitude. Non ! Il le laisserait un peu mariner dans son jus.

Il se dépêcha de prendre une douche et descendit ensuite à la cuisine. Il avait entendu du bruit et fut surpris de ne pas trouver sa mère. Un mot sur le réfrigérateur attira son attention.

« Je suis partie faire quelques courses. Léon a parlé d'une réunion dans ta société. Je n'en sais pas plus. Il y a un café et des croissants. Bisous, à tout à l'heure. »

Il prit tout de même son temps pour déjeuner.

Il arriva devant la salle, et eut un sourire satisfait quand il constata que tout le personnel était déjà là. Il se faufila à l'intérieur, se trouva derrière tout le monde et comme de toute manière il ne voyait rien, il s'assit par terre le dos appuyé contre le mur, comme lors de la première réunion. Certaines personnes se retournèrent pour le saluer.

— Voilà où nous en sommes aujourd'hui, entendit-il.

La voix d'Arnaud lui envoya des frissons le long du corps.

— De quoi a-t-il parlé ? demanda-t-il doucement en tirant le pantalon de la personne devant lui.

— Il vient de dire que les affaires marchaient mieux que leurs pronostics, et que nos salaires allaient être réévalués en juillet. C'est génial, nous gagnons six mois par apport aux prévisions.

— Oui, c'est cool !

Il se tut quand Arnaud reprit la parole.

— Vous aurez bien sûr un surcroît de travail, mais qui sera compensé en heures de récupération.

— On ne peut pas être payé ? ne put s'empêcher de demander Hugo. Il y en a qui préféreront toucher leur argent plutôt qu'avoir des jours en plus. Les vacances c'est bien, mais quand on n'a pas de quoi les payer il y a moins d'intérêt.

— Les gens décideront eux-mêmes de ce qu'ils veulent, Hugo. C'était juste une idée. Si certains préfèrent être payés, il n'y aura aucun problème.

— Vous êtes bien conciliant !

— Et vous, toujours aussi peu visible. Vous ne voulez pas vous approcher ?

— Pour quoi faire ? Je suis bien où je suis. Et ce n'est pas comme si vous ne me connaissiez pas.

— Oui, mais je préférerais te voir, Hugo.

— Tiens, on se tutoie maintenant.

— Oui. Approche.

— Non. La réunion est terminée ou pas ?

— Non, je n'ai pas fini ! J'ai une autre déclaration à faire. Il y a un peu plus de six mois, j'ai fait du mal à une personne que j'aimais énormément. À la personne que j'aime le plus au monde. J'ai voulu m'excuser, lui demander pardon, mais il a refusé. Il a bien sûr totalement raison. Moi-même si l'on m'avait fait ce que je lui ai fait, je ne sais pas si je pardonnerai.

— Ce n'est peut-être pas l'endroit pour parler de ça ! essaya de l'arrêter Hugo.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tout le monde n'a pas besoin de connaître vos histoires de cœur.

— Moi, je veux l'entendre, annonça bien haut Franck.

— Moi, aussi, suivit la voix de Bastien.

— Moi aussi, dit une autre voix qu'il ne reconnut pas.

Les personnes placées devant approuvaient de la tête.

— Hugo, amène tes fesses par là, je t'ai gardé une place ! ordonna Franck.

— Je suis très bien ici.

— Hugo, mon chéri, tu devrais venir.

— Maman ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai accompagné Léon finalement. Tu viens ? insista-t-elle.

— Je vais attendre encore un peu ici. Après tout, c'est ma place, non, monsieur Olfenback : caché.

— Hugo ! grogna Arnaud.

— Quoi ? Ce n'est pas ce que vous pensiez il y a six mois ?

— Je suis désolé et tu le sais !

— Que vous soyez désolé, je n'en doute pas, mais que vous ayez compris le mal que cela fait, je ne suis pas certain.

— Tu crois que je ne le sais pas, Hugo ? Depuis six mois, je vis l'enfer à cause de toi. Tu as rejeté tous mes appels, mes demandes de te voir. Tu n'as même pas ouvert les mails que je t'ai envoyés. Alors, si ! Je sais ce que cela fait d'être rejeté.

Hugo sentit le regard désapprobateur des gens autour de lui.

— Hé, ce n'est pas moi qui ai commencé. OK ! Je vais lire tes mails.

— C'est trop tard.

— Pourquoi ?

— Parce que tout ce que je t'ai écrit dans mes messages, je vais te les dire de vive voix ici. Devant tout le monde.

— Euh... on ne peut pas faire ça en privé. Déjà que pendant toute cette semaine j'ai été le point d'attraction. Et tu vois... c'est gênant quand même.

— Alors, approche !

Hugo se dirigea vers le devant de la salle et tous se poussèrent sur son passage. Franck ne lui avait absolument pas gardé de place. Bastien était assis d'un côté et sa mère de l'autre. Le directeur de l'entreprise était debout devant une fenêtre et attendait, les bras croisés, un semblant de sourire aux lèvres.

À la table directoriale se trouvaient Arnaud, ses parents, Vincent et Léon, des gens qu'il n'avait jamais vus, sa sœur qu'il reconnut comme la femme au restaurant. Mais comme Arnaud ne l'avait jamais invité nulle part, il n'avait pas eu l'occasion de la recroiser. Celui qui l'accompagnait le soir de la fameuse soirée. Il donnait la main à un autre homme, peut-être pour lui faire comprendre qu'il n'était pas avec Arnaud.

Et Arnaud, toujours aussi beau.

Il avait l'impression que son ex et sûrement futur amant le regardait avec espoir. Il n'allait pas lui mâcher le travail et lui dire qu'il avait l'intention de l'appeler.

— Bonjour, tout le monde, s'exclama-t-il en souriant.

Il resta debout, un peu devant tous les autres, croisa ses bras sur son torse et attendit.

— Bon, j'ai l'impression d'être devant un tribunal. Vous avez l'intention de me lyncher, ensuite ?

Il entendit le soupir désespéré de Franck. Il se tourna vers lui.

— Quoi ? Tu ne trouves pas que ça fait un peu tribunal de l'Inquisition.

— Absolument pas, répondit-il. Et t'es-tu coiffé, ce matin ?

— Je n'ai pas eu le temps.

— On peut revenir à nos moutons, Hugo ? demanda Arnaud.

Le jeune homme se retourna vers lui et ne put s'empêcher de lui faire un clin d'œil.

— Bon, déjà, merci à tous d'être venus. Je voudrais terminer cette petite réunion en privé. Je tenais à vous remercier également de votre patience. Et je vous promets que la prochaine fois, j'essaierais de faire ça en semaine.

Le personnel de l'entreprise partit pour la plupart en maugréant. Pas pour être venu de si beau matin, mais parce qu'ils ne pouvaient pas assister à ce qui allait se passer. Ils avaient suivi les péripéties d'Hugo toute la semaine et ils aimaient bien leurs collègues. Et ils étaient surtout très curieux.

— Voilà, nous sommes entre nous. Je vais donc pouvoir continuer...

— Je crois que tout le monde a compris que tu tenais à te flageller en public, mais on pourrait passer le couplet, pardon, je ne recommencerais plus... tout ça, tout ça ! demanda Hugo.

Arnaud sentit la tension qui l'habitait depuis l'arrivée d'Hugo, disparaître.

— C'est vrai. Mais pour qu'il n'y ait aucun doute dans ton esprit, je tiens à te présenter tous ceux qui comptent énormément pour moi. Tu connais déjà mes parents, Léon, mon frère Vincent, ma sœur Florine.

— La dernière fois que je vous ai vue, vous étiez plutôt en forme, l'arrêta Hugo, en s'adressant à Florine.

— Oui. Et depuis, je crois ne pas avoir eu un fou rire comme celui de ce jour-là.

— À côté de Florine, son mari Hans.

— Enchanté, Hans.

— Je vais te donner les prénoms de tous et ils se lèveront. Tu t'y retrouveras peut-être plus facilement. Mes amis depuis très longtemps, ceux dont je suis le plus proche après ma famille : Kevin et son mari, Mathieu.

Le fameux Kevin lui fit un sourire en se levant sans lâcher la main de son homme.

— Je n'étais pas d'accord pour le prêter à Arnaud, vous savez. Je trouvais qu'il avait tort de faire ça. Mais voilà, personne ne m'écoute jamais, se plaignit Mathieu.

— Moi, je serais vous, je leur ferais payer, approuva Hugo.

— Ne vous inquiétez pas, c'est fait. À chaque fois qu'il m'a emprunté Kevin, c'était une semaine sans sexe !

Les autres éclatèrent de rire, pendant que Kevin rougissait et qu'Arnaud baissait la tête.

— Vous avez eu bien raison. Et combien de fois vous l'a-t-il emprunté ?

— Je ne sais plus, trois fois peut-être.

— Ah oui ! Trois...

— Bon, je peux continuer ? demanda Arnaud qui avait hâte que tout cela se termine pour pouvoir enfin le prendre dans ses bras.

— Vas-y, patron, tu es chez toi ! dit Hugo en le regardant dans les yeux et en faisant un signe de la main avec trois doigts en l'air.

Arnaud ne put s'empêcher de ricaner. S'il pensait qu'une fois réconciliés, ils allaient rester trois semaines sans rapport sexuel, il rêvait. Même pas une journée. Il avait six mois d'abstinence à récupérer.

Il continua la présentation et chacun se leva et ils eurent tous un mot gentil pour Hugo.

— Maintenant que tu connais tout le monde, vous autres, écoutez-moi. Je vous présente Hugo. L'homme que j'aime.

— Nous avons compris, Arnaud, se moqua Bastien.

— Il est quand même bon de le préciser.

Arnaud fit le tour de la table, et vint s'accroupir devant lui.

— Préparez la carafe d'eau, entendirent-ils.

Ils n'y firent pas attention. Arnaud prit les mains d'Hugo dans les siennes, les porta à sa bouche.

— Tu me pardonnes ? demanda-t-il doucement, pour qu'aucune oreille indiscrete ne les entende et doutant encore un peu de sa réponse.

— Que vas-tu faire, si je te dis non ?

— Te prendre sur mes genoux et te donner une fessée.

— Oh ! Si tu me prends par les sentiments, alors, ironisa Hugo.

— Dis-moi, s'il te plaît.

Hugo se rapprocha de lui, passa ses bras autour de son cou et posa ses lèvres sur les siennes.

Leur baiser doux au début, se transforma rapidement en quelque chose de plus passionné, de plus dur. Il n'y avait aucune affection dans celui-là. Juste une réappropriation de leur corps, de leur vie, de leur amour.

— Hugo, Arnaud, entendirent-ils comme un message subliminal. Vous devez vous séparer, sinon je vais être obligé de sévir. Hugo, ta mère est là !

Ce fut ce qui les sépara finalement. Ils avaient le souffle court, les joues rouges, les yeux brillants et leurs corps tendus prouvaient qu'ils étaient prêts pour beaucoup plus.

— Voilà, maintenant, Hugo, tu lâches le cou d'Arnaud et toi Arnaud, tu lâches la taille d'Hugo. Vous reculez de trois pas. Bien ! Arnaud, tu te redresses, très bien ! On va pouvoir éviter de vous voir copuler comme des malades.

Ils ne se quittaient pas des yeux et se lâchèrent difficilement les mains.

Les parents d'Arnaud se rapprochèrent de Chantal. Elle regardait son fils, les larmes aux yeux. Quand Léon lui avait fait part de leur plan, elle avait été à deux doigts d'en parler à Hugo. Mais elle voulait

le revoir sourire et savait que cela ne reviendrait qu'avec Arnaud dans sa vie.

— Arnaud, je vous emmène à ton hôtel, les informa Bastien. Il est dix heures trente, vous avez deux heures pour... faire ce que vous avez à faire. Nous nous retrouvons au restaurant à treize heures. Et ne vous inquiétez pas, c'est moi qui irais vous déloger.

— Je viens avec toi, Bastien. Il est hors de question que ces deux-là montent derrière en voiture. Ils pourraient commencer avant d'arriver. Hugo, tu monteras à côté de Bastien, et Arnaud à côté de moi.

Ils n'eurent aucun regard pour les autres. Ils suivirent Bastien et Franck comme des moutons, seulement préoccupés de se retrouver seuls.

Ils ne se jetèrent pas dessus en arrivant. Ils se contentèrent de s'asseoir sur le lit et de se tenir la main.

— Tu es sûr de me pardonner ? demanda Arnaud.

— Oui, je suis sûr. Pas certain que mon cœur oublie un jour, mais je te pardonne. Sans restriction !

— Tu as entendu tout ce que j'ai dit au restaurant ?

— Oui.

— Je n'ai connu personne depuis toi.

Hugo sentit ses joues virer à l'écarlate.

— J'ai... euh... en fait tu vois...

— Tu n'as pas à t'excuser, tu sais. Je comprends. Le mec hier soir, je sais que c'était pour me faire réagir, mais celui du restaurant, c'était sérieux ?

— Non ! Je voulais juste me prouver que... Et bien qu'un homme normal puisse être fier de sortir avec moi. Que je n'avais pas à être caché ! Tu vois, quand je t'ai vu avec Kevin, ce soir-là, c'est comme si tout s'écroulait. Je ne sais même pas comment je suis rentré à la maison. Tout ce que je me rappelle, c'est de me retrouver dans ma voiture, en face de la maison de mon père. J'avais froid, j'étais épuisé. Je n'arrêtais pas de te voir enlacer cet inconnu qui venait de t'embrasser. Pourquoi suis-je allé le voir ? Je ne sais même pas. Peut-être pour voir le premier homme qui m'a quitté parce que j'étais petit. Je me suis dit qu'il devait y avoir une explication. Finalement, il n'y en a aucune. C'est ce dont je me suis rendu compte. Juste des hommes qui n'assumaient pas la différence. Toi, lui, pour moi vous étiez à mettre dans le même sac. Et c'est là que j'ai décidé de ne pas m'en faire à cause de vous. Ce n'était pas à moi de me remettre en question. Ensuite, j'ai voulu tester mon pouvoir de séduction. J'ai un peu bourlingué, mais pas autant que ça. J'ai couché trois fois, toujours protégé. Et avec Denis, l'homme du restau, je n'avais rien fait.

— Tu t'es testé depuis ces hommes ?

— Oui, sourit Hugo. Deux fois. C'est tout ce que tu retiens de ce que je viens de te dire.

— Non, mais pour le moment, c'est le plus important. Il nous reste une heure trente. Je dois t'avouer que j'ai le sexe gonflé comme une baudruche et que je risque d'être rapide.

— Alors, laisse-moi te le dégonfler.

Ils se déshabillèrent rapidement et Hugo demanda à Arnaud de se remettre au bord du lit. Il prit un coussin qu'il glissa à terre et s'agenouilla devant lui. Avec un profond sentiment de retour à la maison, il glissa ses lèvres le long de son sexe, inspira son odeur qui lui avait tant manqué, faillit jouir en le prenant dans sa bouche. Il commença doucement à faire bouger sa tête, mais Arnaud avait

trop besoin de jouir pour se laisser faire. Il posa ses mains sur ses cheveux et le maintien en place pendant qu'il basculait les hanches par de petits coups de reins qui l'amènèrent au fond de la gorge d'Hugo. Ce dernier ne se rebiffait pas face à ce traitement, car il aimait qu'il se serve ainsi de lui. Il aimait que son amant vienne ainsi dans sa bouche et qu'il l'empêche presque de respirer. Il prit son sexe douloureux dans la paume de sa main et la fit aller et venir au même rythme que les hanches d'Arnaud prenaient possession de sa bouche.

— Putain, Hugo, chéri, je vais... je viens, bébé ! Ne me laisse plus... Oh, par le ciel ! C'est bon !

Il jouit avec l'impression que ses testicules sortaient littéralement de leur carcan. Hugo ne laissa rien échapper et si quelques filaments s'échappèrent aux coins de ses lèvres il s'empressa de les récupérer. Il pompa ensuite trois-quatre fois sur son propre gland et atteignit l'orgasme à son tour. Il posa sa tête sur les cuisses d'Arnaud et attendit deux secondes avant de se redresser et de se jeter sur son amant qui l'accueillit sur ses genoux en le serrant contre lui.

Son amant ! Quel mot agréable et tellement vrai ! Son seul et unique amant. Les autres n'avaient été que des passagers entrants et sortants de sa vie sans que jamais il ne tombe amoureux. Même ceux qui étaient restés plus longtemps, il ne les avait pas aimés comme il aimait celui-là.

— Arnaud, dit-il très sérieusement, la tête enfouie dans son cou, il faut que je te dise. Tu sais... si tu préfères sortir avec un autre homme pour tes soirées, je ne dirais plus rien, du moment que tu me reviens. Je ne veux plus être privé de ta présence.

— Hugo, regarde-moi.

Le jeune homme releva la tête.

— Je t'aime, comme je n'ai jamais aimé personne. Et je t'aimerais encore dans dix ans, dans vingt ans, toute notre vie. J'ai réfléchi à mon attitude pendant ces six mois. Je sais que j'ai été égoïste et orgueilleux. Je pensais que je pouvais très bien séparer ce que j'éprouvais pour toi, notre vie à tous les deux avec mes obligations. Je dois être honnête. Je ne voulais pas me présenter avec toi. Tu sais ce que l'on dit de moi : je ne sors qu'avec les plus beaux. C'était vrai. Je ne sortais qu'avec des mecs qui m'apportaient quelque chose. Toi, tu ne m'apportais rien. Et j'avais décidé de continuer ainsi, malgré mon amour. Tu as vu Kevin et tu as fait la connaissance d'Axel. C'est avec ce genre de mecs que je sortais tout le temps. Et me dire que j'allais être la risée de mes pairs parce que je sortais avec un homme de petite taille... ça me faisait frémir. Mais tout ça, je m'en moque maintenant. Parce que je me suis rendu compte que tu étais plus important pour moi que tout ce que je ne pourrais jamais entendre. Et ce que les autres peuvent penser, je m'en contrefiche. Je t'aime. Je te choque ?

Hugo se mit à rire. Son rire contagieux déclencha celui d'Arnaud. Ils s'écroulèrent sur le lit, enlacés, amoureux, heureux.

— Tu es sûr que je suis bien ?

Arnaud le contempla pour au moins la dixième fois de la soirée. Il portait un smoking noir, qui faisait ressortir la blondeur de ses cheveux et la couleur de ses yeux.

— Tu es parfait. Absolument sensationnel. Le plus bel homme de ce côté de la Seine.

Hugo le fusilla des yeux.

— Tu m'énerves. Je te pose une question simple, et toi tu fais de l'ironie.

Arnaud comprit qu'il était temps de rassurer son amant. Il s'approcha de lui, le détourna du miroir dans lequel se reflétait sa silhouette, et s'accroupit. Il prit ses mains et les porta à sa bouche.

— Je te promets que tu es beau. Je n'ironise pas, je me moque. Mais gentiment, continua-t-il rapidement alors qu'Hugo voulait répondre. Je sais que tu es angoissé, mais il n'y a aucune raison.

— Sauf qu'ils vont s'attendre à te voir sortir avec un mec super et...

— Tais-toi, ordonna-t-il en mettant un doigt sur ses lèvres. Tu es beau, Hugo, et quoique l'on entende quand nous sortirons de la voiture, je veux que tu ne penses qu'à ça. Tu es beau et je t'aime.

— D'accord ! déclara-t-il en le regardant, hésitant. Et toi, ça va aller ? Tu vas supporter les rires qui ne manqueront pas de...

— Chéri, je m'en fiche. Ils peuvent rire tout leur saoul, ils peuvent chuchoter, ils peuvent nous regarder pendant des heures, je m'en contre fiche. Tu comprends. J'ai assez souffert de notre séparation et j'ai la chance que tu m'aies pardonné, alors les autres peuvent bien aller au diable.

Hugo opina et se blottit dans ses bras.

C'était ce qu'il avait besoin d'entendre avant de partir.

Ils s'étaient réconciliés voilà un peu plus d'un mois, maintenant, et c'était leur première soirée officielle. Ils avaient été trop pris l'un par l'autre chaque week-end pour penser à sortir à l'extérieur. Dès qu'ils se voyaient, la première chose qu'ils pensaient et qu'ils voulaient c'était se retrouver dans un lit. Leur attraction était si forte que l'un comme l'autre n'osait imaginer le jour où elle s'atténuerait.

Hugo en avait d'ailleurs fait part à son amant, qui lui avait assuré qu'elle mettrait tellement de temps à disparaître qu'ils seraient vieux alors, et moins vigoureux que maintenant.

Pour l'heure, ils étaient attendus à l'avant-première d'un film d'un jeune réalisateur, Alonso Birolini. Hugo n'était pas certain d'apprécier le film. Une histoire de tueur en série qui s'en prenait aux homosexuels ayant travaillé sur un film. L'histoire était tirée d'un fait divers réel. Deux ans plus tôt, certains membres de l'équipe d'Alonso avaient été tués par un psychopathe.

Là-bas, ils devaient retrouver Bastien et Franck. Hugo se posa encore une fois la question de savoir ce qu'il pouvait y avoir entre eux deux. Juste de l'amitié, lui répondaient-ils à chaque fois. Mais entre Franck qui n'avait pas eu de relation sérieuse depuis sa dernière petite amie et Bastien qui ne sortait plus avec personne, le doute était permis.

Ils montèrent dans la limousine qui allait les déposer devant le grand Rex. Hugo se blottit contre Arnaud et ce dernier, bien que donnant l'impression d'être sûr de lui redoutait un peu cette première

soirée. Pas parce qu'il avait honte d'Hugo, non ce sentiment lui était passé, mais parce qu'il avait peur que les commentaires qu'ils pourraient entendre blessent celui qu'il aimait par-dessus tout.

Il avait également décidé de choisir ce soir-là pour lui faire une proposition qui allait changer leur vie à tous les deux. Il imaginait très bien la tête d'Hugo quand il lui en ferait part. Mais pour l'heure, ils devaient sortir, la limousine venait de s'arrêter.

Il sortit le premier et attendit quelques secondes avant de se pencher pour voir ce qu'il faisait. Il avait l'air complètement angoissé et son air fragile fit gonfler son cœur d'amour.

— Sors, chéri. Il n'y a pas tant de monde que cela. Allez, viens.

Hugo inspira fortement, et descendit de la voiture.

Arnaud attrapa sa main aussitôt et ce fut d'une démarche assurée qu'il l'entraîna avec lui. Les journalistes qui l'avaient reconnu restèrent quelques instants avant de comprendre que le petit homme qui accompagnait l'homme d'affaires était son nouveau petit ami.

Ils déclenchèrent les flashes de leur appareil photo tout en leur demandant de se tourner vers eux.

— Monsieur Olfenback, qui est la personne qui vous accompagne ?

— Monsieur Olfenback est-ce votre nouveau compagnon ?

Ils entendirent quelques rires provenant des badauds qui encerclaient l'entrée du cinéma, mais n'auraient pu dire si c'était des rires moqueurs ou pas. Soudain, une voix parmi ces gens retentit.

— Monsieur Olfenback, comment s'appelle votre ami ?

Arnaud se tourna vers la voix. Elle provenait d'un jeune homme dans la vingtaine.

— Hugo.

— Vous êtes ensemble ?

— Oui, nous sommes ensemble.

— Ouais, c'est cool. Vive, Hugo ! cria-t-il.

Les autres personnes se mirent à sourire et suivirent le mouvement en saluant l'apparition de ce couple atypique d'un « vive, Hugo. »

Hugo les regardait, confus. Arnaud serra sa main encore plus fort dans la sienne et avec un sourire, ils allèrent rejoindre Franck et Bastien qui les attendaient.

— Eh bien ! Mon vieux, s'écria Bastien pour se faire entendre, tu vas devenir la nouvelle coqueluche des foules !

Il tapa un grand coup sur son épaule.

— Tu es malade, grogna le jeune homme en se frottant l'épaule. Tu as failli me la déboîter.

— Arrête de faire ta chochette. Entrons, les interrompit Franck.

— Je ne suis pas une chochette, mais tu devrais dire à ton petit ami d'être plus doux.

Franck secoua la tête et préféra ne pas répondre.

Au cours de la soirée, après la projection qui avait donné des sueurs froides à Hugo, ils rencontrèrent beaucoup de connaissances d'Arnaud. Ils entendirent quelques chuchotements, quelques remarques désobligeantes, mais dans l'ensemble, les gens après les avoirs regardés avec attention se détournèrent d'eux pour retourner à leur conversation.

Alonzo et son compagnon d'inspecteur de police vinrent les saluer. Le couple était parfaitement assorti. Alonso et sa beauté brune venant de ses origines méditerranéennes et Grégoire, un type blond qui malgré son métier avait un sourire qui devait donner confiance au suspect. Aucun d'eux ne s'attarda sur le physique d'Hugo et celui-ci se promit de promouvoir ce film auprès de ses collègues rien que pour ça.

— Vous avez vraiment eu affaire à ce tueur ? demanda Hugo à Alonso.

— Eh oui, malheureusement. J'en fais encore des cauchemars. Le plus triste, c'est pour ceux qui sont morts. Ils ne demandaient rien, et il a pris leur vie sans aucun remords, sans aucune hésitation. C'est ce qui est le plus dur à comprendre. Mais bon, c'est du passé et cela m'a permis de rencontrer Grégoire.

Le policier passa la main dans le dos de son amant en souriant.

— Vous avez eu votre mot à dire en ce qui concerne le choix de celui qui jouerait votre rôle ? demanda Arnaud.

— Absolument aucun ! rit doucement Grégoire. Je trouvais même que l'acteur était beaucoup trop beau. Mais Alonso a refusé de changer.

— Je le comprends, ricana Hugo, quitte à travailler avec des acteurs autant qu'ils soient beaux. Mais je ne l'ai pas trouvé aussi beau que vous le dites, vous savez. Vous êtes bien mieux.

Grégoire éclata de rire et tapa doucement le bras d'Hugo.

— C'est bon, toi, tu es mon ami pour la vie. Tiens, ma carte. Si tu as le moindre problème, tu m'appelles. N'hésite surtout pas.

— Je n'hésiterais pas, opina Hugo alors qu'il rangeait la carte dans son portefeuille. Merci.

En quittant la réception, Franck et Bastien les accompagnèrent. Hors de question pour les deux garçons de rater le moment où Arnaud allait faire sa grande demande à Hugo. Hugo, qui ne comprenait pas pourquoi ils les suivaient ainsi à la trace, aurait aimé avoir un petit moment de tranquillité seul avec son amant, et la limousine avait l'air si parfaite pour cela.

Arnaud était plutôt content que Bastien et Franck soient là. En effet, ils arriveraient plus facilement à le raisonner à trois que lui tout seul.

Une fois dans son appartement, alors que son amant se rendait aux toilettes, il essaya de le regarder avec des yeux étrangers. L'endroit était plutôt grand, avec un espace cuisine à l'américaine moderne donnant sur un séjour clair et bien agencé. Un couloir desservait une chambre et la salle de bain. Pour une personne, il était un peu grand, mais pour deux il était parfait. Et si vraiment Hugo ne l'aimait pas, il trouverait bien autre chose.

Quand Hugo revint, un verre de coca l'attendait.

— Je n'ai pas le droit à un petit whisky ? demanda-t-il en s'affalant sur le canapé, ses jambes repliées sous ses fesses et un bras sur l'accoudoir.

— Non ! Je dois te parler et...

— Eux, ils en ont un ! dit-il en montrant Franck et Bastien, installés sur les fauteuils et qui attendaient visiblement quelque chose.

— Ne t'occupe pas de nous, Hugo. Et arrête d'être jaloux.

— Je ne suis...

Il préféra se taire et attendit.

— Que veux-tu me dire ? s'impacienta-t-il devant le silence d'Arnaud.

— Je voudrais que tu envisages de venir vivre avec moi.

Hugo se mit à ricaner.

— Vivre avec toi ? Ici ? À Paris ?

— Exactement ! Je suis sûr que ta mère ne devrait pas tarder à emménager avec Léon. Tu vas te retrouver seul. Et rien ne te retient là-bas. En semaine, tu travailles et tu vois tes amis le week-end. La Champagne n'est pas très loin, tu pourras aller leur rendre visite quand tu veux. Et Franck est toujours avec Bastien. Toi ici, Bastien va forcément moins bouger et donc Franck sera plus souvent là.

— Et que fais-tu de tous les autres ?

— Quoi ? demanda Arnaud, les yeux agrandis.

— Oui, que fais-tu des autres hommes qui voudraient m'avoir ? Je deviens intouchable pour eux si je vis avec toi. Et...

— Tu es déjà intouchable ! cria Arnaud. Que tu vives avec moi ou pas, je t'interdis de...

— Oh... on se calme ! Tu n'as rien à m'interdire. Nous n'avons pas encore redéfini notre nouvelle relation.

— Tu cherches vraiment les histoires, Hugo, se moqua Franck.

— Pourquoi ? Je dis juste que nous avons été séparés six mois, et que les choses ont forcément changé entre nous et qu'il va falloir...

Arnaud, excédé, le fit se lever, le maintint debout sur le canapé et le fit taire en l'embrassant. Hugo eut un hoquet de surprise, mais décida qu'il était bon de céder de temps en temps.

— Personne d'autre pour toi, c'est compris ! grogna-t-il en relevant la tête.

Hugo, les bras autour de son cou, murmura près de ses lèvres.

— Personne, plus jamais !

Ils ne virent même pas Bastien et Franck sortir.

— Alors, tu viens vivre avec moi ? demanda Arnaud, bien plus tard, Hugo blotti contre lui, leurs corps en sueur.

— J'aimerais beaucoup, mais je ne peux pas laisser ma mère toute seule.

— Elle ne restera pas longtemps seule, tu sais. Léon veut l'épouser.

— Quoi ? fit Hugo en se redressant. Il te l'a dit ?

— Oui. Je ne sais pas quand il va faire sa demande, mais je pense qu'il ne tardera pas. À ce moment-là, tu viendras ?

— Et mon travail ?

Arnaud se mit à sourire. Il n'avait pas refusé.

— Tu sais très bien que je te trouverais un poste ici. Ton travail, ce n'est pas ça qui doit t'arrêter.

Hugo se lova encore plus dans les bras de son amant, sans répondre. Il n'aurait jamais pensé qu'un jour, il pourrait vivre avec quelqu'un. Enfin si, mais cela lui semblait si improbable.

— Oui, j'aimerais vivre avec toi, se lança-t-il alors.

Il sentit le corps d'Arnaud se détendre contre lui et comprit qu'il n'avait pas été sûr de sa réponse.

— Nous vivrons ici ?

— Oui. L'appartement est bien pour deux. Nous n'avons pas besoin d'une chambre de plus. Quand nous aurons des invités, ils pourront dormir chez mes parents. C'est l'avantage d'habiter dans un hôtel particulier. Il y a beaucoup de place.

— Oui. Mais tu sais, à la maison, tout a été conçu en fonction de ma petite taille. Les choses dont j'ai le plus besoin ont été descendues afin qu'elles soient accessibles.

— Ne t'inquiète pas, j'ai déjà prévu tout ça. Je veux que tu te sentes bien ici, et s'il faut refaire quelques placards, pas de problème.

— Par contre, j'avais prévu de m'acheter une voiture. Je ne pourrais peut-être pas t'aider financièrement pour les aménagements.

— Je ne veux rien, Hugo. Nous allons établir des règles tout de suite. Pour cet appartement, je paie un loyer à mes parents, mais en comparaison de ce qui se pratique sur Paris, il est complètement dérisoire. Je ne suis pas hyper riche, mais je ne suis pas pauvre. Tu comprends. Nous pourrions ouvrir un compte commun, pour payer les dépenses courantes, l'eau, l'électricité, la nourriture. Alphonse faisait mon ménage, et nous devons lui demander s'il accepte de continuer. Deux personnes salissent plus qu'une et il n'est plus tout jeune. Sinon, nous pourrions employer quelqu'un pendant une paire d'heures. À moins que tu aies envie de le faire.

Hugo fit une grimace.

— Non. Je veux bien m'occuper des repas, mais je ne suis pas doué pour le ménage. On trouvera quelqu'un.

— Tu cuisineras, alors ?

— Oui. Enfin, tout dépendra de qui rentrera le premier.

— Oui. Nous aviserons quand nous serons ensemble.

— Ça ne te fait pas peur ?

— Peur de quoi, Hugo ?

— Eh bien, tu sais, la vie à deux. Le train-train, la routine.

— Non ! Je sais qu'avec toi, la routine n'est pas près de s'installer. Nous allons être bien tous les deux, bébé, conclut-il en le clouant sur le lit pour l'embrasser. Nous allons nous construire un nid douillet et un jour nous y amènerons des poussins, dit-il plus doucement.

Hugo fronça les sourcils devant cette affirmation, mais n'arriva plus à réfléchir quand Arnaud le retourna sur le ventre plutôt brutalement, et commença à embrasser son cou, descendant sur son dos, lui envoyant de délicieux frissons partout sur le corps, puis plus bas encore. Il mordilla une fesse, puis une autre avant de les écarter et de faire courir sa langue le long de sa raie, pour s'arrêter sur son intimité qu'il aspira, le faisant crier de plaisir.

Arnaud était différent de certains de ses amants. Il ne se retenait pas pendant l'amour, adorait les

préliminaires et savait le faire monter au septième ciel en moins de temps qu'il fallait pour le dire.

Le pire de tous avait été Benoit. Le type l'aimait, aucun doute là-dessus, mais dès qu'ils étaient dans un lit, il avait peur de lui faire mal. Il ne pouvait pas le prendre sans l'avoir préparé méticuleusement, et n'entrait jamais assez profond en lui pour le faire jouir. Il avait essayé de lui expliquer que son corps était absolument comme n'importe quel autre, que seuls ses membres inférieurs et supérieurs avaient refusé de grandir à cause d'un gène dégénéré, mais il n'y avait rien à faire : il bloquait. Leur liaison avait duré six mois. Un soir, en boîte de nuit, il l'avait trompé. Il n'en pouvait plus de ne recevoir que des fellations. Il voulait être pris brutalement, sans considération. Il l'obtint, avec un grand mec baraqué qu'il ne revit jamais ensuite. Il rompit avec Benoit le surlendemain. Ce fut assez déchirant, car son amant pleura beaucoup. Il ne comprenait pas, malgré les explications que lui fournit Hugo. Mais ce dernier ne revint pas sur sa décision.

Au moins, avec Arnaud, il n'y avait pas ce problème, pensa-t-il quand son amant lui fit relever les fesses et s'agenouilla derrière lui pour le prendre brutalement. Mais c'était bon, cette impression d'être complètement empli, d'être profondément utilisé, ce sexe qui coulissait, frottant sa glande presque à tous les coups.

— Ah ! Seigneur, bébé ! Je t'aime ! gémit son homme en le pilonnant de plus en plus vite et fort.

Arnaud n'hésitait jamais à lui dire qu'il l'aimait depuis leur réconciliation. Tout le temps. Le matin en se levant, le soir en se couchant, pendant l'amour, avant de s'endormir, par mail, par SMS, quand ils étaient séparés la semaine.

Hugo ne l'avait jamais dit. Peut-être avait-il encore un doute. Il ne savait pas et ne cherchait pas à réfléchir sur son incapacité à lui renvoyer ses mots d'amour. Il le dirait un jour, car il l'aimait aussi. Mais pour l'heure, il préférait le lui prouver.

Le dimanche soir, ce fut avec regret qu'il monta dans le train. Arnaud lui disait au revoir sur le quai de la gare avant de l'avoir embrassé plusieurs fois à l'extérieur, ne se souciant absolument pas du regard des autres.

Quand il arriva chez lui, sa mère venait également de dire au revoir à Léon et ses yeux brillants lui prouvèrent qu'elle avait passé un excellent week-end.

— Ça va, mon chéri ? demanda-t-elle une fois qu'il fut redescendu de sa chambre pour y ranger son sac de voyage.

— Bien et toi, maman. Tout s'est bien passé ?

— Excellent, affirma-t-elle avec un grand sourire.

Il s'installa à table et attendit. Elle le connaissait très bien, mais lui également. Elle avait ce petit sourire en coin, qui prouvait qu'elle avait une bonne nouvelle à lui annoncer.

Elle posa sa main gauche sur la table. Il siffla quand il vit une magnifique bague orner son annuaire.

— Mazette ! s'écria-t-il. C'est bien ce que je pense ?

— Oui, rit-elle, toute joyeuse. Il m'a demandé de l'épouser.

— Tu as dit oui ? demanda-t-il d'une grosse voix.

— Bien sûr ! Oh, chéri, je suis si heureuse !

Il se mit debout sur sa chaise et elle vint tout naturellement se blottir contre lui.

— Je suis si bien avec lui ! murmura-t-elle dans son cou.

— Je le sais, maman. Le mariage est prévu pour quelle date ?

— Léon veut que nous nous mariions dans deux mois.

Elle se détacha et le regarda, un peu inquiète.

— Je ne sais pas si mon patron acceptera que tu gardes la maison, Hugo.

— Ne t'en fais pas pour moi, la rassura-t-il en se rasseyant. Ils avaient bien préparé leurs affaires tous les deux, dit-il en souriant.

— Qui ?

— Léon et Arnaud. Il m'a demandé d'aller vivre avec lui, je lui ai répondu que je ne pouvais pas te laisser seule.

Elle se mit à rire.

— L'oncle et le neveu savent ce qu'ils veulent. Je suis heureuse pour toi, Hugo. Je suis certaine que tu seras comblé. Raconte-moi ta soirée, s'il te plaît. As-tu vu le bel Alonso ?

Sa mère à son bras, il monta les marches qui menaient à la mairie, fier comme Artaban. Les deux familles étaient réunies pour assister au mariage de Chantal et de Léon. Deux mois, presque jour pour jour après sa demande.

Sa mère était magnifique dans sa robe couleur ivoire qui s'arrêtait aux genoux. Elle portait un magnifique chapeau en soie, avec des incrustations de pierres brillantes sur les côtés. Elle était délicatement maquillée et son visage radieux et reposé donnait l'impression de n'avoir qu'une quarantaine d'années. Elle avait démissionné un mois plus tôt, à la demande de Léon qui ne supportait pas que sa future femme travaille aussi durement dans les vignes. Son patron leur avait laissé la maison, le temps pour eux d'emballer leurs affaires et de déménager. Pour Chantal, dans l'appartement de Léon et pour Hugo dans celui d'Arnaud. Arnaud qui attendait auprès de son oncle, car il était l'un des témoins avec ses deux autres frères.

Leur nièce, âgée de quatre ans, la première fille de leur sœur Florine était habillée comme une princesse et donnait la main à Hugo. Elle avait décidé qu'Hugo serait son mari et n'avait pas voulu le lâcher depuis leur arrivée sur la place du village de peur qu'il n'en épouse une autre. Elle s'était prise de passion pour lui depuis qu'il l'avait rencontrée, un mois et demi plus tôt. Il lui avait même acheté une petite bague qu'elle portait fièrement, « comme tata Chantal. » Sa mère avait essayé de lui expliquer qu'Hugo était à tonton Arnaud, mais elle n'avait pas voulu en démordre.

Parmi les invités, presque toute la famille du côté Olfenback était venue au rendez-vous. Ils étaient une bonne trentaine et leur trouver des chambres d'hôtel dans les environs n'avait pas été évident. La famille de leur côté était moins nombreuse et ne comptait que la sœur aînée de sa mère, son mari et leurs quatre enfants. Les parents de Chantal étaient décédés quelques années plus tôt. Franck était là, bien sûr, avec ses parents, ainsi que son ancien patron et ses collègues. Les gens du village avaient également fait le déplacement pour voir la future mariée dans sa robe et ils avaient été invités au vin d'honneur qui serait servi dans la cour de l'école. Un traiteur avait été embauché. Hugo et sa mère n'avaient pas eu besoin de s'en soucier.

Quand Hugo laissa sa mère devant la table où officiait le maire, il avait les larmes aux yeux. Il alla s'installer derrière, sur une chaise. Arnaud le regardait et il essaya de lui sourire, mais son cœur heureux pour sa mère n'en était pas moins attristé. Ils ne seraient plus jamais tous les deux, même s'ils se voyaient souvent. Elle avait maintenant un homme qui serait là pour les bons et les mauvais jours. Elle ne se tournerait plus vers lui pour lui confier ses secrets, ses désirs, ses attentes. Ils avaient vécu tellement en osmose tous les deux, et c'était maintenant, alors qu'elle allait dire oui à l'homme qu'elle aimait, qu'il se rendait compte de tout ce qu'il perdait.

D'un autre côté, il gagnait un beau-père, gentil, tendre avec sa mère, très amoureux et, surtout, qui l'avait accepté bien avant de la connaître et, également, une famille élargie avec un nombre incalculable de cousins et de cousines. Il n'aurait plus à s'angoisser de la savoir travaillant dans un emploi difficile et pas très bien rémunéré.

Mais voilà, même toutes ses bonnes raisons ne pouvaient atténuer cette impression qu'il perdait quelque chose de vital. Comme un dernier lien qui le retenait à l'enfance.

Arnaud ressentit sa tristesse aussi sûrement que si elle avait été la sienne. Il se détacha du groupe qu'il

formait avec ses frères, faisant fi du maire qui commençait la cérémonie, et vint s'accroupir en face de lui. Il prit ses mains qu'il porta à ses lèvres avant de les poser sur son cœur.

— Ça va ? demanda-t-il, d'une voix douce.

— Oui, sourit Hugo malgré ses larmes. C'est un... peu...

— Un trop grand changement pour toi ?

— Oui, opina-t-il. Tu sais, nous avons toujours été tous les deux et là...

— Elle sera toujours à toi, tu sais.

— Oui. Je ne sais pas pourquoi je pleure.

— Parce que tu aimes ta mère, que tu t'inquiètes et c'est normal ! Et je suis là, moi. Je t'aime. Et ce n'est pas comme si elle allait partir loin. Elle va habiter à même pas dix minutes à pied de la maison. Tu pourras la voir quand tu veux. Tu sais que Léon ne dira jamais rien.

Hugo poussa un soupir et sourit, visiblement plus rassuré.

Il se pencha et embrassa les lèvres de son amant.

— Merci, je crois que j'avais besoin de l'entendre.

— A ton service, bébé.

Quand il se releva, il se rendit compte que tous les yeux étaient braqués sur eux et que le maire attendait qu'il reprenne sa place pour continuer. Chantal regardait son fils avec un sourire timide. Hugo lui envoya un baiser du bout des doigts et Arnaud retourna près de Vincent et de Bastien.

Quelques minutes plus tard, Chantal Leroux devint officiellement Chantal Olfenback. Elle ne put s'empêcher de pleurer au moment de dire oui et son fils derrière elle en fit autant. Mais c'était des larmes de bonheur, cette fois.

La journée fut comme un grand flou dans la tête d'Hugo et de sa mère. Quand elle décida d'ouvrir le bal après le repas qui avait eu lieu dans un restaurant, ce fut avec son fils qu'elle le fit. Hugo détestait être le centre d'attention, mais pour elle, pour cette journée merveilleuse, il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et entama cette valse avec le sourire.

Ensuite, Léon vint lui taper sur l'épaule pour prendre sa place. Il la laissa bien volontiers. Il rejoignit Arnaud et s'assit sur ses genoux tout en regardant sa mère et son mari danser.

— Tu veux danser ? demanda Arnaud.

— Même pas en rêve, mec, répondit-il.

— J'aurais bien dansé un slow avec toi, moi, continua-t-il d'un ton boudeur.

— Plus tard, quand nous serons tous les deux, je danserai avec toi. Mais il faudra que nous soyons nus.

— Vraiment ? demanda Arnaud soudain plus intéressé.

— Vraiment, sourit Hugo, un air fripon sur le visage. Et tu vas voir, je suis...

— Vous avez fini, tous les deux ! les interrompit Bastien. Quand vous commencez à dire ce genre de choses, cela se termine toujours mal. Enfin, bien pour vous, moins bien pour les autres. Tenez-vous ! Papa et maman vous regardent.

Effectivement, monsieur et madame Olfenback avaient les yeux braqués sur eux et semblaient

comploter.

— Qu'est-ce qu'ils ont ? demanda Hugo.

— J'ai vaguement entendu de quoi ils parlaient, leur révéla Bastien. Avec la sœur de maman, ils faisaient des projets sur votre futur mariage.

— Quoi ? s'étonna Hugo. Mais il est hors de question que l'on se marie. Jamais !

Un an plus tard.

— Bonjour, Louise.

— Ah, bonjour, monsieur Hugo. Comment allez-vous ? Pas trop angoissé ? C'est dans huit jours maintenant !

— Un peu, mais ça va. Le grand chef est là ?

— Oui, il est en réunion avec un ingénieur qu'il voudrait embaucher. Il n'en a plus pour très longtemps, je pense. Vous voulez un café ?

— Je veux bien !

La secrétaire d'Arnaud se leva et sortit.

Il travaillait au sein de la maison mère, depuis qu'il avait emménagé avec Arnaud, un mois après le mariage de sa mère. Une année qu'ils étaient ensemble et c'était toujours le grand bonheur. Il ne concevait plus sa vie sans lui.

Tout n'avait pas été rose tout le temps, loin s'en faut, mais ils avaient essayé de concilier leur vie diamétralement opposée. Hugo n'aimait pas trop les mondanités, Arnaud adorait ça. Hugo préférait recevoir leurs amis chez eux, Arnaud préférait le restaurant. Hugo pouvait passer des heures à discuter pour refaire le monde, Arnaud trouvait ses conversations inutiles et stériles. Ce à quoi répondait Hugo « nous aussi, quand nous faisons l'amour, c'est stérile. » Arnaud levait les yeux au ciel sans rien rajouter. Hugo voulait voyager, Arnaud trouvait qu'il passait déjà trop de temps dans les avions.

Enfin, ils avaient dû faire des petits ajustements pour que leur couple fonctionne. Ce qui d'après sa mère était totalement normal.

Sa mère et celle d'Arnaud étaient devenues de très bonnes amies. Elles se rencontraient souvent et, le jour où Arnaud l'avait demandé en mariage, elles s'étaient tout de suite contactées afin de mettre la machine en branle.

Ils étaient sur une péniche, naviguant sur la Seine pour fêter leur premier six mois ensemble, quand Arnaud avait fait taire leurs invités.

Il s'était mis debout, avait fait lever Hugo et l'avait entraîné au centre de la pièce. Il s'était agenouillé et, d'une voix que l'émotion avait rendue rauque, tout en sortant une boîte dans laquelle étaient posés deux anneaux en or blanc, il fit sa demande.

— Hugo, veux-tu m'épouser ?

Ce dernier ne s'y attendait pas du tout et mit quelques instants avant de donner sa réponse.

— Ah ! Ben Merde ! Euh... oui, je veux ! s'était-il écrié.

Arnaud avait alors passé l'anneau à son doigt avant de le prendre dans ses bras.

— Je t'aime, bébé, lui avait-il dit d'une voix enrouée.

Hugo l'avait regardé dans les yeux.

— Je t'aime, Arnaud ! avait-il répondu.

Les yeux de son fiancé s'étaient mis à briller, signe de l'émotion qu'il ressentait devant sa déclaration. Pour la première fois, depuis des mois et des mois qu'il attendait, Hugo venait de lui faire le plus beaux des cadeaux.

Et ils en étaient là, à huit jours du mariage et Hugo se sentait bien. Pas d'angoisse pré nuptiale. Juste le bonheur d'être enfin lié à celui qu'il aimait plus que sa vie. Et d'ailleurs, entre sa secrétaire qui ne revenait pas et son rendez-vous qui ne s'achevait pas, il trouvait le temps long. Il alla doucement ouvrir la porte du bureau de son futur marié.

Arnaud était assis sur le bord de son bureau, un homme superbe, de dos du moins, lui faisait face et Hugo trouva qu'ils étaient très proches l'un de l'autre. Arnaud éclata de rire à une réflexion de l'homme. Ce dernier s'approcha d'un peu plus près et Hugo fut certain de voir une lueur de désir dans le regard d'Arnaud.

Il referma la porte aussi doucement qu'il l'avait ouverte et sortit sans attendre le retour de la secrétaire.

Pas de panique, se dit-il. Des hommes beaux, il en voit tous les jours. Et tous les jours, il est à la maison et te prouve qu'il te désire.

Pas de panique, c'est moi qu'il aime et il me le dit assez. Et il a le droit de trouver d'autres hommes attirants, il a des yeux, c'est fait pour ça.

Oui, mais moi je ne les regarde pas, les autres. Pourquoi le ferait-il ?

Sa respiration devant haletante. Il sentait venir une vague d'angoisse.

Pfff ! pfff ! soufflait-il pour se calmer.

Je ne dois pas me faire d'idées. Arrête avec ça. Ce soir, quand il va rentrer, tu vas lui en parler et c'est en riant qu'il va te rassurer.

Il passa sa journée dans un état un peu second. Arnaud le contacta pour qu'ils aillent déjeuner ensemble, mais il prétextait du travail pour ne pas le rejoindre.

Dans l'après-midi, Arnaud le prévint qu'il ne serait pas là pour dîner arguant un rendez-vous d'affaires imprévu.

Il rentra à une heure du matin, et Hugo fit semblant de dormir. Il se sentit un peu rassuré de voir qu'Arnaud ne se jetait pas sous la douche et qu'il venait se coucher tendrement près de lui en l'embrassant dans le cou.

Réveillé par son homme plutôt en forme, il oublia alors ses idées de la veille pendant au moins la matinée, jusqu'à ce qu'il les revoie l'un près de l'autre, alors qu'ils passaient dans le hall pour sortir de l'immeuble. L'homme de face était aussi beau qu'il l'avait pensé quand il l'avait vu de dos. Des traits fins, mais pas efféminés, grands, presque autant qu'Arnaud, les cheveux blonds, moins que les

siens, mais beaux quand même, et bien sûr, un corps qui semblait être conçu pour faire la couverture des magazines de mode. Un peu le style d'hommes avec qui Arnaud sortait avant de le rencontrer. Le blond passa rapidement sa main sur l'épaule de ce dernier en souriant. Arnaud se tourna vers lui, lui dit quelque chose qui fit éclater de rire son compagnon.

Il ne savait plus quoi penser surtout quand il apprit qu'ils n'étaient rentrés que trois heures plus tard. Arnaud n'essaya même pas de le contacter.

Il n'allait pas en parler à ses amis, ils l'enverraient promener en disant qu'il se faisait des illusions. Sa mère était trop heureuse pour qu'il songe à l'ennuyer avec ses problèmes.

En rentrant ce soir-là, il se prépara pour une sortie prévue pour l'enterrement de leur vie de garçon. Arnaud arriva une heure après lui et ne prit même pas le temps de l'embrasser avant de filer sous la douche.

— Hugo, tu veux me sortir mes vêtements que j'ai mis sur un cintre dans l'armoire, s'il te plaît, cria-t-il de la salle de bain.

Normalement, il aurait dû dire « Hugo, bébé », pensa-t-il en faisant ce qu'il lui demandait.

Ils retrouvèrent leurs amis et familles une heure plus tard, sans que l'un et l'autre ne se soient parlé, ce qui encore une fois n'était pas normal. Arnaud fut tout de suite happé par ses cousins et amis quand ils entrèrent dans le bar. Hugo rejoignit Bastien et Franck qui étaient installés à une table, entourés d'autres de leurs amis. Il s'assit près de Franck sans rien dire. Ce dernier n'eut pas besoin d'explication pour comprendre que quelque chose n'allait pas.

— Que t'arrive-t-il, beau gosse ?

— Rien !

— Pas de ça avec moi, Hugo. Tu as l'air de vouloir tuer quelqu'un ce soir. Et tu regardes Arnaud bien méchamment, je trouve !

— Rien, je te dis ! s'énerma Hugo.

Franck prit sa tête entre ses mains et l'obligea à le regarder dans les yeux.

— Dis-moi ce qui se passe, ou je vais aller lui demander !

Hugo regarda son fiancé qui plaisantait avec ses amis sans se préoccuper de lui.

— Il me trompe, je crois !

Franck se mit à ricaner, mais devant son sérieux et ses yeux douloureux, son rire s'éteignit instantanément.

— Tu rigoles, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas ! Je l'ai vu deux fois avec un mec. Ils avaient l'air de super bien s'entendre et il est beau comme les hommes avec qui il sortait avant de me connaître. Le genre mannequin, tu vois ?

— Enfin, Hugo, où les as-tu vus, et dans quelles circonstances ?

— La première fois dans son bureau. Ils étaient très proches l'un de l'autre et semblaient bien s'entendre. Et le soir même, Arnaud avait un soi-disant dîner d'affaires. Et puis, ce matin, encore. Ils sortaient de la boîte, et Arnaud n'est revenu que trois heures plus tard. Et ce soir, en rentrant, il ne m'a pas embrassé comme il le fait habituellement.

— Ce n'est pas possible ! Bastien, amène tes fesses par là !

Le frère d'Arnaud les rejoignit, leva Hugo de sa place et le prit sur ses genoux.

— Ça va, je ne te gêne pas ? demanda ce dernier.

— Non, pourquoi ? Que vous arrive-t-il ? Vous en faites une tête d'enterrement. Ah, je suis bête, mais c'est bien un enterrement.

Franck poussa un soupir.

— Ce n'est pas le moment, Bast. Hugo pense que ton frère le trompe !

— Hein ? dit-il d'un air ahuri.

Franck lui fit part alors des doutes d'Hugo.

— Non, tu te fais des illusions, affirma Bastien. Mon frère t'aime. Et si vraiment, il avait rencontré un autre homme, il aurait rompu avec toi. Et surtout pas à une semaine de votre mariage. C'est débile. Tu dois aller lui parler.

— Et s'il me dit que c'est vrai, je fais quoi ? Je me roule par terre, pour le supplier de ne pas me quitter.

— Tu ne te roules nulle part ! Si, et je dis bien si, mon frère te trompe, nous serons là pour toi. Viens, allons lui parler.

Ils se levèrent pour rejoindre Arnaud quand ce dernier fut rejoint par celui qui faisait douter Hugo.

— C'est lui ! leur dit-il en les arrêtant. C'est son amant, dit-il en désignant l'homme de la tête.

Ils assistèrent tous les trois à la rencontre des deux hommes qui se jetèrent carrément dans les bras l'un de l'autre. Ce fut alors que Bastien éclata de rire. Il les laissa complètement abasourdis, et se dirigea vers son frère. L'homme l'aperçut avant Arnaud, qu'il lâcha brutalement pour attraper Bastien et le serrer contre lui.

— Si tu veux, je me mets avec toi pour l'éliminer, murmura Franck à son oreille.

Arnaud riait aux éclats, pendant que le beau mec les serrait tous les deux dans ses bras.

— C'est quoi ce bordel ? demanda Hugo.

— Soit les deux frères se partagent le même amant, soit il y a une autre explication.

Ils les virent parler en même temps, ensuite Bastien prit la parole et montra Hugo des yeux. Arnaud eut l'air surpris, alors qu'un sourire moqueur se dessinait sur ses lèvres. Le bellâtre éclata de rire et d'un même mouvement, ils se dirigèrent tous les trois vers lui. Arnaud, comme à son habitude, vint s'accroupir devant Hugo.

— J'ai mal compris ce que m'a dit Bastien, n'est-ce pas ?

— S'il t'a dit que je pense que tu me trompes, tu as très bien compris.

Arnaud attrapa alors ses mains qu'il porta directement à son cœur.

— Bébé, où veux-tu que je trouve le temps et le courage de te tromper. Nous sommes tous les soirs ensemble et si je me souviens bien, nous faisons l'amour à chaque fois que nous nous couchons et parfois une fois dans la nuit et quasiment tous les matins. Dis-moi, où as-tu été chercher ça ?

— Ne te moque pas de moi. Il est exactement comme les hommes avec qui tu sortais avant et je vous ai vus rire et être très proches l'un de l'autre. Et comme, hier soir, tu es rentré tard, que nous n'avons

pas fait l'amour...

— Et ce matin ?

— Oui, bien sûr ce matin, mais...

— Et hier matin et avant-hier soir, deux fois si je ne me trompe...

Hugo eut la bonne grâce de rougir.

— C'est vrai. Je... Il n'est pas...

— Oh, bébé, non ! Jamais je ne te ferais ça ! Je t'aime, je te désire, je suis fou de toi et de ton corps et je n'en désire aucun autre. C'est mon cousin. Je t'en ai parlé, il y a une semaine. Je t'ai dit qu'il rentrait des États-Unis et qu'il venait travailler avec nous.

— C'est lui ?

— Oui, c'est lui. Et si tu le regardais mieux, tu verrais qu'il nous ressemble. Viens, mon cœur, que je te le présente. Et, s'il faut que je te rassure encore plus, il est marié avec une femme merveilleuse et ils ont déjà trois enfants.

Franck entra dans l'appartement de Bastien un peu saoul. Ils venaient de laisser Arnaud et Hugo et aux regards qu'ils s'étaient jetés toute la soirée après la petite crise de son meilleur ami, il ne doutait pas de ce qu'ils allaient faire.

Bastien le poussa dans le dos plutôt brutalement pour le faire avancer au milieu de la pièce principale. Il se tourna vers ce dernier prêt à lui faire part de son indignation quand il le trouva en train d'enlever ses chaussures et de les balancer dans l'entrée. Il resta bouché bée quand Bastien enleva ensuite la chemise qu'il portait et son pantalon.

Il l'avait déjà vu nu ou pratiquement. Il le détailla de bas en haut, son regard s'attardant sur les poils drus qui ornaient sa poitrine, sur le fin duvet qui descendait plus bas que son boxer et sur son ventre un tout petit peu bombé. Il n'était pas très musclé, mais Franck savait qu'il faisait attention à son poids en faisant du jogging presque tous les matins.

Il détourna les yeux rapidement quand Bastien releva la tête.

— Tu veux boire quelque chose ? demanda Bastien en se dirigeant dans la cuisine.

Franck regarda ses fesses fermes et malgré lui, il sentit une envie irrésistible de les empoigner à pleines mains.

— Tu veux quoi ? demanda à nouveau Bastien.

— Un verre de coca.

Il alla s'installer dans le salon et alluma la télévision. Il zappa quelques instants, avant d'éteindre. C'est à ce moment que Bastien lui tendit son verre.

Ce dernier s'installa en face de lui, la tête posé sur le haut du fauteuil, les yeux fermés.

Franck but son verre doucement sans le lâcher du regard.

— Tu as un truc à me dire, Franck ? demanda Bastien en restant comme il était.

— Non. C'était bien cette soirée. Tu avais l'air drôlement heureux de voir ton cousin.

— Tu m'étonnes, répondit ce dernier en se redressant et en le regardant. Cela faisait au moins six mois que je ne l'avais pas vu. Nous étions inséparables quand nous étions enfants. Lui, Vincent et moi. Il était moins proche d'Arnaud qui avait ses propres amis.

— Ils s'entendent plutôt bien maintenant.

— Normal, Jamie est un mec cool et sympa. Je suis content qu'il soit rentré. Il va falloir que l'on s'organise un truc, avec sa femme. Tu verras, elle te plaira.

— Comment le sais-tu ?

— Oh, allez ! Depuis maintenant plus de deux ans que je te connais, je sais qui t'attire. Bien qu'en ce moment, je te trouve drôlement sage. Qu'est ce qui t'arrive ? Tu n'es sorti avec personne depuis au moins six mois.

— Je réfléchis !

— A quoi ? demanda Bastien en souriant.

— À la vie en général.

— Tu deviens philosophe, Franck ? se moqua son ami.

— Bien obligé, avec Hugo qui ne voit même pas que son mec n'aime que lui et avec toi qui...

— Qu'est-ce que je t'ai fait ?

— Rien, soupira Franck.

— Attends, mon vieux, tu viens de me dire que je te faisais t'interroger sur la vie. En quoi ? Je suis toujours le même depuis le début.

— Laisse tomber, gronda Franck, qui ne voulait surtout pas réfléchir à tout ça ce soir.

Bastien se leva et vint se poster devant lui.

— Crache le morceau ! Tu as quelque chose à me reprocher ?

— Non, s'écria Franck en se renfonçant dans le canapé, parce qu'il trouvait qu'avoir la queue de Bastien presque au niveau de son visage était... perturbant.

Bastien se pencha alors sur lui, ses deux bras entourant sa tête et posés sur le dossier du sofa.

Franck essaya de le repousser en posant ses mains sur son torse.

— Dégage, tu m'étouffes.

— Je t'étouffe ? Qu'est-ce que tu veux, Franck ? Tu crois que je n'ai pas remarqué tes regards sur moi. Pourquoi crois-tu que je sois à poil devant toi ?

— Je ne te regarde pas ! affirma le jeune homme d'une voix impérieuse, sans pour autant enlever ses mains du torse de son ami.

D'ailleurs, n'avaient-elles pas légèrement glissé vers ses abdominaux comme si elles le caressaient ? Sûrement oui, vu le début de bosse qui se formait dans le boxer de Bastien.

Franck voulut se relever, mais au lieu de ça, il attira Bastien à lui et l'embrassa.

Ce dernier, surpris, mais heureux, se laissa faire.

Il entrouvrit la bouche, prêt à accueillir la langue de Franck, mais ce dernier gardait la sienne obstinément fermée.

— Ouvre ta bouche, Franck ! ordonna Bastien en se détachant.

— Bast, je ne sais pas...

— Ouvre ta putain de bouche ! s'écria son ami en collant à nouveau ses lèvres sur les siennes.

Franck obéit alors. La langue de Bastien s'imposa et alla chercher la sienne.

Il ne sut pas comment, mais il se retrouva sur le lit de son ami. L'un des deux gémissait fort, mais il aurait été incapable de dire lequel.

Bastien collait ses hanches sur les siennes, son sexe en érection frôlant le sien qui était également dur comme la pierre. Jamais il n'aurait pensé que l'embrasser lui ferait ainsi perdre la raison. Il ne reconnaissait pas ses mains qui volaient sur le dos de Bastien pour empoigner ses fesses, comme il en avait eu envie quelques minutes plus tôt.

Il ne protesta pas quand son ami lui enleva sa chemise, quand il dégrafa son pantalon pour le faire descendre à ses pieds entraînant avec lui son caleçon. Il ne contesta pas quand Bastien remonta le long de son corps en embrassant, mordillant, ses mollets, ses cuisses pour finir par sortir sa langue pour attraper les fluides d'excitation qui s'écoulaient de son sexe. Il n'eut aucun mot pour l'arrêter quand il

l'engloutit dans sa bouche, et qu'il commença à la faire aller et venir de la pointe de sa queue jusqu'à sa base.

— Oh, Seigneur, Bastien ! Qu'est-ce que tu me fais ? gémit-il dans un murmure.

Ce dernier releva la tête deux secondes, mais ne répondit pas. Il lui sourit et pour Franck ce sourire faillit l'envoyer au septième ciel.

Bastien le lécha encore une fois, puis revint à ses lèvres non sans avoir salué ses tétons au passage. Il l'embrassa goulûment, leurs mains jointes l'une à l'autre. Il frotta leur sexe, et Franck dut lâcher ses lèvres pour laisser son cri de plaisir jaillir.

— Je te veux, Franck, soupira Bastien, je te veux en moi.

Franck se figea pendant quelques secondes.

— Je n'ai jamais... avec un homme !

Bastien se mit à rire, se releva rapidement, courut jusqu'à la salle de bain et revint avec des préservatifs et du lubrifiant. Il les jeta sur le lit avant de retourner s'allonger sur Franck qui n'avait pas bougé.

— Tu te sens prêt ? demanda Bastien.

— Oui, acquiesça Franck, malgré ses doutes. Quoi qu'il se passe, nous resterons amis, Bastien ?

— Oui, quoiqu'il se passe ! Mais nous savons très bien tous les deux ce que nous faisons. Tu n'es pas assez saoul et demain je ne veux pas entendre que tu ne savais pas ce que tu faisais. Nous sommes d'accord ? Parce que sinon, nous arrêtons tout ici.

Franck ne réfléchit même pas. Il saisit son meilleur ami, celui qui allait devenir son amant par le cou, et lui donna un baiser digne d'un porno. Sa langue entra et sortait de sa bouche et quand Bastien fit jouer la sienne, les dés étaient jetés.

Bastien se coucha sur le dos, l'emportant avec lui sans jamais décoller leurs lèvres. Il prit l'une des mains de Frank et la posa sur son sexe. Ce dernier n'eut aucune hésitation et fit courir sa paume sur son gland, trouvant agréable et excitant cette douceur veloutée. Pas complètement ignorant, il avait déjà pratiqué avec son ex petite amie, et surtout, il avait écouté sans sourciller les quelques explications d'Hugo, il descendit sa main le long de ses testicules qu'il flatta pendant quelques secondes, avant de faire glisser ses doigts le long de sa raie. Il se redressa pour bien voir ce qu'il faisait et attrapa en même temps la bouteille de lubrifiant.

Bastien n'était pas inquiet. Il savait que son ami ne lui ferait pas de mal.

Franck déversa du produit sur son anus et doucement, le doigt bien glissant l'infiltra en lui. Il le fit tourner lentement, envoyant déjà Bastien dans une autre dimension. Un deuxième puis un troisième suivirent.

— Maintenant, viens ! haleta Bastien. Je suis bien assez préparé.

— Mais tu es si étroit, murmura Franck. Je veux...

— Je suis prêt ! s'écria son amant. Tout de suite, Franck. J'attends ça depuis plus une éternité, alors, fais-le.

Devant la détermination dans ses yeux, Franck enfila un préservatif déjà lubrifié et s'aligna devant l'entrée étroite de Bastien et doucement commença à le pénétrer. Bastien souleva ses hanches, passa

ses jambes autour de sa taille et attendit.

Franck ne put s'empêcher de geindre quand il fut complètement en lui. Il attendit en le regardant droit dans les yeux que celui-ci lui donne son aval pour continuer. Quand ce dernier bascula ses hanches sur son sexe, lui donnant l'impression d'entrer encore plus profond en lui, il ne se retint pas. Il fit bouger ses reins, le martelant au départ doucement, puis de plus en plus vite, de plus en plus intensément. Les cris de plaisirs de Bastien lui enlevèrent ses derniers doutes sur sa capacité à lui apporter ce qu'il voulait et c'est sans plus se retenir qu'il le pilonna. Il regardait son sexe aller et venir, celui de Bastien qui avait l'air de grossir à chaque poussée. Il déplaça l'une de ses mains, qu'il avait posées sur le matelas autour de son corps, pour l'attraper. Il le masturba en même temps qu'il bougeait. Leur joute dura un moment avant que Bastien ne pousse un cri et qu'il ne se déverse dans sa paume.

Il résista encore quelques secondes, puis il se mit à jouir avec une intensité rarement éprouvée. Il s'écroula alors sur son amant et leurs lèvres se rejoignirent. Il se moquait que le sperme de Bastien se dépose sur lui. Il bougea même le ventre afin d'en avoir le plus possible. D'où lui venait cette envie ? Il n'en savait rien, mais il la trouvait naturelle.

Quand ils se décollèrent, Franck sortit doucement de son canal, attrapa le préservatif, le noua et le jeta sur le sol. Il s'allongea près de son amant et posa sa tête sur son épaule.

— Pas de regret ? demanda Bastien quelques instants plus tard.

— Non ! répondit-il en riant doucement. Pas pour le moment.

— Tu vas en avoir ?

— Probablement.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas gay, Bast. J'aime les femmes et je ne veux pas te faire souffrir.

Bastien attendit quelques minutes avant de répondre.

— Tu sais, je vais te révéler mon secret. Je t'aime ! Ne dis rien, s'il te plaît. Laisse-moi parler. Tu me feras mal, d'une manière ou d'une autre. Quand je te vois regarder les filles dans la rue, que je vois le regard plein de concupiscence que tu leur jettes, je souffre déjà. Également quand je te vois en draguer une et que tu m'oublies quand tu pars avec elle. Alors, ce soir, je t'ai enfin à moi. Je ne vais pas le regretter ni me faire d'illusion sur notre avenir à tous les deux. Nous allons rester amis et le jour où tu me présenteras la femme avec qui tu voudras faire ta vie, je sais que mon cœur se brisera. Nous sommes de grands sentimentaux dans la famille, et quand nous aimons, c'est souvent pour la vie. Nous allons continuer comme ça. Je ne veux pas que quiconque soit au courant, même pas Hugo. Je ne voudrais pas voir ses yeux plein de pitié, le jour où tu suivras ton propre chemin, sans moi. Mais en attendant, si tu veux, si tu le désires, je voudrais que nous continuions à faire l'amour et à être amis.

Franck se releva sur un coude, pencha sa tête et lui donna un baiser plein de douceur.

— Continuons comme ça, oui. Il est trop tard pour faire machine arrière. Une chose encore !

— Quoi ? demanda Bastien en souriant.

— Cette nuit, je dors avec toi et pas sur ton horrible canapé.

Son amant éclata de rire. Il se jeta sur lui et leur baiser ne fut plus du tout doux, mais plein de

revendications, d'espoir et de désir.

Pour combien de temps ? Bastien ne le savait pas, mais il se promit qu'il accepterait tout ce que cet homme pourrait lui donner.

Épilogue

Il arriva devant la mairie avec Bastien et Franck. Il ne voulait qu'eux deux pour l'accompagner. Sa mère était avec Léon qui la tenait par les épaules. Son visage rayonnait.

Il avait refusé qu'elle s'occupe de lui pour s'habiller en sachant qu'il serait dans tous ses états. Il la voulait heureuse, entourée par son amoureux de mari et par la famille de celui-ci.

Franck avait dormi à l'appartement avec lui. Arnaud avait été obligé d'aller à l'hôtel par ordre des mères qui ne leur faisaient pas assez confiance pour qu'ils n'aillent pas se rejoindre pendant la nuit.

— Que t'arrive-t-il encore ? demanda son ami en le voyant enlever et remettre son nœud papillon toutes les deux minutes.

— Et s'il ne vient pas ? demanda-t-il d'une voix tremblante. Et si tout à coup, au cours de la nuit, il s'est rendu compte que ce n'était plus ce qu'il voulait.

Franck poussa un soupir.

— Il va venir et il...

— Franck, Hugo, vous êtes encore là ? La cérémonie débute dans une demi-heure ! cria Bastien à travers la porte.

— Entre, Bast. J'ai Hugo qui panique.

Bastien, vêtu comme Franck, d'un costume bleu gris, avec un nœud papillon en soie noire, pénétra à l'intérieur de l'appartement.

— Je peux savoir pourquoi tu fais une crise ? demanda Bastien.

— Il a peur qu'Arnaud ne vienne pas.

— Et l'autre nigaud est dans le même état. Maman vient de m'appeler pour que je confirme à Arnaud qu'Hugo était toujours chez eux. Ah, vous faites la paire tous les deux.

— Hugo a contacté la réception de l'hôtel d'Arnaud pour qu'ils s'assurent qu'il n'était pas parti dans la nuit. Il était cinq heures du matin, le mec ne comprenait rien. Surtout qu'il lui répétait que monsieur Olfenback était toujours dans sa chambre et que si monsieur Olfenback était parti, il l'aurait fatalement vu. Pour finir, il a exigé qu'Hugo cesse de l'appeler ou il prévenait la police qu'il était harcelé par un fou. Franchement, je ne sais pas qui a eu l'idée de les séparer cette nuit, mais ce n'était définitivement pas une bonne chose.

— C'est ma mère et la sienne, répondit Bastien s'asseyant sur le canapé pendant qu'Hugo remettait son nœud pour la dixième fois de la matinée.

— Bon, princesse, tu es prête ? demanda Franck.

— Oh, ça va ! Comment suis-je ?

Les deux autres poussèrent un hurlement, l'attrapèrent par les bras et le firent sortir de l'appartement sans se soucier de ses cris de protestation.

Quand il descendit de voiture, il chercha Arnaud des yeux. Il était là, à quelques mètres de lui, et sa mère passait la main sur son costume pour enlever une poussière qui n'y était sûrement pas.

Arnaud, comme à chaque fois qu'il le savait près de lui, plongea directement ses yeux dans les siens.

Qu'il est beau, pensa Hugo.

Il s'avança vers son futur mari et son cœur battit plus vite. Arnaud parcourut également la moitié de la distance qui les séparait et vint se mettre en face de lui. Il s'accroupit comme à chaque fois qu'il avait quelque chose d'important à dire et qu'il ne voulait pas d'oreilles indiscrètes.

— Tu vas bien ? demanda-t-il en prenant sa main et en la portant à sa bouche.

— J'ai failli ne pas venir, avoua Hugo d'une voix rauque.

— Pourquoi ? demanda Arnaud en la posant ensuite contre son cœur.

— Je me disais que tu ne serais pas là, que tu serais parti en courant... ce genre de choses.

— J'ai eu la même idée. Je t'imaginai loin, très loin.

— Et tu sais ce que j'ai fait ce matin, quand je me suis réveillé ? J'étais tellement persuadé que tu avais remballé toutes tes affaires et que tu étais à l'autre bout du pays, que j'ai appelé la réception de l'hôtel. Le mec m'a raccroché au nez quand j'ai voulu qu'il aille vérifier dans ta chambre que tu étais toujours là. Personne ne t'a regardé bizarrement, ce matin ?

— Ah, c'est donc ça. Mais tu les as appelés plus d'une fois, non ?

Hugo prit un air penaud.

— Trois fois. Hier soir, avant de me coucher, cette nuit vers deux heures, et ce matin à cinq heures. Je crois qu'ils ne voudront plus jamais te louer une chambre.

— Tu es incroyable, sourit Arnaud. Je t'aime, bébé, et si je dois te le dire toutes les heures, de tous les jours pendant toute notre vie, c'est ce que je ferai.

— C'est ce que tu m'as écrit, il y a un an.

— Et c'est ce que je te dirais encore dans dix ans, dans vingt ans, dans trente ans. Qu'est-ce que tu aurais fait, si j'étais parti ?

— Je serais allé te retrouver, où que tu sois, avoua Hugo. Parce que je ne peux plus vivre sans toi. Je ne peux plus vivre sans toi depuis que je t'ai vu la première fois.

— Moi non plus, je ne saurais vivre sans toi. Nous avons rendez-vous avec le maire, ses adjoints, nos parents, nos amis. Tu es prêt ? Il vaut mieux, parce qu'ensuite, nous décollons pour les États-Unis, concevoir nos enfants. Et ne dis rien, s'il te plaît. J'en veux un de toi, avec tes yeux, tes cheveux, ton humour, tes réparties et ta mauvaise humeur le matin. Je veux un enfant de toi, et même s'il naît avec ton achondroplasie, nous serons là, tous les deux pour l'aimer, le soutenir, l'aider à être fier de ce qu'il est. Alors...

Hugo souffla un grand coup, regarda leurs invités et pencha la tête vers Arnaud.

— Je suis prêt. Je t'aime, Arnaud.

Arnaud le prit dans ses bras et l'embrassa à perdre haleine. Hugo se laissa faire, répondant à son baiser avec la même passion.

Hugo savait que sa place était dans les bras de cet homme, si beau, si grand, si gentil et qui faisait l'amour comme un dieu.

Dieu qui finalement n'avait pas été trop méchant avec lui, en mettant sur sa route la seule personne qui lui convenait.

Les applaudissements, les acclamations retentissaient derrière eux, mais ils ne les entendaient pas.
Comme à chaque fois, ils se coupèrent du monde.

FIN.